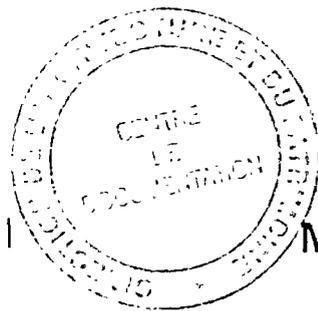


MINISTÈRE DE LA CULTURE

Mission du patrimoine ethnologique

# IDENTITES GIVORDINES



I.R.E.S.E Université Lyon II

C.R.I.S Université Lyon 1

U.A 40893 du C.N.R.S

Responsable scientifique : Guy VINCENT

**MARS 1984**

MINISTÈRE DE LA CULTURE-DAPA



9042 007121

UNIVERSITE LYON II

UNIVERSITE LYON I

I.R.E.S.E.

U.A. 893 du CNRS

(Groupe de recherche sur le procès de socialisation)

C.R.I.S.

IDENTITES GIVORDINES

Processus d'identification et de différenciation culturels :  
Autour des joutes et du rock, emblèmes et dérives

RAPPORT A LA MISSION DU PATRIMOINE ETHNOLOGIQUE

MINISTERE DE LA CULTURE

par J. CAMY  
J.M. DUHART  
F. GILBERT  
J.C. MERMET  
E. PARDELL  
L. ROULLEAU-BERGER  
A. VINCENT  
G. VINCENT

MARS 1985

Ce travail présente les résultats d'une recherche réalisée pour la Mission du Patrimoine Ethnologique (1) avec l'aide de la ville de Givors, de l'Université LYON II, de l'Université LYON I et du C.N.R.S.

Les textes présentés sont le fruit d'une réflexion et d'un travail de terrain collectifs. Les responsables de la mise en forme de certains chapitres ont été nommés bien que l'ensemble des textes aient fait l'objet de débats, critiques, amendements de la part des membres de l'équipe (2).

En complément de ce rapport, un vidéogramme intitulé "Deux fois neuf" a été réalisé par F. GILBERT, Y. GOLAY et E. PARDELL (U.A. 893).

Nous remercions tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, nous ont aidés dans notre tâche :

- Les responsables et les membres de la Société de Sauvetage et de Joutes de Givors.
- La municipalité de Givors.
- Les services municipaux de Givors.
- Les animatrices de la M.J.C. de Givors.
- Tous les musiciens et leurs amis : les groupes "Eclipse", "Factory", "Poler Geist", "Scrapper", "Textile", "Xeno Rock", J.Y. Rotacher et son groupe, ainsi que d'autres qui répètent dans des caves ou des garages...

---

(1) Convention n° 676 du 23 Juin 1983

(2) J. CAMY, responsable de la recherche, C.R.I.S. LYON I.  
J.M. DUHART, Archiviste de la ville de Givors.  
F. GILBERT, U.A. C.N.R.S. 893 (Groupe de Recherche sur le procès de socialisation) et I.R.E.S.E.  
J.C. MERMET, U.A. C.N.R.S. 893 et I.R.E.S.E.  
E. PARDELL, U.A. C.N.R.S. 893 et I.R.E.S.E.  
L. ROULLEAU-BERGER, U.A. C.N.R.S. 893.  
A. VINCENT, U.A. C.N.R.S. 893.  
G. VINCENT, U.A. C.N.R.S. 893, directeur scientifique.

## S O M M A I R E

	<u>Page</u>
I EMBLEMES, SYMBOLES ET IDENTITE .....	1
II GIVORS, CITE OUVRIERE par J.M. DUHART .....	10
III FETES ET IDENTITE GIVORDINE par J. CAMY .....	22
. La vogue de Givors .....	23
. Vogue de Givors, vogues de quartiers.....	30
. Fêtes traditionnelles et nouvelles fêtes.....	38
IV DES JOUTES DE VOGUE AUX JOUTES SPORTIVES par J. CAMY .....	46
. Les joutes comme emblème givordin .....	47
. Des concours aux championnats de joutes.....	52
. Un nouvel éthos .....	59
. Un emblème à la dérive .....	72
V UNE SOCIETE DANS LA VILLE par J. CAMY .....	77
. Des activités diverses .....	78
. Un système de relations .....	84
. Une politique de présence sur la scène locale.....	92
VI UNE FACON D'ETRE GIVORDIN par J.C. MERMET, J. CAMY et G. VINCENT .....	98
. La Société de Sauvetage et de Joute : un groupe exemplaire ? .....	99
. Les relations entre sociétaires .....	126
. Lieux et rites .....	135

	<u>Page</u>
VII JEUNES SOCIETAIRES AUJOURD'HUI	
par A. VINCENT .....	140
. Rapports à la pratique et dans la pratique.....	144
. S.S.J.G. et inscriptions locales .....	148
. Rapports à la vie active .....	151
VIII EMBLEMES ET DERIVES AUTOUR DU ROCK GIVORDIN	
par L. ROULLEAU-BERGER.....	154
. Histoire du rock givordin .....	155
. Les formes d'organisation sociale du rock givordin.....	164
. Identités et espaces de rock à Givors .....	168
IX IDENTITES ET HISTOIRES AU QUOTIDIEN DANS LE ROCK A GIVORS	
par L. ROULLEAU-BERGER .....	176
. Identités locales/sociales autour du rock à Givors ....	177
. Quotidiennetés, historicités et identités .....	185
. Le rock au féminin à Givors .....	191
. Le rock à Givors, "une culture populaire" ? .....	195
X A PROPOS DE GIVORS : QUESTIONS SUR L'IDENTITE .....	200
ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE .....	208

**I EMBLEMES, SYMBOLES ET IDENTITE**

Les joutes et le rock sont des pratiques que l'on évoque volontiers lorsque l'on cherche à caractériser Givors. C'est de ce constat à la fois banal et chargé d'ambiguïté que nous voudrions partir à la recherche des processus de constitution de certaines formes de l'identité Givordine.

Constat banal dans la mesure où tout un ensemble de productions diverses attestent l'importance de la place que les joutes occupent comme emblème de Givors : un timbre émis par les P.T.T. pour honorer Givors représente une passe de joutes; bon nombre d'ouvrages historiques écrits sur Givors leur font une part importante; une iconographie très abondante dans la presse régionale se consacre à cette activité. Reconnaissance en quelque sorte officielle, "image de marque" correspondant sans doute aussi bien à un souci de présentation émanant des Givordins eux-mêmes (les joutes sont au premier rang des festivités que l'on organisait lors de la réception d'hôtes illustres et constituent encore une des manifestations culturelles qui s'exportent avec le plus de succès), qu'à une façon de les identifier de l'extérieur.

Même si le "rock givordin" ne renvoie pas à une aussi longue tradition on constate la présence de nombreux groupes de rock locaux depuis plus de vingt ans et la notoriété nationale de plusieurs d'entre eux, leur souci de s'affirmer de façon originale dans le contexte régional. La population Givordine et particulièrement les jeunes éprouvent un sentiment de proximité et de solidarité à leur égard, quant aux jeunes de la région lyonnaise qui s'intéressent au rock, ils reconnaissent et identifient le rock givordin comme quelque chose de spécifique. Mais sans nécessairement disqualifier notre constat, son caractère impressionniste interroge.:

Tout d'abord sur la nature même de ce qui est ainsi désigné ou reconnu; quelle réalité recouvre précisément le fait de se dire ou d'être dit "Givordin" ?

On a l'impression que c'est d'abord affaire de circonstance : comme le dit un des jeunes joueurs "lorsque je suis en vacances, sur la Côte ou ailleurs, je dis d'abord que je suis lyonnais parce que Givors on ne connaît pas..."mais la même personne se présentera volontiers dans d'autres situations comme "bansbannaire" (nom que l'on donne aux habitants de Bans, un quartier de Givors) (1). Et nous n'envisageons ici que le champ des identités référées à une dimension localisée, mais on peut facilement imaginer l'extrême diversité des repères mobilisables (profession, caractéristiques sociales, ethniques, culturelles, etc...).

Mais on peut aussi, bien sûr, se poser des questions sur la consistance même de "l'identité givordine" ainsi mobilisée : être Givordins "par les joutes" ou "par le rock" pour reprendre une formule de M. SERRES qui se disait d'Agen "par le rugby", est-ce que cela signifie la même chose ?

On peut enfin se demander qui désigne exactement et qui est ainsi désigné : est-il possible de circonscrire à la fois une cible et une origine ? Nous l'avons vu il y a un instant la constitution des catégories de référence est une opération complexe. Elle n'implique pas, bien évidemment, de réciprocité : il n'y a pas nécessairement usage de critères mutuellement acceptés. Dans les situations d'inter-relation s'expriment aussi des rapports de force : l'emblème peut devenir stigmaté et on peut, partiellement au moins, rendre l'autre dépendant du regard que l'on porte sur lui. Mais peut-on, même dans les cas d'aliénation les plus manifestes, supposer que l'on puisse le circonvenir complètement ? L'identité n'est-elle pas inséparablement reconnaissance et affirmation de soi ?

Ces questions montrent en tout cas que l'identité, même saisie au

---

(1) Voir Chapitre II

travers de ce qui semble l'exprimer de la façon la plus simple, c'est-à-dire des emblèmes étroitement associés à un qualificatif comme celui de "givordin", n'appartient pas à l'ordre des évidences naturelles. C'est pourtant ce qu'ont pensé certains ethnologues (2) pour qui l'identité renvoyait à un ensemble de caractéristiques substantielles, propres à un ensemble humain et qui pourrait émerger de façon quasi spontanée. Cette transposition "culturelle" d'une identité plus universelle encore comme peut l'être l'expression d'une nature humaine, engage avec elle un certain nombre de présupposés et tout d'abord l'idée d'une certaine stabilité voire parfois d'une absence de rapport à l'histoire. L'identité serait ainsi l'expression d'une "race" inscrite dans un territoire; au mieux, l'histoire serait l'ensemble des évènements qui conduisent à la réalisation d'une essence.

Mais si l'identité est inscrite dans une véritable histoire, s'il y a un rapport étroit entre identité et historicité, si l'identité est d'une certaine façon un enjeu de luttes, voilà bien évidemment une thèse qui ouvre, pour l'étude des emblèmes, un champ nouveau.

Il s'agit bien de répondre à deux questions différentes : l'une relève d'une approche diachronique, elle intéresse la constitution des emblèmes. L'autre renvoie plutôt à une étude synchronique, elle traite de l'emblème comme terrain de lutte ou d'influences.

#### L'emblème enjeu

Si l'on suit le Littré, l'emblème serait "le résultat d'une création particulière"; il serait "du choix ou de l'invention de quelqu'un qui l'imagine ou s'en sert à dessein". A la différence du symbole qui renverrait à "quelque chose de convenu, de généralement admis", dont l'origine serait inconnue et qui serait à la fois "constant, primitif et traditionnel", l'emblème verrait affleurer les jeux de pouvoir. On ne

---

(2) cf Les remarques critiques de G. ALTHABE in "L'ethnologie urbaine ses tendances actuelles", TERRAIN, n° 3, Octobre 1984.

peut évidemment écarter a priori une telle hypothèse, cependant il semble difficile d'imaginer, quels que soient l'usure et l'affaiblissement de certains emblèmes, qu'ils deviennent un simple terrain d'affrontement stratégique voire le produit pur et simple d'une de ces stratégies. Bien sûr, lorsque l'on voit la difficulté contemporaine à rassembler autour des manifestations de joutes organisées par la Société de Sauvetage et de Joutes de Givors une large assistance, lorsque l'on entend évoquer de la part d'un dirigeant la nécessité de "brasser" pour attirer davantage le public local on ne peut pas ne pas s'interroger sur ce qui mobilise les sociétaires dans cette recherche de notoriété. Cependant on peut imaginer que les emblèmes gardent un peu de "consistance" qu'ils ne sont pas seulement une dépouille que l'on se déchire ou que l'on cherche à investir.

L'efficacité de l'emblème tient pour une large part à son caractère relativement imprécis, du moins partiellement interprétable. Si l'on veut qu'il puisse être reconnu comme leur par des ensembles hétérogènes, agencés différemment les uns par rapport aux autres, il faut qu'il y ait cette possibilité de jeu. Pourtant il faut qu'il puisse aussi exprimer un certain nombre de choses essentielles pour le groupe.

#### Emblèmes et production symbolique

Autrement dit nous émettons l'hypothèse selon laquelle il n'y a pas rupture ou discontinuité entre emblème et symbole. L'un et l'autre sont expression de la culture et y puisent leur efficacité.

Si les joutes, contrairement à ce que l'on a pu dire, ne sont pas à Givors l'expression "naturelle" d'une manière d'être, elles sont devenues une des distractions favorites des ouvriers Givordins, après avoir été celle des mariniers du Rhône. Cette histoire ne renvoie pas davantage au hasard qu'elle n'exprime une nécessité. Les joutes ont pu exprimer un "style de vie" et des "valeurs locales". Elles se prêtent à un déchiffrement en terme de force, de résistance, de courage,

de solidarité établissant ainsi un lien avec une tradition populaire. Cela aurait peut-être pu se réaliser avec d'autres pratiques, homologues, mais à Givors les joutes ont bénéficié des relations possibles avec d'autres éléments de la vie locale : le Rhône, les inondations, etc...

Le rock pour sa part présente la même origine ouvrière. Il se situe du côté d'une jeunesse qui affirme sa volonté d'échapper à une position dominée en transgressant un quotidien que les rockers disent souvent monotone et frustrant.

Il est prématuré de présenter les choses d'une façon très affirmative dans la mesure où un des points que nous avons à traiter tient à ce rapport entre le quotidien et ce que l'on pourrait provisoirement désigner comme "transfiguration" de ce quotidien. Les pratiques emblématiques tiennent une part de leur efficacité à cet enracinement dans un quotidien. Ici encore répétons qu'il s'agit d'un lien cultivé, enrichi par un travail de tous les instants qu'il nous faudra décrire.

Mais on peut difficilement envisager l'hypothèse selon laquelle les emblèmes (et moins encore les symboles) feraient l'objet d'un choix délibéré de la part du groupe qui les reconnaît comme leurs.

On suggèrera plutôt que le groupe assume progressivement et plus ou moins durablement cette relation à l'emblème. Parfois il la revendique aussi de façon claire, mais cela n'est possible que dans la mesure où un certain travail du social s'est réalisé.

#### Formes sociales et emblématisation

Tout processus identitaire, et particulièrement lorsqu'il se manifeste sous une forme emblématique, suppose non seulement un "collectif d'appartenance" mais sans doute aussi, en son sein, un groupe organisé chargé plus spécialement d'en assurer l'existence et l'efficacité.

Si les emblèmes sont constitutifs des "moments forts" où s'expriment les sentiments d'appartenance, leur permanence ou du moins leur durée passe par une présentation (représentation ?) publique . A Givors la "commission" de la vogue, la Société de Sauvetage et de Joute, les groupes de rock constitués participent à ce processus. On pourrait sans doute dire qu'une pratique ne devient emblème que dans la mesure où elle a ainsi fait l'objet d'une emblématisation sous l'égide d'un groupe plus ou moins organisé. Le travail de ce groupe consiste bien sûr à "mettre en scène" (sans d'ailleurs que le plus souvent ils ne se vivent à aucun moment comme comédiens), ce qui constitue une des trame de l'existence des gens.

Il consiste aussi parfois à présenter à l'extérieur une "manière d'être" ainsi emblématisée.

Tout ceci peut évidemment se prêter à détournements ou trahisons, chaque groupe peut être engagé sur de multiples scènes (celles du show-business ou celle du sport par exemple). Il lui reste à trouver la façon de gérer la contradiction entre une modernité universalisante et une singularité qui particularise pour reprendre la formule d'Y. Barel.

#### Fêtes et emblèmes

Nous avons choisi de travailler sur des emblèmes qui renvoient à des pratiques "festives", de façon d'ailleurs dissemblables. On peut imaginer que le type de contribution qu'elles apportent à la constitution d'une histoire collective n'est pas exactement identique à ce que l'on aurait observé si l'on avait choisi d'autres emblèmes, (Givors cité ouvrière saisie dans les grèves de 1936, le 14 Juillet, les communistes givordins, etc...). Ce qui semble caractériser les fêtes c'est une certaine capacité à gommer ou à transposer sous une autre forme les conflits. Il y a des gens qui se rassemblent pour affirmer leur communauté, non seulement en célébrant le passé, mais aussi en se projetant dans un avenir. Nous avons dit des fêtes, dans un précédent travail

qu'elles étaient un moment où la "socialisation était portée à son point d'incandescence". Ce qui crée sans doute pour une bonne part cette intensité c'est le caractère aléatoire, aventureux de l'entreprise, l'incertitude quant à la capacité de conduire ensemble une telle entreprise. Il ne s'agit sans doute pas d'une projection dans un imaginaire aliéné, pas plus probablement que d'une inversion rituelle, du moins pour la période qui nous intéresse. Peut-être pourra-t-on parler plutôt de tentative pour exprimer collectivement un "sens de l'existence", quelque chose qui plus ou moins clairement "fait sens" pour les givordins .

Tout ceci dessine un ensemble de pistes ou d'hypothèses que nous avons essayées d'explorer.

Si l'émergence des emblèmes suppose un travail de traitement ou de transcription du quotidien, il était sans doute nécessaire et en tout cas plus commode de partir des lieux ou des groupes organisés , où ils se manifestent de la façon la plus visible. La Société de Sauvetage et de Joutes de Givors nous a ouvert largement ses portes et nous avons pu à la fois, accéder aux archives , observer l'activité des membres et des responsables, nous entretenir longuement avec certains d'entre eux qui nous ont livré de véritables "histoires de vies".

L'utilisation de la vidéo (1) nous a permis non seulement de restituer un contexte, mais de rendre manifestes certains effets de mise en scène : l'artefact devient ici révélateur d'une certaine conception de soi.

---

(1) Un Vidéogramme, intitulé "Neuf sur Neuf" a été réalisé par F. GILBERT, Y. GOLAY et E. PARDELL -

Pour le rock tout a commencé par une identification des lieux de rencontre ou de répétition et, pour une pratique culturelle qui privilégie le "feeling", une "observation impliquée" s'est avérée nécessaire. Nombre de jeunes ont confié seuls ou en groupes leurs façons de vivre avec la musique. Ici, peut-être plus qu'avec les joutes, c'est l'ensemble des jeunes qui gravitent autour du rock sans être nécessairement musiciens eux-mêmes qui étaient concernés.

A côté de ces "marges " du rock et de la joute, nous avons été conduits à chercher un éclairage "extérieur" même s'il était évidemment exclu de nous livrer à une approche un peu large de la population givordine. Nous avons utilisé la presse, consultée aux archives municipales ou départementales, mais aussi un ensemble de documents ou études qui traitent de Givors. Nous avons également réalisé des entretiens, au hasard des rencontres, lors de nos séjours sur place. Nous avons aussi contacté ceux qui, dans la Municipalité, conçoivent et animent la politique culturelle en direction des jeunes.

Nous avons enfin utilisé toutes les informations ponctuelles dont nous pouvions disposer à partir de nos informateurs lyonnais, dans la sphère du rock comme dans celle des joutes.

Nous avons donc inévitablement privilégié ce qui relève de "l'affirmation de soi" par rapport aux effets de reconnaissance.

Il ne s'agit pas bien entendu de laisser croire à l'émergence d'une identité dans un micro-système clos, mais de prendre au sérieux la spécificité de ce qui se déroule dans l'espace givordin.

C'est pourquoi nous partirons pour situer notre terrain du regard d'un familier de cet espace pour décrire à la fois la réalité perceptible et l'univers mythique de Givors.

## II GIVORS, CITE OUVRIERE

Située à une vingtaine de kilomètres en aval de Lyon, à la jonction de la vallée du Gier et du fleuve le Rhône, la ville de Givors compte aujourd'hui 20.544 habitants.

La rivière le Gier, le canal royal de Givors à Rive-de-Gier, le chemin de fer de Saint-Etienne à Lyon, la gare d'eau, le bassin, les dommages de la seconde guerre mondiale, l'autoroute aujourd'hui, ont morcelé l'espace, délimité des zones, faisant de Givors une ville de quartiers. Dans ces conditions la revendication d'une territorialité ne fut jamais complètement innocente mais, bien au contraire, a pu s'accompagner de mobiles plus subtilement idéologiques.

Le bansbannaire, l'homme de Bans, est plus un villageois qu'un citadin. Il est porteur de toute la tradition de la terre, de ses valeurs et des métiers qui en découlent, telle la poterie qu'il pratique depuis le XVème siècle.

Il se reconnaît mal dans son puissant et encombrant voisin givordin dont il voulut faire sécession à plusieurs reprises au cours du XIXème siècle. Et près de deux siècles après la spoliation dont il fut l'objet du fait de la suppression de sa paroisse, il continue de chanter :

Givordins, tas de coquins,  
Rendez-nous la cloche,  
La cloche et le battant  
Que vous avez volés à Bans.

Le givordin, le vrai givordin, c'est l'homme du centre, celui qui a grandi dans la rue Saint-Gérald, celle qui menait vers le château médiéval, la tannerie de M. Bertholon ou le moulinage de M. Faure. C'est celui qui a connu la brèche de Carémentrant par où pénétrait Carnaval pour être ensuite porté, statue inerte et ridicule, pantin désarticulé, vers le fleuve proche. C'est l'enfant qui a fait ses classes dans la rue du Souillat, un endroit fangeux analogue à la souille dans laquelle pataugent les animaux de la famille du cochon ou de son cousin sauvage le sanglier.

C'est celui qui traîna ses galoches dans la rue Cocarde, témoin d'un temps où les membres de l'équipage qui passaient à un grade plus élevé étaient tenus d'offrir des cocardes de fleurs et de rubans à tous le personnel.

C'est l'homme de la rue du Bourg ou de la rue Vieille du Bourg, de la rue Puis-Ollier, de la rue du Battoir, de la place du Suel où pourtant depuis belle lurette les givordins ne battaient plus guère de blé. Aussi le vrai givordin est-il l'être mythique par excellence, celui dont l'existence même est hypothétique tant furent grands les brassages de population et d'ethnies dans une cité qui, tous les cinquante ans, doublait sa population.

Et pourtant le Vieux Givors, le plus connu et le plus fredonné des chants locaux, est de tous les banquets; il accompagne toutes les sorties de groupe, cri et signe de ralliement d'une population qui a besoin de croire en ses racines :

Le vieux Givors a des rues tortueuses  
D'étroites ruelles et de basses maisons  
Mais à Givors la jeunesse est rieuse  
Aimant le vin, l'amour et les chansons  
Dans un grenier nous a dit un poète  
Dans un grenier on est bien à vingt ans  
Mais à Givors la chose est plus parfaite  
Au vieux quartier, au vieux quartier,  
On est bien en tout temps.

Le canari, c'est l'habitant du quartier du Canal. Du fait des déplacements géographiques successifs du port de Givors, il se dit l'héritier des traditions des gens de rivière. En lui subsiste quelque chose de la force légendaire des marinières du Rhône, des luttes qui de part et d'autre du Gier opposaient Givordins et Canaris.

C'est ce quartier qui accueille encore sur le bassin les compétitions des joueurs, qui forme nageurs et poloïstes à la piscine municipale, qui abrite la Société de Sauvetage et de Joutes de Givors, une vieille et respectable dame qui aura bientôt cent ans.

Et les jours de fête, entre quelques accents de la Barquette ou des Invincibles jouteurs, on entend toujours le chant du Canal, celui de la Jeunesse qui passe :

En descendant les bords du Rhône  
On aperçoit un vieux clocher  
Cité gauloise, illustre zone  
Des intrépides mariniers  
Givors Canal, la capitale,  
Pays des plus hardis jouteurs  
Les givordines aux fraîches mines  
Des bons lurons n'ont jamais peur.  
Place, faites place,  
Ah laissez-les passer,  
C'est la jeunesse qui passe  
Ce sont les givordins  
C'est la jeunesse qui passe  
Ce sont les givordins.

En dehors de ces découpages qui apparaissent visiblement du fait de l'éloignement géographique (Bans) ou de l'existence d'une barrière naturelle (le Gier entre Ville et Canal), d'autres quartiers s'imposent au visiteur. C'est le quartier de la Freydière, au point de jonction du chemin de fer et de la gare d'eau. Le quartier de Montrond, né de la rencontre du charbon et du verre. Le quartier des Plaines, né des nécessités du relogement et résultat du baby-boum. Le quartier des Vernes, apparu tardivement. Et quant on sait que les "mecs" des Plaines revendiquent leur différence par rapport à ceux du Centre ou d'ailleurs, on peut raisonnablement se demander, après avoir fait voler en éclats l'unité géographique communale, si cette impressionnante mosaïque de parties pourra un jour nous donner une identité, une communauté, quelque chose comme une "givordinité".

La seule permanence de Givors, c'est l'industrie. Encore un paradoxe si l'on veut bien considérer que les restructurations de l'après guerre l'ont fortement mise à mal ces trente dernières années.

L'effectif salarié de Fives Lille est passé de 1.500 ouvriers et employés en 1957 à une petite centaine aujourd'hui. Les hauts-fourneaux Prénat ont fermé le 1er Juin 1960, entraînant le licenciement de 600 travailleurs. Une cristallerie, deux faïenceries, une fabrique de jouets, une usine de produits réfractaires, deux tuileries, une imprimerie... autant d'entreprises qui ont fermé leurs portes, faisant de Givors une cité sinistrée, un cimetière industriel.

Alors affirmer, répéter que la seule permanence de Givors c'est l'industrie, c'est dire que le poids de l'usine fut tel dans la cité qu'il a amené des manières d'être, des comportements hérités d'un temps où la cité revendiquait avec fierté son appellation de "Citadelle ouvrière".

Le cadastre de 1808 montre l'existence à Givors d'un tissu industriel ancien puisqu'on y trouve : 2 moulins à eau, 1 battoir à chanvre, 3 Verreries, 3 tanneries, 3 pressoirs à huile, 3 Tuileries, 2 fours à chaux et un foulon. Si l'on ajoute à cela une batellerie alors très florissante, faisant vivre une foule de corporations associées, tout cela nous donne de Givors une image extrêmement vivante où la population compte un très fort taux d'activité.

Le passage de la petite entreprise artisanale à la grande industrie va se faire en trois temps, avec :

- dès 1749 l'arrivée de la verrerie
- à partir de 1839 la sidérurgie
- en 1861 la métallurgie.

Au début du XXème siècle la verrerie emploie à Givors environ 600 personnes. Les listes nominatives de recensement de population nous permettent de suivre les individus qui composent cette corporation et qui ne se disent jamais verriers, mais fouët, empileur, chauffeur, enfourneur, chargeur, gamin, grand garçon, défourneur, vannier, forgeron, maçon et bien sûr maître verrier. La profession présente également un éventail de nationalités avec principalement des italiens employés au

soufflage du verre et des espagnols qui tressent l'osier autour des dames-jeannes. Les verriers forment une corporation qui est principalement regroupée dans les bâtiments de la verrerie, des cités ouvrières qui jalonnent les rues de l'Industrie et de Montrond. C'est dans cet espace-verrerie qu'ils naissent, vivent et meurent.

Quant au hors travail, il est occupé par le jardin potager, le jeu de boules que l'on pratique bien évidemment à la BOULE EN VERRE, la musique et le sport que l'on pratique à l'ESPERANCE, une société de verrier où l'on n'entre - comme l'a montré Caroline AMBLARD - (1) que si l'on va à la messe et dont le patronage incombe bien évidemment à la direction de la verrerie.

Alors que la verrerie constitue un milieu d'élection du paternalisme, c'est sur ce terrain que se constitue pourtant à Givors le premier syndicat professionnel. Si 1878 avait vu la naissance de la Chambre Syndicale Ouvrière de toutes les corporations de Givors, les ouvriers verriers se constitueront en Chambre Syndicale dès le mois d'Août 1884.

Les verriers ont laissé d'importantes traces dans le folklore local, ainsi qu'en témoignent ces chants :

Roule ta bosse, cochon de verrier,  
Prends tes savates, prends tes savates,  
Roule ta bosse, cochon de verrier,  
Prends tes savates et va-t'en travailler

Quand je pense à la vie que tu mènes,  
Ca ne pourra pas toujours durer  
Ce que tu gagnes dans une semaine,  
Tu le manges en une journée.

---

(1) AMBLARD (C), quelques rencontres autour d'un verre...Aspects du vécu et du devenir des ouvriers retraités de la verrerie de Givors, Mémoire de Maîtrise, Université LYON II, 1978.

Je me souviens de mon ami Patasse  
C'est lui qui a composé la chanson  
M'avait promis de me payer un verre  
Lorsqu'il serait de retour à Givors

Qu'on apporte 36 bouteilles  
Et que l'on fasse sauter les bouchons  
Car les verriers boivent toujours à plein verre  
C'est ce qui leur met le coeur à la chanson

Adieu ! aimable verrerie  
Adieu Canal  
Faubourg du Vieux Givors  
Joyeux verriers, enfants de la folie,  
Je vous regrette encor, je vous regrette encor.

— CHANSON DES VERRIERS —

Si'on ap. porte les bouchons. Et que l'on fasse sauter les bouchons, car les verriers boivent  
plus fort  
REFRAIN  
à plein verre. C'est ça qui leur met le coeur à la chanson. Adieu aimable verrerie.  
e. Adieu Canal, Faubourg du Vieux Givors. Joyeux verriers enfants de la folie, je  
vous regrette encor, je vous regrette encor.

. AIR DES VERRIERS .

Roule ta bo.isse co.chon de verre, Frotte tes sa. va. tes Frotte tes sa. va. tes, Roule ta bo.isse co.  
chon de verre, Frotte tes sa. va. tes et va. t'en tra. va. t'en. Quand je pense à la vie que tu mènes  
Ça ne pour. ra pas tou. jours - du. rer. Ce que tu gagnes dans u. ne ss. mai. ne  
Çu le. man. que en u. ne jou. née.

La sidérurgie givordine prend vraiment son départ lorsque, en 1839, Eustache Prénat achète des terrains au nord du bassin de Givors pour y installer une fonderie de fonte avec ateliers de forge. C'est là l'embryon de ce qui deviendra la puissante Compagnie des Hauts-Fourneaux et Fonderies de Givors.

Les Etablissements Prénat constituent une affaire de famille, menée par une direction autoritaire, pratiquant une gestion prudente qui confine à l'immobilisme : "Se faire aussi tout petit que possible, gagner de légitimes profits, sans souci de croissance, en consolidant les réserves dans l'incertitude de l'avenir, tels sont les thèmes essentiels du comportement patronal dans le cas présent. On ne trouvera jamais dans leurs décisions, dans leurs projets, la moindre trace de cette mentalité de joueur hardi et décidé qui est la signature des grands hommes d'affaires" (2)

Dans l'usine elle-même, les rapports sont tout imprégnés de paternalisme et d'un catholicisme ultra montain. Prénat est un Père qui veille sur la masse de "braves gens" qu'il emploie. Dans la ville, il encourage systématiquement toutes les oeuvres cléricales : l'école libre bien sûr, les crèches, les dispensaires... La statue de la vierge trône dans l'usine et lorsque Prénat se lancera dans une carrière politique, le garde de l'usine accueillera au matin les ouvriers par ces mots : "Votez pour la main qui vous nourrit".

Avec Fives Lille, entreprise métallurgique qui s'installe en 1861 sur les terrains de la Freydière, les choses sont profondément différentes. C'est là le type même de société anonyme où les ouvriers ne trouvent pas en face d'eux un Patron, mais un Directeur. L'aura idéologique qui chez Souchon ou chez Prénat entourait les rapports entre patrons et ouvriers est ici considérablement réduite. Bien sûr certains traits sont communs à ces usines : ainsi les cités ouvrières qui peuvent apparaître comme un moyen de pression sur l'employé "si vous bougiez une oreille, le contremaître il avait qu'à vous demander de rendre la clef... Alors...".

L'ouvrier de Fives est généralement un ouvrier qualifié, voire hautement qualifié.

---

(2) RIVET (D), Une affaire de famille : La Compagnie des Hauts Fourneaux et Fonderies de Givors, Diplôme d'Etudes Supérieures, Faculté de Lettres et Sciences Humaines, Lyon, 1964.

Une statistique portant sur l'année 1972 indique que sur un total de 498 ouvriers 100 sont P3- 150 P2 - 100 P1 - 79 OS2 - 14 OS1 et 55 apprentis.

L'ouvrier de Fives est aussi organisé sur le plan syndical. Le 1er Mai 1906 le commissaire de police de Givors juge que la plupart des 650 ouvriers et manoeuvres de Fives Lille sont syndiqués. Le 1er Mai 1909, tout Fives Lille fait grève. Et dans la plupart des conflits ouvriers du XXème siècle, qu'il s'agisse du Front Populaire ou de la lutte contre la guerre d'Indochine, les ouvriers de cette entreprise auront un rôle moteur.

Pour être complet, ce survol du cadre économique de Givors aurait dû s'attarder aussi sur d'autres corporations qui ont marqué la vie de la cité, et en particulier les chapeliers qui furent aussi nombreux à Givors au début du siècle. Les chapelleries étaient principalement groupées dans le centre de la ville, dans son coeur historique : rue de Strasbourg, Grande Rue, rue Saint Jean, rue de Lyon, rue Denfert. Entre Givors et Grigny, sept à huit maisons occupaient ensemble en 1910 près de 200 ouvriers. Jean CASTETS<sup>(3)</sup> a montré "le rôle pionnier qu'ils ont joué dans l'organisation autonome des travailleurs par rapport à leurs patrons, le rôle de la caisse de grève des "chapeliers réunis". Ils sont aussi les premiers à fonder une chambre syndicale dans la mouvance du réseau tissé par les chapeliers lyonnais."

Mais il nous suffit de l'énumération sommaire des quelques catégories ouvrières que nous avons rencontrées pour tirer déjà quelques conclusions.

A l'exemple de la leçon qui se dégage de l'examen du cadre géographique de Givors, faisant apparaître non une unité locale mais une mosaïque de morceaux, le monde ouvrier qui a fait Givors nous paraît tout aussi disparate, tout aussi différent dans ses attitudes. Et comprendre Givors, c'est comprendre qu'elle ait pu être à la fois une chose et son contraire.

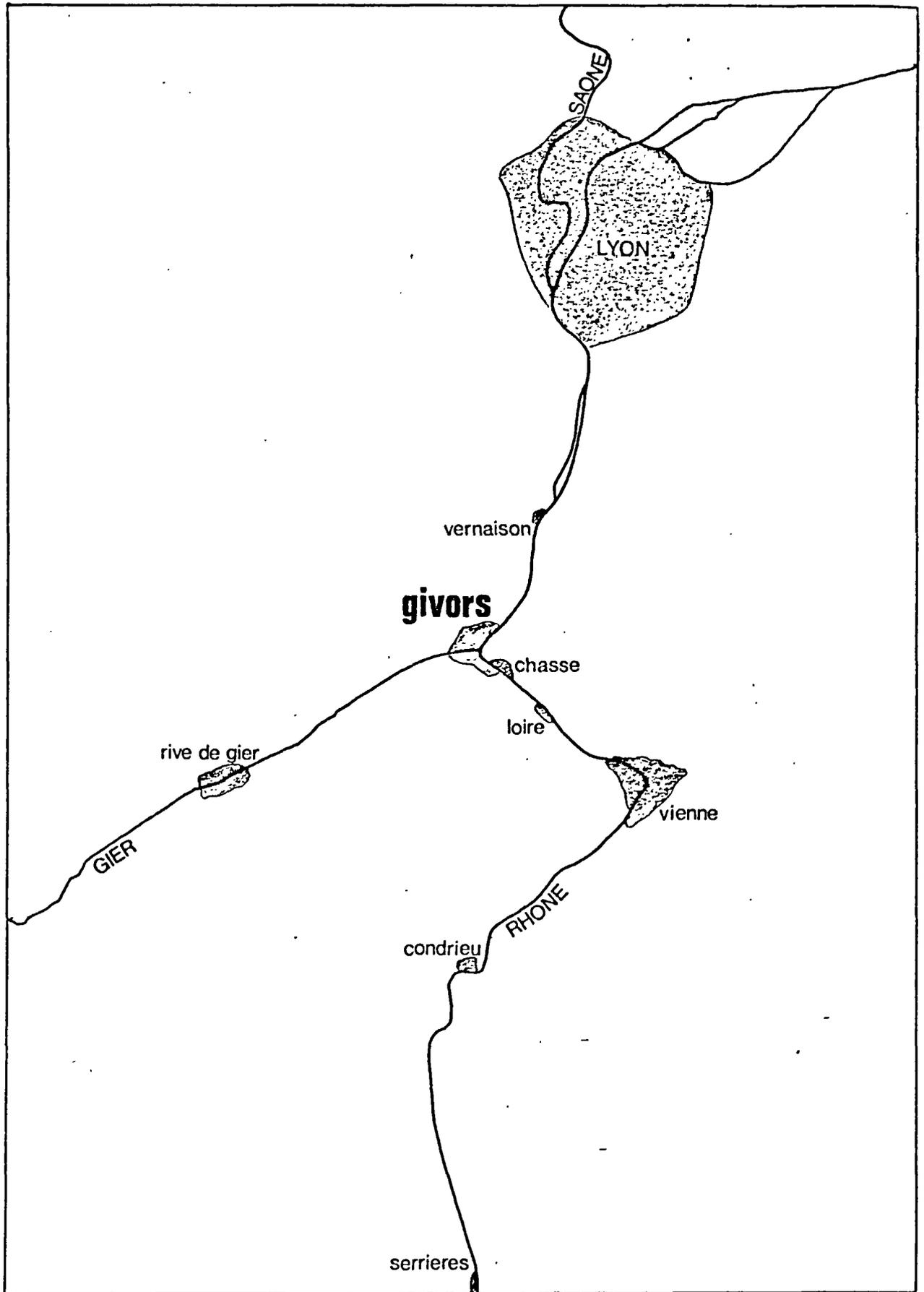
---

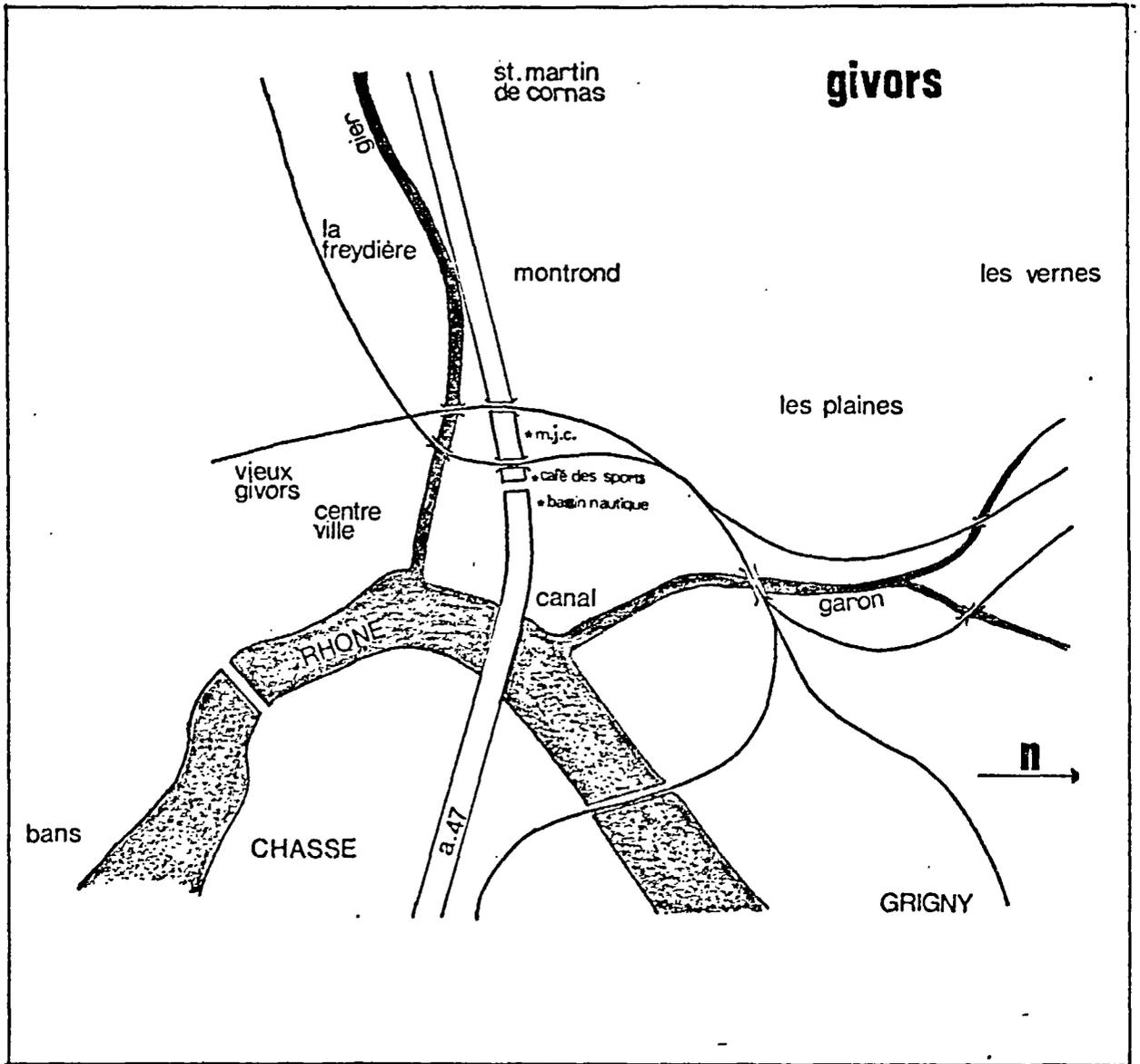
(3) CASTETS (J) Eléments d'histoire du mouvement ouvrier à Givors : Grèves, organisations collectives, luttes politiques idéologiques dans la classe ouvrière, 1848-1914, Mémoire de Maîtrise, Université LYON II.

Qu'une bourgeoisie locale et cléricale, qui sera plus tard une bourgeoisie radicale et anticléricale, ait pu vivre dans une Ville Ouverte, ouverte aux interdits de séjour et autres condamnés. C'est comprendre que le "vrai givordin" ait assimilé avec apparemment autant de facilité les déferlements successifs de nationalités et d'ethnies qui ont marqué sa croissance. C'est comprendre qu'on ait condamné les taudis tout en continuant à louer par la chanson "Le Vieux Givors".

C'est comprendre que Givors "c'est galère", mais qu'après tout on ne voudrait pas être galérien ailleurs. Et que le groupe de rock qui a révélé le rock givordin, qui a réveillé les rockers givordins s'appelait FACTORY, comme ces grands toits de tuiles plates et ces longues cheminées par où s'échappait la peine des hommes.

Il y a encore un petit morceau d'usine dans chaque coeur de givordin.





### III FETES ET IDENTITE GIVORDINE

Si Givors peut-être comparée à une mosaïque on note également l'existence d'un sentiment commun d'appartenance très largement exprimé. Ceci nous conduit à nous interroger sur le travail qui permet l'émergence d'une identité locale. Non pas bien sûr comme produit achevé; puisque ne peut être effacée la diversité des composantes qui y participent, mais comme référence commune d'un collectif, suffisamment ambiguë pour que tous puissent également en user, suffisamment claire et forte pour exprimer une manière d'être, un sens de l'existence.

Tout ceci se réalise de façon nette dans les fêtes locales et tout particulièrement dans la vogue, nom que l'on donne à la fête patronale dans la région lyonnaise.

#### La vogue de Givors

L'analyse que l'on peut faire à partir de la vogue n'a pas vocation à être conduite identiquement pour toutes les fêtes. Nous avons déjà montré (1) la diversité des fêtes et la place particulière que la vogue occupe dans cet ensemble. Dans la mesure où elle reste l'occasion où s'affirme de façon tranquille une culture populaire à laquelle tout le monde rend hommage, y compris les "demoiselles" qui mettent leurs plus beaux atours, elle se distingue des manifestations où s'exposent d'une façon moins sereine les particularismes (processions, fêtes des corps de métiers).

Ceci doit être d'autant plus souligné que les associations locales vont être les vecteurs de "nouvelles fêtes" qui vont s'appuyer sur d'autres repères, exprimer une transformation profonde du tissu social.

Ce mouvement que l'on commence à percevoir à l'extrême fin du XIXème se développe avant la première guerre mondiale et connaît une grande ampleur entre les deux guerres. La vogue, commence à éprouver des difficultés à cette époque et disparaîtra au milieu des années cinquante.

---

(1) VINCENT (G) et CAMY (J) : "Fêtes à Givors"  
in Education, Fête et Culture, P.U.L. 1981

La vogue de Givors avait lieu traditionnellement le deuxième dimanche d'Août.

On peut faire de façon rapide un inventaire des composantes que l'on y retrouvait le plus communément. Elle durait généralement quatre jours du Samedi au Mardi, le premier jour étant une sorte de mise en route : salves d'artillerie, retraite aux flambeaux en sont les principaux éléments. Le dimanche, salves et réveil en fanfare animent la ville dès cinq heures; puis les jeunes gens formés en bandes défilent dans la ville avant d'entamer l'après-midi, ce qui constitue un des temps forts de la vogue, le tournoi de joutes. Le soir un bal termine la journée. Le lendemain ce sont les hommes mariés qui vont défiler dans la ville et se livrer à la pratique traditionnelle des joutes; un bal agrmente de nouveau la soirée. Le mardi est le jour du banquet; des jeux occupent l'après-midi avant de laisser la place au grand bal qui marque, théoriquement du moins, la fin de la vogue.

Comme cela est habituel, l'organisation de la fête revient à la jeunesse givordine, selon un mode qui se perpétue avec quelques variantes depuis le milieu du XIXème siècle au moins. La jeunesse, c'est-à-dire l'ensemble des célibataires de sexe masculin âgés de 18 ans au moins (2) , sont constitués en "bandes". Ces bandes regroupent sur un mode affinitaire à la fois des collectifs amicaux qui perdurent bien au-delà de l'époque de la vogue et des "isolés" qui se joignent volontairement au groupe pour la durée de la fête.

La constitution des bandes, nous le verrons plus loin, nous intéresse dans la mesure où elle révèle la structure de la sociabilité de la jeunesse givordine. Nous voyons par exemple que voisinent dans les appellations choisies par les bandes des noms relatifs à un trait supposé caractériser le groupe (les "crache-piquette", les "mèches à la ranche"), mais aussi une identification en terme de quartier (la bande de la Freydière, celle du Canal, etc...)

---

(2) Sur ce point des âges limites nous n'avons guère trouvé de règle impérieuse. Il semble que implicitement c'est le fait d'être "mariable" qui constitue la référence.

La vogue constitue le moment où la bande se manifeste publiquement et officiellement devant la collectivité. Alors que le reste de l'année elle a pour support un groupe amical qui partage les distractions traditionnelles (café, jeu de boules, bals) au moment de la vogue elle s'agrège tous ceux qui se sentent proches d'elle.

Pendant la durée de la vogue chaque bande dispose d'un local, une cabane en toile faite avec des tronçons de lances et des bâches que l'on appelle la barquette. A l'intérieur on trouve bien sûr le tonneau avec les saucissons et les "casse-croûte". Chacun donne son écot au trésorier de la bande qui assure le renouvellement des provisions.

Il n'y a pas de tenue propre à chaque bande, l'uniforme de tous les vogueurs (là encore depuis le milieu du XIXème), comporte canne, chapeau et pantalon blanc. C'est seulement la couleur du ruban qui distingue les bandes entre elles.

L'organisation de la vogue ne repose pas également sur tous les jeunes : Une Commission comprenant un membre de chaque bande désigné par ses pairs est plus spécialement chargée de régler le bon déroulement de la fête. Pas de surprise de toute façon, ce déroulement est traditionnel, codifié dans ses principales composantes.

En outre la Commission va recueillir les fonds nécessaires à l'organisation auprès de trois sources principales : des jeunes eux-mêmes qui vont payer une carte de vogue leur permettant d'accéder au bal et à la joute, qui sont les moments forts de la vogue; la municipalité qui fournit une subvention; les commerçants, principalement les cafetiers qui font une souscription dont le montant est souvent l'objet de discussions.

La Commission va aussi régler les dépenses nécessaires à la tenue de la fête : principalement la musique, mais aussi l'achat des lances et des plastrons pour la joute.

La Commission formée environ deux mois avant la vogue (mi-juin) va au cours d'une cérémonie solennelle, avec les jouteurs en uniforme, présenter le programme à l'Hôtel de Ville. En fait les journaux locaux ont

déjà annoncé le détail des festivités. Ils rendent compte aussi des difficultés qui peuvent survenir dans l'organisation .

La préparation de la Vogue mobilise de nombreux partenaires et les occasions de conflits sont multiples; des arbitrages sont parfois demandés à la municipalité. Les organisateurs pour faire face à leurs multiples obligations disposent temporairement d'un local :

Le "Café de la Vogue" est le lieu très officiel où se réunissent la Commission et les Vogueurs. Privilège chèrement acquis même si, comme pour choisir l'orchestre qui anime la fête, la Commission lance une adjudication.

Dans un cas comme dans l'autre il semble d'ailleurs que ce soit toujours les mêmes que l'on retrouve, habitués pourtant situés dans un système formellement ouvert.

On peut comprendre cette procédure car Givors compte en 1906, plus de deux cents débits de boissons !

Si les cafetiers sont les premiers intéressés par la Vogue, ils ne sont pas les seuls adultes concernés. Toute la population locale se mobilise : les femmes vont fabriquer des "pâtés de vogue" qu'elles feront cuire dans le four mis à leur disposition par les boulangers givordins. Les familles en profitent aussi pour lancer des invitations aux parents et aux amis habitant dans les villes ou les villages voisins. Ce jour là on fait bombance et l'après-midi se termine parfois sur le tabagnon lorsque l'hôte fait à son invité l'honneur et l'amitié de croiser une lance avec lui.

Certains pourtant ne sont pas de la fête :

En effet, un petit groupe de givordins reste extérieur à la Vogue.

Il s'agit d'une minorité cléricale pour qui la Vogue, fête païenne et fête du peuple engage à la méfiance.

Abstention plutôt qu'hostilité d'ailleurs d'un collectif conscient de sa marginalité, du moins pour les éléments qui appartiennent au monde ouvrier.

C'est avec le sourire qu'un ancien vogueur nous livre son impression à ce sujet :

"Dans les familles bien-pensantes, ce n'était pas bien vu de se promener ainsi dans les rues, d'autant que pour certains ça pouvait durer huit jours... mais enfin, il y avait beaucoup de monde, c'était noir de monde. C'était vraiment la fête du pays, pas seulement celle des vogueurs, la place n'était pas assez grande : Tout le monde dansait, les parents, les grands-parents. Tout le monde faisait la fête. Il y avait une espèce d'union dans ces moments là".

Un ancien membre du Cercle paroissial nous a confirmé cette abstention. Mais il s'agit là de quelque chose que d'un côté comme de l'autre on cherche plutôt à taire, comme si cela jetait une ombre sur l'unanimité que l'on proclame avec tant de force et qui reste pourtant bien fragile. En effet, la vogue n'est pas seulement un rituel bien réglé: Comme toute fête, elle inclut une certaine part de risque et d'incertitude quant à son déroulement. Il y a d'abord bien sûr les habituelles violences, même si celles-ci font partie du quotidien et n'apparaissent pas jusqu'à une date récente comme des événements. La présence de ces bagarres n'est pas nouvelle. Voici ce qu'écrivait en 1853 une givordine, Jenny Pitrat, à son cousin :

"Si nous avons tant tardé à t'écrire, c'est que nous voulions te donner quelques détails sur les vogues. Celle de Grigny a commencé à n'être guère belle. Celles de Chasse, de Brignais, de St-Romain-en-Gal, se sont trouvées toutes le même jour, ce qui a fait qu'il y avait un peu moins de monde. A celle de Givors il fait bien beau temps. Il y a eu beaucoup de monde. Tucheboeuf n'a pas pu gagner la joute, c'est Robelet qui l'a gagnée, Le lundi, les hommes ont jouté mais les jeunes gens trouvaient que ça durait trop longtemps. Ils ont fait couler les barcots à fond et ils ont cassé et brisé comme ils font toujours. Les hommes n'ont pas pu finir de jouter ce qui a manqué à faire arriver des raisons. Il y a eu Sigaud fils qui s'est battu avec Ziecler, coordonnier. Sigaud était à boire dans un cabaret au fond de la place, Ziecler y est entré et ils se sont cherchés dispute. Ziecler a cassé une bouteille sur le tête de Sigaud; il a encore la tête empatée. Je pense bien que s'il a reçu, il a donné, mais toujours Sigaud a porté plainte.

Ziecler a été emmené à Lyon avec la chaîne au cou et les mains attachées; il y est encore." (3)

Qu'il y ait dans ces conditions un jeu subtil entre les pouvoirs, ceux plus officiels de l'autorité municipale et ceux des groupes de jeunesse, celà n'a rien d'étonnant.

On voit par exemple qu'en 1868, le Maire décide de suspendre l'ancienne habitude de l'élection d'une Commission par les bandes de jeunes elles-mêmes :

"... Considérant que chaque année il s'élève des discussions entre les jeunes gens qui font la vogue.

Considérant que pendant ces fêtes il se produit des abus qui soulèvent de justes récriminations de la part d'une partie du public et qu'il est de notre devoir d'en prévenir le retour :

Arrêtons :

Article 1 : Il est établi un Comité ou Syndicat composé de quatre jeunes gens choisis par nous parmi ceux qui font la fête.

Article 2 : Sont désignés pour composer ce Syndicat pendant les fêtes de cette année Messieurs Marthaud Fleury, Laurent Pierre, Champion Antoine, Barrete Tony.

Article 3 : Les Syndics ci-dessus désignés sont responsables moralement de tout ce qui pourrait arriver pendant la fête. Ils devront s'entendre avec Monsieur le Commissaire de Police pour les mesures à prendre. Tous les jeunes gens qui feront partie de la Vogue devront se soumettre à ce qui aura été décidé par les syndics, notamment en ce qui concerne la désignation de ceux qui devront porter le chapeau et la canne, désignation qui sera faite en s'en référant aux anciens usages.

Article 4 : Il est formellement interdit à qui que ce soit de pénétrer

---

(3) Document d'archives familiales communiqué à J.M. Duhart;  
Archiviste de la Ville de Givors.

avec des barcots ou radeaux dans la partie réservée pour la Joute. Procès-verbal sera dressé par la Police à tout contrevenant à cette défense. Tout bateau introduit sans permission spéciale de Monsieur le Directeur du Canal et de la Gare, devra être amarré au point qui lui sera indiqué et n'en plus sortir.

Article 5 : La joute commencera de dix à onze heures du matin, mais elle devra être obligatoirement terminée à cinq heures au plus tard. Les syndicats devront prendre les mesures nécessaires pour que cette partie de la fête ne dépasse pas l'heure plus haut fixée.

Article 6 : Il est formellement interdit aux jeunes gens de circuler dans la ville avec tambours ou musique dès que la nuit est arrivée. Il leur est également défendu de promener le drapeau hors du moment où tous les jeunes gens sont en cortège, le drapeau ne devant jamais sortir qu'avec la musique et les syndicats.

Article 7 : Conformément à l'usage anciennement établi il est bien expliqué que les jeunes gens domiciliés à Givors et qui ne font pas partie de la fête ne pourront être admis à la danse publique qu'en possession d'une carte d'abonnement qui leur sera délivrée par l'entrepreneur de la vogue.

Article 8 : Le présent arrêté sera publié et affiché partout où besoin sera et notamment chez l'entrepreneur de la fête qui devra en donner connaissance à tous les jeunes gens qui en feront partie...." (4)

L'élection de la Commission sera rétablie quelques années plus tard mais les incidents restent fréquents : en 1911, le Commissaire de Police s'oppose avec vigueur à un groupe de jeunes vogueurs . La Commission décide de mettre immédiatement en berne le drapeau de la Vogue et le bal est suspendu pendant quelques heures avant que la fête reprenne son cours normal.

---

(4) Archives Municipales de Givors.

La vogue reste un enjeu : elle n'est ni la mise en scène d'un ordre social, ni son inversion rituelle. Un espace est ouvert dans une certaine ambiguïté mais la signification qui se dégage relève plutôt de l'affirmation tranquille d'une culture populaire à laquelle une large majorité se rallie.

### Vogue de Givors, vogues de quartiers

Il est significatif que les givordins parlent de la vogue, employant ainsi un singulier qui traduit mal l'apparente multiplicité du phénomène, puisqu'il en existe dans chaque quartier.

Nous reviendrons dans un instant sur la notion même de "vogue de quartier", sur les conditions historiques dans lesquelles elles apparaissent; mais il nous faut d'abord préciser que nous avons affaire à un système qui dévoile la complexité du montage autour duquel se constitue une identité locale, à la fois produit et enjeu.

Qu'il y ait parfois des rivalités entre vogues, cela ne peut être nié, mais il semble que dans le dernier tiers du XIXème siècle au moins, la vogue de Givors, celle qui s'organise sur le bassin de la gare d'eau constitue la référence commune et centrale. C'est là que les bandes de jeunes, originaires de tous les quartiers de l'agglomération, sont à la fois les plus nombreuses et les plus diverses.

Elle reste l'affaire de tous, ce qui n'est pas le cas des vogues de quartier qui sont pourtant traditionnellement ouvertes aux personnes de la collectivité toute entière.

Cela ne signifie pas pour autant un cloisonnement : le quartier accueille bien jeunes et adultes venant de tout Givors, mais il y a en quelque sorte une gradation de l'évènement lorsqu'on le rapproche de la vogue du Centre-Ville; moins de spectateurs, moins de jeunes, même si chacun s'emploie à donner à la vogue de son quartier le succès le plus grand possible.

En fait la vogue de Givors assure par la présence des bandes de quartiers, une intégration de toute la jeunesse. C'est d'ailleurs par son quartier d'origine que l'on identifie le vainqueur de la vogue, du moins dans les comptes rendus de la presse locale.

Reconnaissance d'une identité particulière, partie prenante pourtant d'une identité plus large.

Autant que l'on puisse en juger à partir d'une étude qui reste encore fragmentaire, il ne semble pas que les quartiers recouvrent principalement, comme on pourrait le croire dans une cité aux groupes professionnels typés, une dimension professionnelle.

On ne peut évidemment ignorer les regroupements professionnels ou ethniques dans différents quartiers de Givors. En 1906, dans le quartier de la Freydière, la rue de l'Industrie compte sept cent cinquante quatre habitants. Sur un total de trois cent soixante quatre actifs et de trois cent neuf ouvriers, deux cent vingt six travaillent à la Verrierie Neuvesel. D'autre part plus de trente pour cent de la population est italienne et massée dans certains immeubles (5), aux numéros quatorze, vingt deux, vingt quatre; mais on constate que les effets de concentration ne s'étendent pas à l'ensemble de la rue. Si l'on peut grossièrement parler de "rue de Verriers", les italiens sont massés dans des zones plus étroitement délimitées que celle de la rue.

On retrouve quelque chose d'approchant dans la rue de Montrond où les verriers sont aussi les plus nombreux et les gens de nationalité italienne répartis dans deux immeubles (6).

La répartition stricte des populations ne rend évidemment pas compte des effets de représentation collective et l'on peut imaginer qu'il y ait des décalages. Mais ces deux rues, pourtant en communication l'une avec l'autre, appartiennent à des quartiers différents, eux-mêmes moins nettement marqués aussi bien sur le plan de l'activité professionnelle que sur le plan ethnique.

---

(5) Les italiens étant pour la plupart verriers.

(6) cf. DUHART (M.), Petits papiers de Givors, Imprimerie Ville, Givors, 1983.

D'autre part Fives Lille, usine métallurgique qui occupe à l'époque plus de mille ouvriers, se trouve elle aussi rue de l'Industrie et sans parler de dispersion alléatoire des implantations industrielles ou des populations ouvrières, celles-ci recouvrent plus des îlots que des quartiers tels qu'on les retrouve dans les vogues.

Nous avons vu d'ailleurs précédemment que la constitution des bandes échappait parfois, au moins depuis la guerre de 1914, aux appartenances territoriales.

L'extension de la ville de Givors en relation avec le développement industriel fait apparaître de nouveaux ensembles. C'est ainsi par exemple que le quartier du Canal a sa vogue avant 1850. La tradition orale reprise par l'historien local E. ABEILLE, mentionne comme prétexte à cette création, un conflit entre givordins et canaris (surnom donné aux habitants du Canal). On remarque en tout cas que le quartier du Canal qui a commencé à se construire au début du XIXème siècle, est le premier à être doté d'une vogue qui lui soit propre.

La Freydière devra attendre les années 1880 pour obtenir le même droit. Voici comment les jeunes gens du quartier sollicitent à cette fin l'aide du maire de Givors :

" Les jeunes gens de la Freydière viennent vous demander une permission pour faire leur fête annuelle qui serait fixée pour le premier dimanche de Juillet. Nous vous prions donc, Monsieur le Maire, d'en faire part à Messieurs les Adjointes et Conseillers qui, nous pensons bien, ne refuseront pas de nous venir en aide, ce qui nous avait été promis l'année dernière et repoussé jusqu'à l'année suivante sous prétexte que c'était tard pour pouvoir nous donner la somme minime de cent francs de subvention à un quartier aussi conséquent que l'est le nôtre et où la jeunesse a besoin d'être encouragée... Notre quartier est délaissé presque entièrement depuis quelques années et aucune fête n'a lieu dans ce quartier. Nos débitants ont tous l'air de vouloir s'en plaindre... Dans le cas où notre subvention ne serait pas accordée nous demandons l'autorisation de nous amuser suivant nos moyens, de donner simplement un banquet suivi d'un petit bal..." (7)

---

(7) Archives Municipales de Givors.

Les vogues de quartier se distinguent entre elles à la fois par leur durée et par le contenu des festivités proposées. En règle générale les quartiers importants ou anciens (le Canal, Bans) organisent des fêtes qui durent plus longtemps. Au début du siècle la vogue de Givors durait quatre jours. Il en était de même pour celle du Canal. Celle de Bans durait habituellement trois jours, comme celle de la Freydière ou celle du quartier Jean Faure. Celle du Quai ne durait qu'un jour et demi.

Le scénario reste celui de la vogue de Givors et relativement semblable d'un quartier à l'autre. On retrouve un certain nombre de manifestations constitutives : salves d'artillerie ou réveil en fanfare pour marquer le début de la vogue, défilé des vogueurs, banquet de la vogue, jeux et bal pour terminer la fête.

Voici par exemple le programme de la Vogue du Quai en 1913 tel qu'il est annoncé dans l'Eclaireur de Givors en date du 13 Septembre :

Le Samedi - annonce de la vogue par des salves d'artillerie -

Le Dimanche - à sept heures et demie, salves d'artillerie -

- à huit heures réunion des jeunes et des vieux garçons prenant part à la vogue -

- à huit heures et demie, tour de la ville, musique en tête -

- à midi, grand banquet des vogueurs au restaurant Reibold -

- à deux heures, jeux de la poêle, du pot cassé, du citron, courses à la grenouille et concours de grimaces -

- à quatre heures ouverture du bal sous l'habile direction du maestro Jurlin -

- à dix heures, bataille de confettis -

- à une heure du matin, grand galop infernal qui terminera la fête -

La même année, la vogue du Canal a le programme suivant :

Samedi, la fête sera annoncée par de nombreuses salves d'artillerie -

- à quatre heures du soir, départ du café de la vogue (M. Pitiot) pour le tour de ville et l'aubade aux autorités -

- à huit heures, grande retraite aux flambeaux-
- Dimanche,
  - à cinq heures du matin, salves d'artillerie-
  - à huit heures, départ du café Puthod, promenade des jeunes gens en costumes de jouteurs -
  - à onze heures, grande joute sur le bassin du Canal entre tous les jeunes gens (une écharpe sera décernée au vainqueur) -
  - à quatre heures grand bal -
- Lundi
  - à huit heures, départ du café Puthod, promenade de tous les hommes faisant partie de la vogue -
  - à onze heures, grande joute sensationnelle entre les champions du monde, hommes mariés, jeunes gens et amateurs qui voudront y prendre part -
  - à cinq heures, grande exhibition de joutes comiques, par deux étrangers à la localité -
  - ouverture du bal -
- Mardi
  - le matin, aubade aux commerçants de la localité -
  - à midi, à l'hôtel Cheviot, grand banquet des vogueurs -
  - à quatre heures, jeux de la poêle, du pot cassé, course aux canards, etc..
  - à six heures, grande ouverture du bal sous la direction du maestro Jurlin -
  - à dix heures, bataille de confettis -
  - à minuit, grand galop infernal -

On constate qu'entre 1898 et 1913, la vogue du Canal s'est allongée d'une journée, ce qui a permis de mieux respecter la séparation traditionnelle entre les jeunes gens et les hommes mariés, puisqu'ils jouent deux jours différents, au lieu de jouter les uns après les autres. On voit apparaître aussi, la référence aux "champions" catégorie qui renvoie à un système qui n'est pas celui de la vogue. Cependant la façon même de les qualifier et l'enflure du vocabulaire (champion du monde), marque toute la distance qui persiste avec l'univers sportif.

Les vogues des quartiers occupent une place relativement fixe dans l'année pour éviter conflits ou concurrence directe. Il y a un calendrier des vogues qui comporte un certain ordre, reproduit d'une année sur l'autre :

La vogue de Bans ouvre traditionnellement la saison aux alentours du 15 Mai, pour la Saint Pancrace.

"C'était la vogue des cerises et ça amenait beaucoup de monde, c'était les premiers jours du Printemps, l'occasion pour les femmes de sortir les premières toilettes" (8)

Viennent ensuite les vogues du Canal (le premier dimanche de juillet), la vogue de Givors, la vogue de la Freydière (fin Août), celle du quartier Jean Faure (dernier dimanche d'Août), celle de Montrond (au tout début Septembre) et pour clore, la vogue du Quai (à la mi-Septembre).

A Bans, après la seconde guerre mondiale, on improvise une joute sur charriots tirés par des ânes, à l'initiative de deux membres de la Société de Sauvetage et de Joute de Givors.

On voit donc que la joute se prête à un certain jeu et l'usage emblématique de la joute n'exclut pas une certaine forme de dérision. Celle-ci est toutefois constamment contrôlée et même si celà doit parfois se produire sans qu'on le désire, le passage du sérieux au grotesque est nettement affirmé. Jouter en habits de ville, faire faire à des étrangers une démonstration de joutes comiques, introduire une parodie de joutes, autant d'hommages ou du moins de références à une pratique qui impose presque partout sa présence.

Le dispositif temporel d'occupation des jours fériés ne concerne pas seulement les vogues des quartiers et la vogue de Givors. Les témoignages recueillis montrent qu'une bonne partie de la jeunesse Givordine fréquente une aire que l'on peut identifier et qui comporte l'ensemble des villages et des petites villes voisines.

---

(8) Entretien avec P. VALLON -

La réciproque existe aussi bien évidemment, on a en quelque sorte des "territoires" emboîtés avec des formes de reconnaissance qui impliquent des appartenances multiples : Quartier, ville, aire de fréquentation des fêtes. Mais ces éléments ne sont bien sûr pas emboîtés de façon mécanique : il y a des systèmes d'opposition entre groupes d'appartenance qui donnent à certaines d'entre elles une efficacité plus grande dans des situations déterminées. La vogue de Givors voit par exemple s'exprimer de façon privilégiée l'opposition à Rive-de-Gier alors que Grigny ou Loire ne sont pas présentés sur le même mode de rivalité. Mais ici encore l'expression de l'identité et sa fonction de communication (ou de positionnement dans la communication) ne doit pas masquer la forme plus diffuse que dessine l'activité des givordins. Les Ripageriens sont des alter-ego au même titre que les Loirards ou les habitants de Grigny et ce sont les circonstances historiques, comme telles changeantes, qui les font apparaître comme "adversaires privilégiés" dans les années vingt par exemple.

Tous cependant disposent des mêmes repères et la joute est un de leurs langages communs. Les choses vont pourtant progressivement se transformer. Peu avant la guerre de 1914, des pratiques d'un nouveau genre vont trouver place dans la vogue.

La diffusion des pratiques sportives va entraîner progressivement certaines transformations dans le contenu des fêtes, la course à pied, les courses cyclistes font leur apparition dans les vogues les plus récentes. On introduit même pour la vogue du quartier Jean Faure l'exhibition d'un aviateur.

Ce sont les jeux qui semblent le plus souffrir de ces novations et qui disparaissent progressivement, après avoir cohabité avec les sports. Seule la joute, pour les vogues du Canal et pour la vogue de Givors bien sûr, restent un moment fort, même si, comme nous le verrons par la suite, il y a une progressive transformation de leur forme. (9)

Ces transformations paraissent mineures mais elles traduisent pourtant l'intrusion d'autres références.

La vogue a toujours été à la fois un événement rituel et pourtant problématique, dans les quartiers en particulier, il ne se trouvait pas toujours une équipe de jeunes gens prêts à en assurer l'organisation. On voit par exemple que la vogue du Canal, la plus importante pourtant après la vogue de Givors, connaît de multiples interruptions jusqu'en 1871. En 1911 des difficultés apparaissent qui conduisent à son annulation. Le nombre des vogueurs diminue chaque année constate la commission et comme la municipalité n'a pas accédé à leur souhait de tenir la vogue sur le quai nord du Bassin du Canal, il n'y aura pas de fête cette année..

Les vogues de quartier ne sont pas tenues de façon absolument régulière, c'est le cas de celles de Montrond ou du Quartier du Quai .

Mais au-delà de ces aléas, on constate au début des années trente une relative désaffection pour la vogue. Même la vogue de Givors semble touchée. Disparaît l'habitude traditionnelle du réveil très matinal et du coucher tardif accompagnés de manifestations bruyantes.

De plus en plus de givordins se plaignent des troubles et du bruit causé par la vogue.

Ces débordements festifs ne trouvent plus l'approbation quasi unanime d'antan. Il y a là une manifestation indubitable d'une transformation de la société givordine.

Une autre manifestation de ce même phénomène c'est la multiplication de fêtes qui traduisent l'existence d'autres collectifs.

Le phénomène est particulièrement sensible au début du siècle et un sentiment de saturation semble se faire jour. La guerre se traduit par un arrêt brutal et les fêtes réapparaissent avec vigueur en 1920.

Doit-on parler dans ce contexte de banalisation de la fête ? Il semble en tout cas que la vogue ait de plus en plus de mal à assurer une position privilégiée dans cet ensemble de manifestations.

Ceci ne fait que rendre compte d'un changement progressif des relations sociales telles qu'on peut les observer localement.

### Fêtes traditionnelles et nouvelles fêtes

Les vogues, même si elles sont particulièrement importantes par la façon dont elles scandent, à dates fixes, le rythme de la vie givordine, ne constituent pas les seules fêtes notables.

Fêtes religieuses ou professionnelles, comme par exemple, la Saint - Nicolas, fête des marinières, ou la Saint-Eloi fête des métallurgistes, sont célébrées avec éclat jusqu'au dernier tiers du XIXème siècle.

Les fêtes des "classes" existent jusqu'à une période bien plus récente. On voit aussi que se perpétuent jusqu'à la première guerre mondiale les cavalcades qui mettent en scène les groupes institués : char des écoles, des diverses sociétés "sportives", etc... On y trouve aussi représentés des ensembles d'une autre nature : char de la cour des miracles par exemple, ou encore char de la paix.

On voit donc la multiplicité des systèmes d'appartenance qui participent à la définition des identités à Givors. Mais on repère aussi les ensembles affinitaires susceptibles d'animer de telles fêtes : à côté du groupe de commerçants givordins qui organise en 1879 un grand festival de musique, les "sociétés de la ville" sont chargées par la municipalité de concevoir et d'animer une grande fête pour l'affranchissement du pont sur le Rhône le 13 Mars 1887.

Aux groupements anciens célébrant annuellement et à date fixe leurs fêtes, aux rassemblements occasionnels formalisant pour un temps limité et avec un objectif précis relations et intérêts communs, il faut associer de plus en plus ces sociétés gymniques, musicales de sauvetage, etc... qui apparaissent à Givors dans les années 1880 (10).

La Société de gymnastique l'"Indépendante" est fondée en 1883; la

---

(10) La Société des Carabiniers de Givors, Société de tir, est fondée dès 1867.

Société de Sauvetage et de Joute de Givors en 1886; il faut mentionner aussi l'existence de deux Sociétés Musicales : la Philharmonique et l'Union Instrumentale.

Toutes ces sociétés vont occuper une place croissante dans l'organisation des fêtes locales, soit en prenant en charge certaines d'entre elles, soit en célébrant leurs propres fêtes.

Chaque société organise une fête annuelle. Pour la plupart d'entre elles, il s'agit, à une date régulière, de reproduire au moins en partie le modèle des fêtes traditionnelles : défilé, banquet, activités spécifiques de la société, bal.

Voici par exemple comment se déroule selon "L'Eclaireur de Givors", la fête annuelle de la Société de Sauvetage et de Joute de Givors en 1913 :

- " à neuf heures et demie les Sauveteurs sont réunis au siège de la société, Port du Bief, et reçoivent leurs amis de la Vigie du Pertuiset venus participer à la fête. Ils sont accueillis par le Président de la Société, M. Rozier, qui leur remet des bouquets en signe de bienvenue.
- à dix heures défilé des Sauveteurs précédés de leur clique.
- à dix heures et demie, arrêt à la Freydière au Café Oriol pour le vin d'honneur. Le cortège se reforme et défile jusqu'à la place Carnot où se fait la dislocation.
- à onze heures et demie, banquet au restaurant Crusay, Place Carnot.
- après-midi : joutes des Givordins et de leurs amis du Pertuiset.
- à quatre heures, les joutes sont un instant suspendues pour permettre à une section de nageurs de se livrer à une course de 250 m environ.
- Les joutes reprennent alors avec une rencontre sensationnelle entre Esparon dit Bigorne et Louis Garby dont les 56 ans n'ont en rien diminué l'adresse et la vigueur. Un bouquet leur est offert par le Président qui leur donne l'accolade aux applaudissements de toute l'assistance.

Après sept passes, Esparon est déclaré vainqueur aux alentours de sept heures du soir.

- La fête se termine dans la salle d'ombrage du Café Pitiot où un brillant orchestre anime le bal qui terminera cette journée de fête."

On peut remarquer que le journaliste utilise pour désigner le groupe des sociétaires organisateurs le terme de "Commission" traditionnellement réservé aux vogues.

Lors d'occasions remarquables, on peut donner une ampleur exceptionnelle à ces manifestations en mobilisant ou du moins en sollicitant la population locale toute entière.

On voit ainsi que pour le vingt-cinquième anniversaire de la Société de Sauvetage et de Joutes de Givors en 1911, une vingtaine de Sociétés extérieures à Givors sont présentes. Pour l'occasion, on a procédé dès quatre heures du matin à un tir d'artillerie suivi, à cinq heures, d'un réveil en fanfare. Le reste de la journée est fidèle au canevas exposé ci-dessus, mais il faut y ajouter, le soir, la présence d'un feu d'artifice et d'une bataille de confettis ainsi que le traditionnel "grand galop infernal" précédant à minuit la clôture du bal.

En 1898, année de grandes inondations, la fête annuelle des Sauveteurs revêtra également un éclat particulier : discours, remises de médailles et de décorations, occuperont la place habituellement réservée aux Joutes.

Aux similitudes formelles avec les fêtes traditionnelles il faut pourtant opposer à la fois le type de réseaux mobilisés et la nature de l'exhibition proposée.

Les Sociétés participent à l'émergence sur la scène locale de nouvelles valeurs se référant à d'autres ensembles que ceux qui s'exprimaient dans les vogues.

Certaines d'entre elles vont servir de relais à la municipalité pour l'organisation des fêtes du 14 Juillet, avec des degrés d'engagement divers.

L'Indépendante, Société de Gymnastique, va occuper un rôle actif et la Mutuelle Sportive, créée en 1907 va se mobiliser pour la fête républicaine. Les Sauveteurs restent relativement passifs : ils participent mais à la demande de la municipalité et moyennant quelque dédommagement. Le concours de joute ne sera organisé de façon très régulière qu'après la première guerre mondiale, alors que les exhibitions des gymnastes constituent un des supports très habituels de la cérémonie. Cette référence à la République reste donc longtemps un peu abstraite pour la majorité des givordins, avant de se fondre dans le patrimoine festif commun.

Mais il est une autre caractéristique qu'il nous faut souligner dès maintenant (11) : les Sociétés mettent en scène des organisations étrangères à la localité, au point même parfois de ne pas se produire elles mêmes dans ces fêtes. Ceci est évidemment le cas pour les "fêtes fédérales". En 1924 les Givordins de la Société de Sauvetage et de Joutes ne prennent part à aucune des épreuves (natation, sauvetage, joutes) à l'exception d'un match de water-polo et d'un challenge de natation. La mobilisation des givordins autour des tâches d'organisation leur interdit semble-t-il de participer eux-mêmes. L'essentiel est de faire bonne figure pour recevoir plus de quarante sociétés.

Comment analyser cette discrétion apparente ?

Les vogues ne pratiquaient pas l'exclusion des étrangers et ceux-ci étaient les bienvenus, mais l'attention se portait d'abord sur les exploits de la jeunesse locale. Avec les nouvelles fêtes, l'accent est mis sur la capacité des sociétés à mobiliser à l'extérieur, à faire venir à Givors le plus grand nombre de Sociétés étrangères à la localité. La presse locale insiste sur cet aspect des choses qui révèle à la fois la concurrence que se livrent les sociétés givordines et la reconnaissance d'un nouveau système de relations et d'échanges qui pèse sur les conditions mêmes du procès d'identification.

---

(11) Ceci sera développé ch. V.

Ce sont aussi de nouvelles formes culturelles que célèbrent ces sociétés. Sans doute ne faut-il pas tomber dans la caricature et opposer aux fêtes bacchiques de la tradition populaire (12), les rassemblements ascétiques des sociétés. En effet, les vogues avaient aussi leurs exigences en matière de tenue et d'attitudes et la tradition des banquets se perpétue au sein des sociétés. Cependant il semble que l'objet même de la fête s'est déplacé et que le "bon ordre" est devenu un critère essentiel. Le défilé se fait de plus en plus systématiquement "au pas" et les exhibitions de gymnastique ou de natation mettent moins l'accent sur l'exploit que sur la rigueur. Lors du concours de natation organisé le 13 Juillet 1890 par les Sauveteurs de Givors, le responsable se félicite de ce que "toutes les Sociétés ont montré de sérieuses qualités, ont fait preuve d'ardeur et surtout de méthode" (13)

Un des aspects essentiels du concours c'est la "course par sections", six nageurs exécutant de la façon la plus synchronisée possible un parcours imposé.

Même si les sociétés diffèrent dans leurs engagements idéologiques il semble qu'elles disposent d'une sorte de patrimoine commun où patriotisme, solidarité, ordre et santé dessinent un contour un peu flou. Autant que les valeurs revendiquées, c'est l'expression d'une façon d'être qui nous semble essentielle. Jacques Ion et Catherine Aubry en étudiant les Amicales laïques ont mis en évidence cet associationnisme populaire (14) dont on peut bien sûr se demander s'il n'est pas, selon la formule d'Y. Lequin, une "culture métisse"; pourtant il ne semble pas que l'on trouve dans les "Associations bourgeoises" de cadres qui nous apparaissent aussi contraignants et rigoureux .

Nous aurons l'occasion de nous interroger plus longuement sur les conditions de production d'une telle "façon d'être" (15) et sur la recherche d'exemplarité qui l'accompagne.

---

(12) cf. LOUX (F) Le Corps dans la société traditionnelle, Berger Levrault, 1979 -

(13) Archives de la Société de Sauvetage et de Joutes de Givors -

(14) ION (J) "Associativité et milieu ouvrier : l'espace de l'amicale laïque", Colloque sur les Cultures populaires, Nantes, 1983 -

(15) cf. Chap. VI -

Mais nous allons en voir petit à petit apparaître une autre forme. Dans les fêtes traditionnelles et particulièrement dans les vogues on célébrait la figure du "héros de joutes" : ses capacités exceptionnelles s'exprimaient à la fois sur le mode de l'évidence et renvoyaient à un "mystère des origines" qui préservait l'hypothèse d'une capitalisation des forces du groupe tout entier en un seul homme. Avec l'apparition des modernes champions sportifs, les principes de l'efficacité se donnent à voir; en quelque sorte toute la machinerie, tout le travail et l'entraînement préalables loin d'être gommés sont mis en évidence, revendiqués. Même lorsqu'aujourd'hui on cherche à donner au champion une dimension mythique, on ne peut être complètement dupe de ce qui apparaît bien comme une sorte de Jeu.

Nous ne faisons ici qu'esquisser ce que nous développerons plus longuement à propos des joutes dans le prochain chapitre. La place des sociétés dans l'animation des fêtes comme d'ailleurs la forme des activités qu'elles y organisent changent depuis le début du XXème siècle. Alors que la vogue a disparu la municipalité dont on a vu le rôle précoce joué dans l'organisation de certaines fêtes, continue à encourager les initiatives. Parfois elle intervient directement : cérémonies pour récompenser les sportifs locaux par exemple.

Est apparu aussi un nouveau réseau, celui qui passe par la Maison des Jeunes et de la Culture, prenant en 1974 l'initiative de faire revivre les anciennes cavalcades. Mais ce sont les activités diverses qu'elle organise qui sont ainsi représentées et la mobilisation dans la ville n'est guère importante.

Si la vogue s'est progressivement effacée au profit de manifestations d'une autre nature, on ne peut parler pour autant de concurrence directe entre fêtes.

Certes dès avant la première guerre mondiale apparaît dans la presse locale, avec la multiplication des sociétés et des vogues de quartier un certain sentiment de lassitude; on parle "d'excès" de fêtes qui occupent la plupart des dimanches, spécialement en été. Pourtant ce sont bien des "façons d'être" autrement organisées collectivement qui cohabitent pendant un temps. On a l'impression que la vogue se vide peu à peu de ce qui faisait sa substance.

Est-ce que cela montre, entre autres choses, sa progressive incapacité à exprimer une identité collective ?

On a beaucoup insisté en parlant d'identité sur le fait qu'elle s'affirme par la confrontation des différences. Avec la production des identités dans la vogue c'est l'ensemble des variations infimes qui conduisent en tâtonnant à faire émerger une figure suffisamment floue pour que tous s'y reconnaissent, assez forte pour qu'elle ait quelque consistance. Ce qui nous intéresse dans les fêtes, du point de vue de l'identité, c'est qu'elles apparaissent comme des "temps forts" de la vie collective, autrement dit des événements - repères par rapport auxquels il est possible de se situer et de situer ses relations aux autres. Mais ce qui leur donne cette capacité c'est aussi l'incertitude voire les ambiguïtés qui les traversent, le fait qu'elles soient des moments où la socialisation est portée à son point d'incandescence avec tout ce que cela suppose d'intensité et de malléabilité naissante. Continuité ou rupture avec le quotidien ? On pourrait plutôt dire qu'il s'agit d'un événement qui s'immisce dans la vie quotidienne et qui y dessine un relief, qui ravive un sens.(16)

Lorsqu'ils existent, les emblèmes vont puiser dans ces "moments forts" une part de leur efficace.

Les commissions de jeunesse, les sociétés, les animateurs socio-culturels peuvent-ils également mobiliser une population ?

---

(16) cf. sur ce thème les remarquables analyses de C. LALIVE D'EPINAY

Leur présence à l'initiative des fêtes nous éclaire en tout cas sur la forme que prennent, à un moment donné, les relations sociales.

Mais cela dépasse le strict domaine de la sociabilité : c'est bien de nouvelles formes culturelles qu'il faut aussi parler.

Nous en avons à Givors une illustration remarquable si l'on suit la trajectoire d'une pratique comme les joutes, dont nous avons pu montrer le rôle essentiel dans les vogues.

#### IV DES JOUTES DE VOGUE AUX JOUTES SPORTIVES

### Les joutes comme emblème givordin

Les joutes constituent un jeu traditionnel des mariniers et il n'est pas de ville ou de village riverains du Rhône entre Lyon et Avignon où on ne trouve trace de sa présence au cours des derniers siècles. C'est principalement à l'occasion des vogues que l'on joute; Ainsi à Loire-sur-Rhône, petit village au sud-est de Givors on sait qu'au début du XIXème siècle "la fête patronale a lieu le 15 Août et est accompagnée de jeux, de danses et d'autres amusements. D'ordinaire, l'on joute deux jours de suite sur le Rhône ou dans les lônes qui y communiquent. Le premier jour, ce sont les garçons qui se livrent à cet exercice alors que les hommes remplissent les fonctions de rameurs; le lendemain les hommes joutent et les garçons conduisent à leur tour les bateaux"(1)

Cependant rares sont les localités où elles ont acquises une telle renommée au point de qualifier de "givordine" l'une des deux grandes méthodes de joutes utilisées dans la région. Cette spécification date au moins du milieu du XIXème siècle, même si à l'époque les usages particuliers à chaque localité limitaient la portée de la dualité entre "lyonnaise" et "givordine". Paradoxalement, c'est au moment où la batellerie disparaît, où le nombre des mariniers givordins ne représente plus qu'une toute petite partie d'une population active en forte croissance que la prospérité des joutes s'affirme. En 1860 en effet le chemin de fer réduit encore la part du transport fluvial, les bateaux à vapeur ayant supplanté à partir de 1840 la batellerie traditionnelle. Quel sens peut dès lors avoir la persistance et même l'extension de cet antique usage?

Nous venons d'indiquer que Givors avait connu au XIXème siècle une forte expansion démographique consécutive au développement des industries verrières et métallurgiques (2). Cette expansion est due pour une large part à l'immigration de travailleurs venant de différentes régions de France et aussi d'Italie et d'Espagne. Il ne s'agit pas d'ailleurs d'un

---

(1) COCHARD, "Notice historique et statistique sur Loire",  
Almanach de Lyon 1824

(2) GARDEN (M) et LEQUIN (Y), Givors, Ed. C.N.R.S., 1980

flux désordonné d'individus venant s'agréger à une structure urbaine, mais plutôt de vagues successives qui suivent de véritables réseaux d'immigrations. Verriers et métallurgistes constituent les groupes dominants et entretiennent une forte endogamie. L'intégration des nouveaux arrivants dans une société locale segmentée n'est pas sans poser de problèmes de cohabitation. Les joutes, pratique de vogue, moment de rassemblement de toute la population locale, pratiquée aussi par les plus anciens occupants du lieu se prêtent à un investissement symbolique susceptible de faciliter cette cohabitation.

D'autant que les joutes ne sont pas seulement une pratique ludique de marinières; elles évoquent aussi le fleuve, le Rhône, qui occupe une si grande place dans la vie des givordins.

Un peu malgré eux parfois puisqu'il recouvre régulièrement une bonne partie de la ville. L'effervescence qui règne à ces occasions montre qu'ici encore se joue pour une part ce que nous observons dans les vogues. Le secours donné, l'entraide qui s'établit dans une atmosphère paradoxalement plutôt joyeuse comme si chacun reconnaissait et célébrait ainsi l'importance de l'évènement, accumulent un profit symbolique pour la collectivité givordine toute entière. Le jouteur-marinier est aussi sauveteur, figure essentielle de la vie givordine.

Le Rhône c'est aussi un compagnon des jours plus ordinaires : On se tourne vers lui pour trouver dans la pêche à la fois une distraction et un complément de ressources apprécié. Ceux que l'on continue aujourd'hui par assimilation avec leurs ancêtres fameux à appeler les "pirates du Rhône", ne rançonnaient plus les voyageurs descendant le fleuve mais se livraient à un braconnage quasi-quotidien. Les témoignages recueillis auprès de quelques vieux givordins montrent la place qu'occupait cette activité dans leur existence.

Que ce soit enfin pour des problèmes domestiques, lavage, ou pour le simple agrément de la baignade ou du coup d'oeil, le Rhône va constituer un des lieux où se focalise la vie locale.

On voit donc qu'un ensemble de traits sont réunis non seulement pour faciliter l'existence, d'une tradition de la joute, ici comme ailleurs

sur les berges du fleuve, mais qu'un certain nombre d'entre eux permettent peut-être de comprendre l'importance particulière qui lui a été accordée.

Reste pourtant posé le problème du sentiment d'appartenance qu'éprouvent verriers ou métallos, cheminots et fondeurs à l'égard de cette pratique. Ce sentiment est sans aucun doute le produit d'une histoire; mais encore fallait-il que se trouve dans la pratique de la joute un certain nombre de caractéristiques qui permettent de célébrer des vertus que tous puissent reconnaître comme leurs.

On peut essayer de les chercher dans la structure même du jeu, le type de mobilisation corporelle qu'il réalise. Il existe de multiples formes de joutes que l'on pratique en France au bord des canaux et des fleuves. Dans les "joutes givordines" qui se rapprochent par le type d'embarcation et le matériel utilisé des joutes lyonnaises, deux jouteurs munis de longues lances (de 5 à 7 m environ) et protégés par un plastron en bois sont installés à l'arrière de deux embarcations. Sur le "tabagnon" nom que l'on donne à la plateforme qui accueille les jouteurs, ils se mettent en position (on dit qu'ils "s'étampent") pour résister au choc, une main tenant l'extrémité de la lance qui porte sur la cuisse droite, l'autre amenant la même lance en position adéquate pour qu'elle touche le centre du plastron de l'adversaire. C'est une équipe de rameurs qui propulsent les barques (ils sont aujourd'hui assistés par un moteur).

La dimension du tabagnon (qui permet de prendre une position très "fendue", très stable) la longueur des lances et leur flexibilité font des joutes givordines non pas une sorte d'escrime comme les joutes languedociennes, mais une épreuve de force, de résistance à la poussée de l'adversaire et du bateau dont il est solidaire. Lorsque l'on a affaire à de bons jouteurs les lances cintrent et les bateaux s'immobilisent sous l'effort intense des jouteurs arc-boutés. Le contact peut durer plusieurs secondes avant que l'un d'eux ne cède. La résistance au choc paraît être la qualité essentielle des jouteurs, mais le jeu suppose aussi un certain courage et une nécessaire confiance dans l'adresse de l'adversaire : chaque lance dispose en effet à son extrémité de crampons

en fer, couronne acérée qui va venir se fixer sur le plastron à quelques décimètres du visage.

Il y aurait quelque naïveté à imaginer que ce que nous avons appelé la structure du jeu puisse être, comme on l'a dit parfois l'expression fidèle d'une façon d'être. D'autres activités se prêtent à la mise en évidence des valeurs populaires que nous avons relevées à Givors.

Cependant, sans succomber au finalisme, il nous faut observer l'investissement auquel a donné lieu cette pratique, la façon dont elle a acquis, au fil de l'histoire, une capacité emblématique.

Celle-ci s'est constituée d'abord sans doute autour de spécificités techniques affinées ou défendues contre des dérives uniformisantes : Nous verrons un peu plus loin ce qu'il en a été. Mais surtout la pratique de la joute s'est intégrée à la fois au quotidien des givordins et aux mythes qui constituent une part de leur mémoire collective (3).

Celui de J.M. JOU (1795-1848) par exemple, hercule givordin qui jonglait à la tête du défilé de la Vogue avec une massue. Joueur de légende, plus brillant par sa force que par ses qualités d'équilibre sur le tabagnon, il est resté célèbre parce qu'il recueillit dans ses bras un ouvrier qui tombait d'un échaffaudage, lui sauvant ainsi la vie. Souffrant d'une éventration à la suite de cet acte de bravoure, il mourut quelques jours après. L'existence de ce récit, transmis oralement dans les vieilles familles givordines, outre qu'il met l'accent sur un usage de la force mise au service d'autrui, est intéressant parce qu'il souligne non seulement le comportement exemplaire du héros, mais sa qualité de joueur.

Il est d'autres moments où la joute est associée aux événements essentiels qui jalonnent l'histoire de la cité. Photos et récits signalent par exemple que lors de l'occupation des usines de Givors en 1936, les hommes ont jouté sur des chariots sur leur lieu de travail, manifestant ainsi à la fois la dimension festive de cette occupation et la présence permanente de la joute comme élément de la "culture givordine".

---

(3) pour reprendre ici la distinction entre "mémoire collective" et "mémoire commune" cf. LEQUIN (Y) METRAL (J) - "Une mémoire collective : les métallurgistes de givors" Annales E.S.C. - Janvier, Février 1980 -

Dès leur plus jeune âge les enfants de Givors étaient non seulement présents au spectacle des joutes, mais des jeux leur permettaient d'en cultiver le souvenir. La fameuse joute des "bouchons" reconstituait en miniature dans une bassine d'eau, la pratique des adultes; les petits pois ont été eux aussi utilisés aux mêmes fins...

Vers neuf ou dix ans, dans chaque quartier, les enfants s'exerçaient à jouter sur des chariots. Tirés par des camarades ils éprouvaient ainsi leur savoir-faire naissant. Mais le contexte lui-même ressemblait à celui de la joute de vogue : Mobilisation des commerçants lors des concours, participation des parents spectateurs mais aussi constructeurs ou fournisseurs du matériel nécessaire, "casse-croûte" venant clôturer ce petit évènement.

La joute n'était pas seulement un exercice corporel comme on peut le croire en projetant sur cette pratique d'hier un regard trop contemporain. Elle s'inscrivait dans le cadre de la vogue comme un des éléments essentiels d'un rituel festif. Il nous faut essayer de restituer sa forme.

Il y avait en fait deux tournois différents; le dimanche les jeunes gens qui joutaient pour essayer de gagner la "Bleue" (4), se constituaient en paires. Les vainqueurs de chaque paire se rencontraient ensuite entre eux, numéros pairs contre numéros impairs, ainsi de suite jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux jouteurs en lice. La règle était des plus rudimentaire : celui qui chutait à l'eau avait perdu la passe et deux passes perdues signifiaient l'élimination. On a vu ainsi plus de soixante paires de jouteurs s'affronter ce qui signifie que la quasi totalité des jeunes des classes d'âge susceptibles de participer, était sur le tabagnon. Celà se terminait souvent très tard et le "tour de meulle" que l'on faisait faire au vainqueur ceint de son écharpe avait lieu en musique et parfois aux chandelles !

Les hommes mariés qui joutaient le lundi le faisaient avec un autre règlement : plus d'éliminatoires mais une simple démonstration avec

---

(4) cf. Chapitre III

un partenaire de son choix. En fait on assistait souvent à des "provocations" ou des "défis" entre voisins ou entre amis. Certains pouvaient prendre une allure un peu comique, l'un des adversaires choisissant de se produire en tenue de ville. Tout l'intérêt tenait à la complicité du public, à la notoriété des protagonistes.

Même si l'on invite parfois des amis de villes ou de villages voisins, il s'agit d'abord d'une célébration de la communauté locale ou du moins de ce que l'on souhaite présenter ainsi.

Dès la fin du XIXème siècle, des formes différentes de pratique vont apparaître à Givors, introduisant des modifications qui tiennent à la fois aux conditions d'exercice des pratiquants, au contexte signifiant dans lequel s'inscrit cette pratique, à l'éthos que certains vont y introduire.

#### Des concours aux championnats de joutes

L'existence et la multiplication de sociétés à forme associative à la fin du XIXème siècle et au début du XXème siècle contribuent largement à modifier les conditions de la pratique des joutes; même si leur activité sera longtemps relativement limitée, elles vont sortir les joutes de leur contexte festif traditionnel. A côté des joutes de vogue vont donc se multiplier les "fêtes de sociétés" organisant des concours ouverts le plus souvent aux concurrents d'autres villes et villages. Des prix et récompenses diverses vont sanctionner la réussite des meilleurs. Un système d'invitations et d'échanges se généralise que nous étudierons plus loin (5). On voit à l'inverse que des lots insuffisants sont susceptibles d'annuler tout déplacement:

La Société de Sauvetage et de Joutes de Givors refuse ainsi en 1913 de se rendre à Roanne "vu la modicité des prix offerts".

---

(5) cf. Chapitre V --

A cette pratique des concours va s'adjoindre progressivement et sous l'impulsion de fédérations nationales ou régionales l'organisation de championnats, c'est-à-dire d'épreuves rassemblant tous ceux qui prétendent ou aspirent à faire reconnaître de la façon la plus large possible leur valeur.

"Le titre de champion ne devrait être conféré qu'à l'occasion de réunions spéciales, importantes (...), il serait logique que le champion d'une région par exemple, fut considéré comme le détenteur d'un challenge ou d'un record jusqu'à ce qu'il ait trouvé son maître dans une épreuve au moins aussi importante que celle qui lui a valu le titre. Soit dit sans arrière-pensée, c'est absolument dérisoire de décerner un titre d'une haute valeur morale dans des épreuves sans contrôle étranger et pouvant être surpassées facilement par n'importe qui dans une réunion ou un concours quelconques" (6); même si l'on voit se glisser ce qui apparaît pour nous une confusion entre champion et recordman, l'assimilation de l'un à l'autre montre parfaitement le souci de l'auteur d'introduire des repères objectifs, de permettre des comparaisons efficaces entre les pratiquants. On ne se contente plus de la célébration à fort investissement symbolique de la fête et de ses héros... On veut aussi éviter la banalisation de titres sous l'impulsion d'un chauvinisme ou d'un mercantilisme moins innocent.

L'idée même d'un challenge naît sans doute de la reprise de l'expérience méridionale du "Pavois d'Or" qui réunit chaque année depuis le début du siècle tous les champions languedociens.

A Lyon, les premiers championnats ont été organisés en 1901 sur le Lac du Parc de la Tête d'Or à l'occasion de la fête des écoles. Quarante huit jouteurs choisis parmi les meilleurs de la région s'y sont affrontés, François Périgny de Vernaison obtenant facilement le titre. En 1902, la manifestation fut reprise au même endroit avec un peu moins de participants. En 1903, Le Progrès patronne la troisième édition de cette épreuve qui a lieu sur la Saône avec quatre vingt huit participants et quinze sociétés régionales représentées.

---

(6) POULAILLON (A), La Natation, Fascicule 3, Imprimerie Decléris & Fils, Lyon 1905 -

On retrouve en finale le Vaisois Joanny Cellard et le Givordin Robellet qui ne pourront être départagés. Mais à côté de ce premier classement, figurent un certain nombre de prix attribués soit individuellement soit collectivement et selon des critères qui resteront pour certains d'entre eux, en vigueur de longues années.

Se confondent ici le prix constituant une récompense et le prix sanction d'un classement. On voit par exemple pour illustrer le premier cas ce qu'il advint à la Société de Sauvetage et de Joute de Loire qui était en formation et ne put donc prendre part au championnat, "Mais ses deux équipes de rameurs obtinrent un succès considérable qui mit le jury dans l'obligation de leur décerner un prix. Jamais en effet on n'avait vu manier l'harpaillette (rame courte) avec une force si prodigieuse et un ensemble si merveilleux" (7).

La distinction n'est pas de pure forme, elle renvoie à un système "pédagogique" différent. Le premier plus archaïque va d'ailleurs progressivement disparaître.

Mais le système le plus remarquable est celui du "pointage". Chaque joueur se voit en effet attribuer à l'occasion de ses prestations une note sur 20 portant "sur la qualité de la passe, l'élégance et la correction du jeu du joueur"(8). Ce système connaît aujourd'hui encore un équivalent, celui du concours dit de "belle-passe" qui repose sur le même principe. Ce qui est ici en cause, comme dans toute évaluation, c'est le sens même de la pratique : s'agit-il d'abord d'une épreuve individuelle où compte prioritairement l'efficacité du joueur ?

L'accent est-il mis sur le combat lui-même l'essentiel étant alors la paire de joueurs et le vainqueur n'étant en quelque sorte que l'expression individualisée d'une manière d'être ?

C'est bien le sens de la pratique qui est en jeu, d'une pratique comme production culturelle historiquement située. L'ensemble des éléments mobilisés concourt à donner un sens particulier à la pratique .

C'est ainsi que l'on peut voir que de la joute de vogue au concours

---

(7) Op. Cit.

(8) Extrait du règlement du championnat de joutes de 1903 -

et du concours au championnat il y a plus qu'une évolution insensible: Il s'agit bien d'une transformation de la signification culturelle des pratiques .

On peut s'en rendre compte y compris dans des modifications apparemment mineures qui touchent à l'organisation des manifestations de joute.

Dans la plupart des jeux traditionnels, même si l'on échappe à la forme de la rencontre par défi ou provocation directe entre les protagonistes, les séquences mettent en présence des acteurs qui se connaissent et qui sont connus du public. C'est cette structure qui persiste dans le Concours. Les jouteurs, même si certains d'entre eux sont étrangers à la ville ou au village où ils se produisent, sont le plus souvent précédés de leur réputation : Leurs caractéristiques réelles ou supposées font l'objet de commentaires.

Avec le championnat, la quantité même de jouteurs qui se produisent et la diversité de leurs origines, conduit à les identifier selon un autre mode. L'article 11 du règlement du championnat de joutes organisé à Givors en 1905 prévoit ainsi que "pendant les exercices, les numéros des jouteurs seront indiqués d'une façon très apparente pour le Jury et pour les spectateurs, qui pourront ainsi suivre les phases de la lutte en se reportant au programme officiel".

C'est donc l'ensemble du système des relations entre les acteurs et leur public qui est ainsi changé. Le modèle de la relation entre le jouteur et les spectateurs passe par la médiation de l'écrit comme moyen universel et abstrait de communication.

Mais la recherche de rencontres plus massives et donc, dans la logique déployée, plus significatives de la valeur des acteurs et de leur pratique, engage à d'autres transformations, aussi radicales.

Les joutes connaissent une multiplicité d'usages et de méthodes et le souci de permettre de larges rencontres est contradictoire, semble-t-il, avec cette diversité. Avec prudence certains commencent à évoquer dès le début du siècle la possibilité d'uniformiser un certain nombre de choses.

Le matériel tout d'abord qui même au sein d'une même méthode connaît de sensibles variantes. Sous l'influence de la Fédération Nationale des Sociétés de Natation et de Sauvetage (fondée en 1899) et de la Fédération dite "Sud Est", (officiellement déclarée en 1908), se généralisent à Lyon et dans la Région, dès le début du XXème siècle, l'usage de lances plus longues (de 18 à 24 pieds, alors que 15 pieds semblent avoir été jusque là la longueur habituelle) , faites d'un seul jeune sapin et non de pièces arrondies à la varlope, la présence de crampons en fer en forme de couronne dentelée à l'extrémité de la lance (à la place des trois pointes), pour éviter le ripage sur le plastron de l'adversaire, un plastron moins large enfin et de dimension uniforme. Mais les propositions vont parfois plus loin :

"On ne saurait trop le répéter : pour la propagation de ce sport vraiment national (...) il faut l'unification des systèmes. C'est en les fondant dans une seule et même méthode que les joueurs de la région lyonnaise arriveront à susciter une continuelle et salubre émulation qui fera de leur sport, déjà populaire, le plus brillant et le plus suivi des exercices français" (9).

Ces propositions qui ne sont toujours pas concrétisées de nos jours mais que d'autres reprennent encore actuellement, s'appuient sur une analyse des avantages et des inconvénients des méthodes givordine et lyonnaise. A partir d'une argumentation sans doute discutable techniquement et mécaniquement mais qui renvoie plutôt à des stéréotypes, l'auteur conclut que la méthode givordine, si elle permet davantage de force s'avère moins esthétique, d'autant que les givordins ne veillent pas toujours à maintenir leur plastron devant la poitrine. Il faudrait, suggère-t-il "prendre à l'une sa plastique et à l'autre ses moyens d'action" (10).

C'est que, l'organisation des championnats s'accommode mal de cette diversité. En 1903 on avait constitué deux groupes distincts de joueurs et pour la finale, la méthode avait été tirée au sort. Le Givordin Robellet dut ainsi changer sa position et ses habitudes pour affronter

---

(9) POULLAILLON (A) Op. cit. -

(10) Ibid.

le Lyonnais J. Cellard. Cette solution ne pouvait être satisfaisante; mais les propositions de A. POULAILLON mirent en émoi tout Givors. Le Journal l'"Eclaireur de Givors" le prend à parti en cédant la plume à un correspondant anonyme qui signe "un vieux Jouteur".

La remarque portant sur "l'inesthétique de la méthode givordine" est la plus vivement critiquée.

On voit donc que le travail d'universalisation et de rationalisation des pratiques que l'on retrouve dans tous les processus conduisant des jeux traditionnels aux sports modernes ne se fait pas sans résistances. Et les vecteurs susceptibles de le développer ne sont pas aussi nombreux et efficaces qu'on pourrait l'imaginer. Il s'agit bien souvent à cette époque, et pour ce qui concerne les joutes, de personnalités relativement isolées même si, comme dans le cas de A. Poulailion, elles occupent des fonctions officielles, (Vice-Président de la Fédération Nationale des Sociétés de Natation et de Sauvetage, et seul Lyonnais du Conseil d'Administration de la Fédération à avoir d'aussi hautes fonctions).

En effet la Fédération Nationale des Sociétés de Natation et de Sauvetage n'a pas d'objectifs affirmés dans le domaine de la réglementation des joutes. Elle est d'ailleurs à peine plus ambitieuse pour ce qui concerne la natation. L'essentiel de la vie associative repose sur les clubs locaux et le moment fort de la vie fédérale, la "fête fédérale" s'affirme plus comme la communion autour d'un idéal humanitaire assez imprécis, que comme un instrument de régulation des contenus des activités elles-mêmes.

La Fédération des Sociétés de Sauvetage, Natation, Joute et Sport Nautique du Sud Est, déclarée officiellement en 1908 et membre de la Fédération Nationale est plus immédiatement concernée, mais elle ne va pas pour autant peser fortement sur le devenir des Joutes.

Cette Fédération qui compte 30 Sociétés affiliées en 1920 et dont le siège est à Lyon (après avoir été à Vienne), va consacrer l'essentiel de ses forces au problème des jurys, de leur composition.

L'imprécision des règlements, leur variation géographique, engendrent

de nombreux conflits, tout repose sur l'équité des juges et des solutions multiples sont proposées pour la favoriser. Au Congrès tenu à Vienne en 1920 on voit ainsi s'affronter la proposition des "Volontaires de Vienne", suggérant la constitution d'un jury composé d'un membre de chaque société, celle de Roanne précise que ce membre serait le Président de la Société; Rive de Gier penche pour attribuer cette compétence à la Commission Technique de la Fédération qui deviendrait l'instance unique et souveraine jugeant de tous les concours. Les Givordins pour leur part proposent d'exclure simplement des jurys les membres des sociétés protagonistes et de permettre le contrôle du pointage par les intéressés...

Encore ces règles ne concernent-elles que les rencontres qui sont organisées directement sous l'égide de la Fédération; les Sociétés continuent à gérer de façon tout-à-fait souveraine les manifestations qu'elles organisent elles-mêmes. Or les premières représentent une très faible part de tous les concours qui ont lieu jusqu'à la seconde guerre mondiale.

Et la proposition des Ripagériens qui étendait les compétences de la Commission technique de la Fédération soulève au Congrès de Vienne, en 1920, une vive opposition aussi bien de la part des représentants des Sociétés que du Président de la Fédération, Monsieur Charrat de Grigny. Nous sommes encore bien loin du règlement unique prévoyant dans le détail les conditions et les règles de toutes les rencontres de Joutes ! Cependant jusqu'à la seconde Guerre Mondiale, les règlements comportent un certain nombre de traits durables : la victoire s'obtient par deux "tombées" consécutives de l'adversaire; en cas de casse, la "tombée" est nulle, l'effacement de l'épaule ou le lacher de la ganse (c'est-à-dire de la poignée en cuir qui permet de tenir le plastron) entraîne la perte de la passe. Mais d'autres aspects apparaissent ou se précisent. Il devient obligatoire de placer son crampon dans le "9" (c'est-à-dire la case centrale) du plastron de l'adversaire; plus tardivement encore on pénalise le "briquet" c'est-à-dire tout contact d'une autre partie du corps que les deux pieds avec le tabagnon pendant la joute.

Il faudra attendre 1943 pour que le Givordin Augereau élabore à la demande de la Fédération Française de Joute et de Sauvetage fluvial (qui avec la Fédération Française de Natation ont pris la place en 1941 des anciennes fédérations), un règlement écrit, précis et détaillé, proche du règlement actuel. Pour que ce type d'exigence apparaisse il aura donc fallu plus de quarante années de voisinage avec d'autres pratiques qui ont connu plus précocement un processus de "sportivisation", la natation par exemple. C'est un tout autre fonctionnement que suppose en effet le passage d'un jeu traditionnel à un sport et dans la suite de transformations qui permettent ce passage il y a un travail observable et des agents spécialement idéal typiques pour permettre de le suivre. Il n'y a pas de rupture absolue entre tradition et modernité et l'histoire d'un champion de joutes qui a aujourd'hui quatre vingts ans , nous en montre quelques éléments.

### Un nouvel éthos

Marcel Eydan est né à Givors en 1905 et son père tenait avec sa mère un petit débit de boisson tout en travaillant comme mouleur dans une fonderie locale.

La joute fait très tôt partie de son univers, comme d'ailleurs de celui de tous les givordins. Voici ce qu'il en dit lui-même :

"Quant la guerre s'est déclarée, j'avais neuf ans...

Givors c'est vraiment le berceau de la joute, indiscutablement c'est de là que sont sortis les plus grands jouteurs... C'était une renommée pas mondiale, mais en France on savait que Givors c'était la joute.

La jeunesse venait dans le café de mes parents et, avant 1914, tout le monde joutait, pour les fêtes, les vogues. Alors moi j'étais là, j'écoutais ... ils me faisaient monter sur les banquettes et ils me faisaient étamper; ils me disaient : tu verras Marcel, tu y arriveras, vas-y, vas-y !

Aussi, dans la ville, chaque quartier avait des chariots; c'était une planche qui était montée sur quatre roulettes avec une traverse derrière pour se caler et puis devant le chariot était tiré par les gamins qui ne joutaient pas. On avait un plastron et une lance; tout ça était fabriqué par les gens du quartier : il y avait toujours des menuisiers, ou même des parents, et le jeudi on tirait la corde et on joutait... On se rencontrait surtout au sein du même quartier et on faisait comme une petite vogue du quartier : on passait chez les commerçants qui nous donnaient des bricoles, une brioche, des chocolats. Il y avait des prix et à la fin on faisait un petit casse-croûte comme pour la vogue... Et puis mon père m'emmenait aux joutes, voir les champions..."

Rien ne semble distinguer le jeune Marcel des autres jeunes de son quartier. Il souligne dans son discours cet enracinement, en même temps qu'il évoque l'intégration des jeux des enfants dans le système des relations sociales locales. Mais c'est en quelque sorte pour mieux assurer la singularité de son destin ultérieur :

Il va en effet introduire dans la pratique des joutes des préoccupations nouvelles faisant de lui entre 1931 et 1953, un champion exceptionnel (17 titres nationaux).

"Les joutes, vous savez, y'en a qui croient que c'est un jeu; mais c'est pas un jeu, c'est un sport. C'est une chose que les gens n'ont pas compris et que j'ai compris très vite, ça a fait ma valeur..."  
Considérer les joutes comme un sport, qu'est ce que cela signifie pour M. Eydan ?

D'abord que l'on a affaire à quelque chose de sérieux qui va justifier une intense mobilisation des forces dont on dispose :

"Il n'y a pas de camarade là-dessus, y'a rien à faire. On jouterait avec son père ce serait le même tarif : c'est ça le sport ...  
Une course de cent mètres vous courez pour la gagner, une course de nage, c'est pareil. Celui qui s'amène décontracté, il n'arrivera

jamais à rien. Moi j'ai tenu dix-sept ans de suite parce que j'avais ce tempérament. Celui qui l'a pas... Y'en a qui arrivent à être champions une année, deux années, mais ils ne vont pas bien loin parce qu'ils n'ont pas de conviction et c'est ça qu'il faut avoir; il faut bagarrer là-dessus. J'avais de bons copains qui joutaient avec moi, mais ils avaient le même tarif qu'en championnat.

Je m'escrime à imprégner cette méthode aux petits jeunes qui arrivent, je leur dis, ce qui vous manque c'est cette hargne... il ne suffit pas d'avoir le style d'un jouteur, il faut aussi être un bagarreur; il ne faut pas attendre d'être piqué pour forcer... c'est à la touche qu'il faut être crispé, méchant, pour ne pas tomber".

Cette agressivité réquisitionnée dans le combat de joutes ne constitue pas à proprement parler une originalité. On retrouve dans le discours des anciens jouteurs des propos similaires . Ce qui va davantage caractériser Marcel Eydan c'est la façon dont il va en faire usage :

"A Givors la plupart des bons jouteurs, ils joutaient méchamment mais ils n'y connaissaient pas grand-chose, ils se faisaient pigeonner... moi quand les bateaux partaient et que les jouteurs étaient en position, la lance levée et eux étampés, je regardais l'homme qui venait et je voyais tout de suite sa position. En principe vous pouvez dire qu'un jouteur est bien quand vous ne voyez que le plastron : donc il est bien en ligne. Mais si vous voyez le derrière je disais : il est mal posé celui-là, il est à moi !"

Attitude réflexive, de concentration sur son activité, de mobilisation aussi de toutes les ressources de son intelligence :

"Lorsque je tombais, je disais : pourquoi t'es tombé ? si j'étais tombé, c'est qu'il y avait une raison et je cherchais la raison... Tandis que maintenant encore, il y en a qui joutent et qui tombent, et qui ne savent pas pourquoi ils sont tombés. Je peux dire que j'ai vraiment étudié le style de la joute; à sec j'ai essayé de bien comprendre le mouvement."

Cette analyse s'inscrit bien au-delà de l'instant, elle engage tout un processus de préparation :

"Pour faire de la joute, il faut du sérieux. Il ne faut pas croire qu'on peut jouter le dimanche sans préparation. Moi tous les jours, matin et soir, pendant plus de trente ans, j'ai fait de la culture physique. Cinq minutes seulement mais une culture physique adaptée à la joute. Je savais comment il fallait se tenir et je travaillais les mouvements, l'écartement en particulier. Dans ma position sur le bateau, c'était moi qui étais le plus fendu, j'étais le plus souple. Des gens me disaient : mais comment est-ce que tu peux jouter comme ça ? moi, j'étais à l'aise. J'ai été le premier à allonger le pied en avant du genou... les gens trouvaient ça extraordinaire !"

En plus de ce travail quotidien d'assouplissement, Marcel Eydan s'entraînait à terre avec une lance plus courte mais lestée à son extrémité pour respecter les sensations exactes. Il avait même introduit dans un coin de son atelier ce matériel pour pouvoir s'exercer dans les moments de repos. C'est cette préparation systématique qui est originale et dont on peut penser qu'il l'avait déjà découverte et expérimentée dès son entrée vers l'âge de 12 ans à la "Mutuelle Sportive", société où il pratiquait la gymnastique et surtout l'athlétisme. Cette première expérience sportive l'avait conduit à un bon niveau régional en saut à la perche. Il avait pourtant pu mesurer également certaines de ses limites: "à l'âge de treize ans, j'ai fait de l'athlétisme. J'étais pas tellement doué en général.. Je m'étais spécialisé en saut à la perche. A ce moment là on sautait avec un bambou; il fallait y aller carrément. A quinze ans, en 1920, j'ai gagné le championnat de la ville de Givors avec 3 m... le record du lyonnais était à 3m10... C'était un nommé Porcheresse qui m'avait lancé là-dedans; il était moniteur d'éducation physique à l'école et c'était le meilleur sauteur du Lyonnais. Il m'avait appris et ça me tenait à coeur parce que ce qui vous encourage c'est quand vous avez chatouillé un succès... Alors la perche me plaisait parce que dans les petits concours je réussissais.. Je n'avais que quinze ans et je me serais sûrement amélioré encore

mais ce qui me manquait c'était la vitesse; autrement j'avais la détente et le coup de rein pour passer. Et puis, c'est à ce moment là que j'ai tâté de la joute : c'était la première vogue que je faisais; c'était en 1921 et j'avais 16 ans... ça m'a plu tout de suite, surtout que j'étais déjà un peu affairé avec les chariots, alors j'ai continué. La vogue c'était une fois par an; alors, si on voulait jouter plus souvent, on se mettait à la Société de Sauvetage. C'est là que j'ai évolué : à vingt ans j'empoignais des hommes mariés qui se croyaient déjà... je m'étais fait repérer."

Le passage par la gymnastique et par l'athlétisme, présenté comme dû aux hasards de rencontres avec des clients de son père, constitue une véritable initiation à l'éthique sportive : La réussite est le fruit d'une préparation rationnelle et elle est un aiguillon. On voit comment lorsqu'il aborde la joute des adultes, il va mettre au service de ce projet de réussir tous les moyens dont il dispose. Ceci implique pour Marcel Eydan une économie des forces, un ascétisme qui l'a conduit à s'abstenir de boire et de fumer :

"J'ai jamais fumé; j'ai jamais bu... un apéritif comme ça quoi... malheureusement à Givors, les bons jouteurs c'étaient des types qui buvaient. A ce moment là c'était la tradition quand on montait sur le bateau, il y avait la bonbonne et on voyait le jouteur qui buvait à la bonbonne... Moi ça ne m'est jamais arrivé. Surtout à la fin, quand ça commençait à être les forts, ils montaient sur le tabagnon et dans le bateau il y avait les rameurs... Eux marchaient à la bonbonne, ça il n'y avait rien à faire. Et le jouteur, quand c'était un jouteur qui était un peu bon, le patron lui passait la bonbonne et il buvait son canon de rouge. Moi je l'ai jamais fait... des fois ils étaient tout tachés de vin rouge... moi j'ai eu horreur de ça... je joutais pour gagner, en sportif...là; il y avait rien à faire même avec un camarade. Il n'y avait pas seulement les jouteurs qui buvaient, c'était tout le monde... Quand j'ai commencé à travailler, surtout en fonderie, il y avait la Saint-Lundi; les après-midi, la fonderie

était quasi vide... ça je ne l'ai jamais vu faire par mon père : il était mouleur mais il n'a jamais manqué un lundi, ni jamais je l'ai vu boire. Il était comme moi; plutôt, j'étais comme lui... mais il y en avait, c'étaient des sacs à vin !"

Cet ascétisme le distingue de ceux qui l'entourent et parmi lesquels il vit. Tradition familiale par certains aspects que perpétue donc ce fils unique; mais cela va plus loin: Non seulement il déroge à l'usage qui manifeste l'appartenance au collectif, celui des rameurs et de la foule toute entière, mais il adopte dans son travail une attitude qui le met à l'écart d'une certaine tradition ouvrière. Ouvrier modeleur à Fives-Lille, il est rentré à treize ans comme apprenti et, comme il dit, il y a fait sa situation :

"Je suis arrivé à commander un atelier... qu'est ce que vous voulez, moi je n'avais pas fait d'études... j'ai commencé apprenti et puis graduellement je suis monté. Je me suis fait estimer et une place s'est présentée; on m'a bombardé à cette place à la déclaration de guerre, le 1er Janvier 1940. Le chef d'atelier était mort. J'ai fait l'intérim deux mois puis ils m'ont commandé la succession. J'avais trente cinq ans, j'étais en pleine forme."

Travailleur exemplaire, il ne souhaite pas que soit divulgué l'épisode de l'entraînement dans l'atelier. Même si l'usine est aujourd'hui fermée et si l'épisode semble connu de tous ou presque, il garde un sentiment de gêne devant ce qui pourrait ternir auprès de ses anciens employeurs, son image.

De tous points de vue, donc, il se distingue de la plupart de ses compatriotes au point même de mal supporter tout ce qui manque de rigueur. Les joutes de vogue, par exemple, avec leur règlement imprécis :

"On piquait n'importe où, pourvu qu'on baigne son homme. Remarquez que je n'ai jamais gagné la Bleue... je suis arrivé en finale, mais, je vous dis bien, il n'y avait pas de règlement, alors les gens piquaient n'importe où... En 1923 j'aurais dû gagner la Bleue, elle était acquise et j'étais tombé sur un gars, il était pas touché qu'il lâchait tout. Alors il tombait pas... Les gens se sont mis à crier, à siffler... Moi je lui ai dit : tu veux la Bleue et bien garde-là !"

Tout ceci contribue à donner à Marcel Eydan un statut un peu ambigu. Champion incontesté, le plus grand sans doute de l'histoire des joutes modernes, il n'a pas toujours été très apprécié par le public local. On lui a reproché de "mal jouter" c'est-à-dire, très probablement de changer trop radicalement les formes traditionnelles de ce jeu. On lui a reproché également son "orgueil", chose étonnante pour cet homme bien modeste, si l'on ne comprend pas que c'est d'abord sa différence qui est ainsi montrée du doigt et un souci un peu obsédant de gagner.

Peut-on dire alors de Marcel Eydan qu'il est une des premières figures qui rende visible par la joute la présence de nouvelles manières d'être qui n'y avaient pas jusque là leur place ? Au moment où il triomphe, au début des années trente, les sociétés de gymnastique, athlétisme, etc... sont nombreuses à Givors. S'y cultive aussi un autre rapport au corps et à l'exercice que celui qui existait dans la joute traditionnelle et avec lesquels M. Eydan a pris de la distance.

On voit également à la même époque l'usure des fêtes traditionnelles (11) et la substitution qui se généralise des sports, course pédestre ou cycliste par exemple, aux jeux archaïques.

Il va d'ailleurs faire école. Après la seconde guerre mondiale une génération de jeunes jouteurs va s'inspirer de ses principes. Paul Vallon est l'un d'eux qui réussira à remporter quatre titres de champion de France. Né près de vingt ans après Marcel Eydan, lui aussi s'inscrit dans une tradition :

"Personnellement le contact avec les joutes, je l'ai toujours eu, parce que dans les familles Givordines, les joutes faisaient partie de la vie. Je suis d'une génération où les joutes étaient quelque chose qui intéressait tout le monde, pratiquement toute la population, du moins la population composée d'anciens givordins. Je suis d'une famille givordine de vieille date, plus de trois cents ans du côté maternel, alors

---

(11) cf. chapitre III

les traditions s'héritent... Depuis mon enfance, mon père m'emmenait voir les joutes : il ne se passait pas une vogue ou une fête des sauveteurs sans que l'on s'y rende (...) On attendait le moment où on allait pouvoir monter sur le bateau (...).

La première fois j'avais dix huit ans quand je suis monté sur le bateau : c'était à l'occasion d'une fête organisée pour les jeunes par les Sauveteurs, pendant la guerre. On n'y montait pas si facilement que maintenant ... maintenant on voit des gamins de dix ans qui montent sur un bateau et qui joutent, qui participent aux fêtes. Autrefois ce n'était pas ça : monter sur un bateau c'était pratiquement une consécration et il fallait déjà être un peu mûr et capable de tenir une lance".

Mais cet enracinement Givordin qui l'a conduit à entrer à la Société de Sauvetage et de Joutes s'accompagne d'un choix sur la manière de se perfectionner. Aux conseils donnés le Dimanche matin par quelques anciens dévoués mais sans caractère systématique, Paul Vallon va associer ce qu'il apprend de Marcel Eydan :

"Moi j'ai discuté beaucoup avec Marcel Eydan qui a été un joueur qui a étudié la technique à mettre en oeuvre pour utiliser au maximum les qualités d'un joueur, la force, la souplesse et tout ça. Il avait mis au point une méthode intéressante et il nous conseillait de nous entraîner plus; il disait qu'il ne suffisait pas de jouter le dimanche mais qu'il fallait aussi jouter la semaine, devant une glace, pour corriger la position, pour étudier les réflexes et être à l'aise avec le matériel...A l'époque on était une équipe de jeunes et on avait tous chez nous un plastron et un tronçon de lance.

Nous étions malgré tout une minorité, y compris parmi les jeunes.

Mais nous avons presque tous perçé. Ca a été une époque où on a eu une équipe très valable et importante en nombre. On pouvait aller dans trois ou quatre challenges en même temps et on ramenait parfois les quatre challenges à Givors (...) Par la qualité du sport l'après-guerre a sans doute été la meilleure période parce qu'on a vraiment cherché à améliorer la technique, à en parler...

Avant la guerre il y avait quelques bons jouteurs mais à part Eydan qui était un athlète, c'étaient des gens comme Esparon qui faisait cent quarante kilos.. c'étaient des forces de la nature, des poids lourds qui dominaient."

Ancien dessinateur à Fives-Lille, militant syndical, premier Adjoint au Maire de Givors, Paul Vallon nous décrit ainsi la progressive domination du "sport-joute" au détriment de formes traditionnelles qu'il lustre le "joueur de vogue". Après la guerre la formule n'est plus utilisée que pour disqualifier ou déconsidérer celui qui joute mal, qui ne se livre pas à une pratique suffisamment régulière pour pouvoir répondre aux nouveaux critères de l'excellence sportive.

La Société de Sauvetage et de Joutes devient un passage obligé si l'on veut échapper au ridicule, et celle-ci va même finir par imposer ses normes et règlements dans les joutes de la Vogue ! Celle-ci disparaît au début des années cinquante, mais les deux dernières éditions comportent un concours de joute appliquant les règles fédérales.

Nous développerons ultérieurement (12) ce travail d'appropriation des joutes par la Société de Sauvetage et surtout le changement progressif de signification qu'elle y a introduit ou du moins qui s'est développé en son sein. Mais il nous faut faire le constat de ce triomphe contemporain de l'éthique sportive dans les joutes. L'analyse des discours et des pratiques des plus jeunes membres de la Société ne laisse guère de doute là-dessus.

Digne petit fils de son grand père, Marcel Eydan, le jeune champion givordin Christian Reynard s'est mis dans la même perspective. Après avoir fait ses premières armes avec son frère aîné dès l'âge de neuf ans, il se met sérieusement à la joute à seize ans.

"Je me suis remis à la joute très sérieusement il y a trois ans . Je me prépare pour faire le mieux possible et je ne me contente pas comme certains, de faire une passe de temps en temps... La saison des compétitions est très courte de Juin à Septembre. Le reste de l'année je

fais deux à trois fois par semaine de la culture physique chez moi pendant une demi-heure environ. Je fais d'abord des assouplissements puis je travaille avec une petite lance. Bien sûr ce n'est pas la même chose qu'en compétition parce qu'il n'y a pas poussée sur mon plastron mais ça me permet de travailler ma position d'étampage. Autrement à partir du mois de Décembre on va s'entraîner en salle une fois par semaine tous ensemble. Cette année on commence plus tôt et on va faire de la musculation parce que la force ça compte, même s'il y a aussi une question de technique et même de tactique (...) Ensuite, à partir du mois de Janvier, on fait surtout des assouplissements comme dans n'importe quel autre sport (...). On s'efforce aussi de perfectionner la technique : l'été ma mère filme systématiquement toutes nos passes pour étudier les fautes que l'on a faites (...) D'autre part je suis en "junior léger" et je dois rester en dessous de la limite qui est de soixante huit kilos. Donc je fais attention, spécialement pendant la période des compétitions : crudités, légumes à l'eau, fromages à 0 % de matières grasses ... enfin maintenant j'ai l'habitude et je m'y suis fait".

Nous retrouvons ici toutes les caractéristiques d'une conduite programmée ou du moins organisée autour de la production d'une performance sportive. La démarche ne fait qu'adapter aux conditions actuelles de vie les principes que l'on trouvait chez Marcel Eydan.

Nous avons expliqué tout à l'heure les sentiments partagés que faisait naître Marcel Eydan chez les Givordins. On peut trouver au sein de la Société certains de ses contemporains qui relèvent d'une autre éthique et qui manifestent la persistance d'une façon d'être différente. Fernand Tachon (13) appartient lui aussi à une vieille famille Givordine; du moins il met en relief la partie de son ascendance qui le rattache à Givors. Petit fils de marinier, son père était chapelier à Givors.

---

(13) Nous usons ici d'un pseudonyme, l'interviewé ayant souhaité garder l'anonymat.

Lui-même, né en 1903, va exercer d'abord le métier de charpentier, mais sa vie professionnelle est faite de multiples ruptures puisqu'il sera successivement : camionneur, militaire, concierge, passant une partie de son existence (douze ans) en Algérie, il connaîtra auparavant un exil moins lointain dans la métropole lyonnaise. Solide, il s'essaie à la joute dans la vogue locale et fréquente assidûment les vogues des alentours.

"Avant la vogue il y avait les essais pour les jeunes, c'était le samedi. On vous donnait des machins qui étaient raides pour ne pas casser parce que ça coûtait. On prenait de ces chataignes, pour économiser la marchandise !"

"Pour participer à la vogue, les gens se serraient la ceinture. On pouvait aller jouter à Loire, à Grigny : c'était dix francs de partout. C'était cher pour ceux qui avaient un petit salaire; à l'époque un ouvrier gagnait quatre francs par jour (en 1918).

Ceux qui avaient un plus gros salaire ou qui avaient les parents derrière ça allait mieux. Et puis il faut dire qu'à l'époque il n'y avait pas de bals tous les samedis soir et on avait le temps de faire des économies... Chez Prénat, à Fives Lille, c'était férié le Lundi, mais pas payé, attention ! Alors il fallait se présenter au chef d'Atelier et lui dire : "alors vous savez, c'est la vogue... il me faudrait bien deux ou trois jours". Là où je travaillais, au pont de la charpente à Fives Lille, le père Kemp qui était chef d'Atelier me disait : "toi je te connais, tu vas prendre la semaine ! Il savait parce qu'il y était passé avant nous et il aimait bien le machin (...) A l'époque ça "corniflait" dur, il n'y avait pas de coca-cola... On mangeait, on buvait, n'importe quelle occasion c'était un casse-croûte... Tout était bon à se rassembler et faire un gueuleton : La classe, la vogue, l'armistice..."

Fernand Tachon se place d'emblée dans la tradition festive, même s'il a été lui-même champion de France, il mesure la distance entre ce qu'il a vécu et la situation contemporaine :

"Maintenant, il y a les championnats qui n'existaient pas à l'époque..."

Enfin on avait commencé à organiser mais pas sur des bases comme maintenant, chaque coup est étudié, il y a des fautes pénalisées. Avant ça n'existait pas, il y avait beaucoup de discussions, des engueulades ! A présent, tout est réglementé, il y a des juges qui ont même le magnétoscope... regardez jusqu'où ça va ! Il y avait eu un championnat de France à Rive de Gier, c'était autour de 1930. Mais il y avait eu un coup fourré, des bagarres, parce que c'était mal organisé; et puis il y avait des jalousies entre sociétés, des passe-droits. C'était pas organisé comme maintenant, la joute sportive, qui n'a rien à voir avec le folklore d'avant."

En fait la position de Fernand Tachon à l'égard du passé n'est pas négative. La dimension sportive a introduit d'autres usages :

"Autrefois on jouait pour bien jouter. Maintenant on joute pour mouiller l'adversaire, il faut tomber l'adversaire à tout prix. Il y avait de sacrés bonshommes; j'ai vu Antoine Cellard de Vaise et Bonnard de Rive de Gier, c'était du travail : on entendait le "han !" quand ils se rentraient dedans. Attention, ils faisaient plus de cent kilos ! Là c'était de la joute, c'était pas du chiqué !"

En quelque sorte quelque chose qui "coule de source" qui exprime sans recherche une capacité première.

"Il y en a chez qui c'est inné; j'en parlais d'ailleurs à Eydan et je lui disais : tu te rappelles quand descendaient les Baudrand de la Tour de Varissan. On ne les voyait que pour la fête des Sauveteurs. Ils ne s'entraînaient jamais mais ils tenaient debout sur le tabagnon... ils venaient juste pour la vogue et la fête des Sauveteurs..." Qu'Eydan apparaisse à cet instant de la conversation n'est pas sans intérêt. C'est qu'il représente d'une certaine façon l'antithèse de cette force un peu brute. C'est un "tech-ni-cien" dit-il en détachant les syllabes.

"Moi j'ai toujours pris ça à la rigolade. Je suis pourtant arrivé à des résultats aussi forts que lui, mais lui c'est un technicien, il calcule à gagner, même un peu. Il a pris des photos des adversaires pour mieux repérer les positions; lui c'est vraiment le technicien

de la joute, pas de blagues. Il en a vraiment fait un truc; de a jusqu'à z. Moi j'ai toujours pris ça à la rigolade, pour un plaisir... C'est un plaisir... mon plaisir à moi c'est de casser du bois. Avec lui, on en a cassé et je l'ai mis dehors autant qu'il m'a mis... On a cassé des paires de vingt et un pieds ! Avant c'était réservé aux malabars et bien nous, avec nos quatre-vingt cinq kilos, on leur a fait voir !"

Proximité et complicité, mais pourtant également distance : rugbyman, bouliste à ses heures, Fernand Tachon passionné de joutes s'y investit dans l'instant et y trouve tout son plaisir; mais il n'est pas question pour autant de "calculer" chaque élément, d'en mesurer la portée. Ancré dans une tradition populaire, même s'il regarde avec un certain respect (mêlé de surprise), cette évolution vers un sport où se mobilise selon sa formule une "force ascétique", il continue à présenter les joutes avec tendresse comme un "sport de voyous". "C'est pas quelque chose d'aristocratique !" dit-il en riant. Nous verrons plus loin que cette attitude qui fait "prendre la joute comme elle vient" n'a toujours pas disparu chez les plus jeunes (14).

Cependant un certain type d'organisation commune à la plupart des fédérations sportives a fini par s'imposer. Non seulement bien sûr par un calendrier annuel chargé, qui distille coupe et championnat ne laissant pratiquement aucun samedi ou dimanche vacant entre le début du mois de Juin et la mi-Septembre. Mais aussi par tout un dispositif pédagogique qui met l'accent sur les apprentissages techniques : matériel adapté pour les plus jeunes, "progression" qui sert de référence. La familiarisation avec la joute ne passe plus par un certain nombre d'étapes nettement marquées et renvoyant à des statuts différents, elle s'inscrit dans une sorte de continuum progressif et bien dosé.

Un emblème à la dérive ?

L'évolution de la façon d'être des jouteurs et de la pratique des joutes ne sera pas sans effet sur les formes du procès d'emblématisation. On peut dire en effet que la capacité emblématique des joutes comme "emblème Givordin" suppose dans le nouveau système des relations local/universel (15) que soit conduit de front une capacité d'expression locale et une efficacité sportive plus universelle.

Comme nous venons de le voir, la joute de vogue, si elle a gardé pour partie jusqu'à l'approche de la seconde guerre mondiale sa capacité de mobilisation, ne peut fonctionner comme système autonome et souffre de plus en plus de la comparaison avec la joute sportive en train de se constituer. Mais pour sa part, la joute sportive avec l'extension limitée de sa pratique et son caractère localisé, fait qu'elle rivalise difficilement avec les autres sports et qu'elle est conduite à revendiquer son particularisme.

C'est donc au coeur même de la production emblématique des joutes comme emblème Givordin que va se gérer cette contradiction.

On peut observer comment au coeur même de la Vogue la capacité expressive de la joute donne lieu à interprétations différentes, dans la mesure où l'emblématisation fait appel conjointement à une éthique et à une esthétique. Pour que la fête soit réussie il faut qu'elle échappe à la banalité sans tomber pourtant dans la cérémonie trop sophistiquée, pour laquelle les effets de mise en scène sont trop visibles. La solennité nécessaire passe par le respect de certains usages en matière de tenue. Le pantalon doit être blanc et impeccablement repassé, la chemise souvent empesée jusqu'après la première guerre mondiale. Qu'une des revendications des jeunes jouteurs de l'après guerre ait porté sur une transformation du costume (pantalons courts, chaussettes bariolées, chemisette), traduit un changement de normes sans doute, mais elle s'accompagne d'une autre démarche. On va en effet progressivement donner un autre contenu à ce que l'on va appeler la "belle joute".

L'effet de présentation de soi ne passe plus seulement par la belle

---

(15) cf. Chapitre III

prestance, l'allure fière sur le tabagnon et la lance bien dressée; il implique que l'on investisse de façon efficace l'affrontement lui-même. S'institue un savant dosage entre l'efficacité brute et la complicité avec l'autre. La souplesse acquise permet de passer sous les lances et de tirer dessus pour les casser. Le savoir-faire et la bonne volonté du partenaire sont mises au service du spectacle et de ce que l'on sait être une jubilation collective. Ceci est d'autant plus facile à réaliser que l'on peut choisir son partenaire, comme c'est le cas dans la joute des hommes mariés par exemple.

Ce dont on a l'impression, confirmé par les discours des jouteurs eux-mêmes, c'est que l'approche sportive peut donner des moyens nouveaux dans la présentation spectaculaire de la joute, mais ceci n'a pas bien sûr un caractère de nécessité. Il peut y avoir une dérive sportive qui ignore tout ce qui n'est pas directement orienté vers le succès, tout ce qui sacrifie au spectacle. "Lorsque l'on joute pour mouiller en choisissant les lances les plus raides, nous dit P. Vallon, il y a un choc mais ça n'est pas beau à voir". Peut-on imaginer alors une résistance répondant à des préoccupations proprement esthétiques qui s'ancrent dans une tradition locale ?

Voici ce que dit à ce sujet M. Chion, responsable de l'entraînement des jouteurs :

"Nous givordins, on est très attaché à la belle présentation (...), pas un jouteur qui a trop tendance à s'allonger sur le tabagnon, à avoir un grand écart, parce qu'on veut laisser au sport cette noblesse qu'on ne retrouve pas toujours lorsque des positions un peu trop écartelées sont adoptées".

En fait, avec les jeunes générations, elles n'ont de chance de persister que parce qu'elles correspondent aussi à une certaine efficacité.

"C'est vrai qu'en général on est plus haut que les autres, disons que certains ont le bassin à quinze centimètres du tabagnon et nous à vingt cinq centimètres. C'est sûr qu'un gars qui est fort et très

bas on a du mal à le prendre parce qu'il peut vous soulever et c'est un peu inconfortable. Mais quand on est aussi bas c'est difficile de ne pas toucher le tabagnon ou de lacher un peu la lance... moi j'ai trouvé une position d'étampage qui me convient bien. On est assez souples et si on voulait on pourrait descendre plus bas mais, si ça a un avantage, ça a aussi beaucoup d'inconvénients". (Christian Reynard)

On voit bien cependant comment de telles préoccupations se mêlent, comment la désaffection actuelle du public givordin pour les joutes nourrit aussi l'hypothèse que c'est parce qu'elles n'ont pas la qualité que le public serait en droit d'attendre.

C'est la raison de la persistance, y compris aujourd'hui encore sous l'égide de la Fédération Française de Sauvetage et de Joutes, de challenges dits à "belle-passe" où le résultat ne porte plus seulement sur la victoire brute mais engage, par un système de points, la manière dont elle a été acquise.

Si l'on veut éviter l'arbitraire, on est conduit ici encore à s'en tenir à un système un peu abstrait qui tente de retenir certains aspects essentiels d'une tradition. On ne peut ainsi espérer intégrer tout ce qui qualifiait dans l'esprit du public telle ou telle prestation, qui en faisait quelque chose de singulier. A la manière du code de pointage utilisé en gymnastique ou dans d'autres activités appréciées de la même façon, le système d'évaluation esthétique qui est ainsi promu ne peut se substituer au jugement plus subjectif mais aussi plus passionné d'un public de connaisseurs.

On peut pourtant imaginer qu'à cultiver ainsi les aspects spectaculaires d'une pratique, on puisse favoriser un usage folklorique des joutes. Depuis longtemps, nous l'avons vu (16) les givordins se sont déplacés pour présenter dans diverses régions de France leur savoir-faire.

En 1934, un inspecteur des marchés de Lyon, M. Borella, organise même une grande tournée en Belgique en emmenant quatre jouteurs givordins dont Marcel Eydan. A Bruxelles devant le frère du roi des Belges et plus de vingt mille personnes, ils font apprécier leurs exploits.

---

(16) cf. Chapitre III

Aujourd'hui ce phénomène s'est encore amplifié et les joueurs Givordins multiplient les exhibitions dans les villes touristiques. C'est paradoxalement en ces occasions qu'ils trouvent même leur public le plus nombreux. Depuis le début des années soixante dix on a assisté en effet à une progressive désaffection de ce public. A l'exception de quelques événements qui arrivent encore à rassembler les givordins (championnats de France ou Finale de la Coupe de France), c'est à peine une cinquantaine de personnes qui assistent aux rencontres ordinaires. Alors les jeunes joueurs de Givors doivent se persuader qu'ils sont malgré tout les porte-parole d'une population qui les a abandonnés, compter sur le recours à la mémoire et à la tradition pour entretenir ce qui s'avère de plus en plus être une fiction.

Leurs exhibitions ne sont en ce domaine qu'une maigre consolation, ils ne vivent plus de la communion familière d'un groupe, mais de la curiosité d'un public étranger.

On a l'impression que cet ancrage local qui constituait un des éléments essentiels de la pratique a perdu toute sa substance.

Il ne reste plus aux joueurs d'aujourd'hui que la complicité amicale que peuvent favoriser ces expéditions collectives; leur reste aussi l'impression, qu'ils espèrent voir largement partager, de participer à l'univers du sport. Mais alors qu'ils ont perdu un de leurs supports on leur dénie aussi parfois la qualité de Sport à part entière. Leur antique origine, l'usage touristique qu'ils en font les repoussent en partie dans le "folklore".

Ainsi la transformation des joutes givordines et de leurs usages renvoie à une dynamique de l'emblématisation. Transformations "structurelles" de la pratique et des techniques corporelles mobilisées, du contexte signifiant qui en rend compte localement et nationalement. Etudier les joutes comme emblème c'est envisager comment, ce qui constitue depuis au moins un siècle une référence locale, peut être géré selon des modes partiellement contradictoires sans perdre totalement de son efficacité.

Il semble pourtant que nous ayons atteint aujourd'hui certaines limites. La désaffection du public givordin crée un vide. Exhibant à l'extérieur une pratique qui les concerne eux seuls désormais et qui semble avoir perdu toute expression vivante et massive, les joueurs givordins peuvent-ils se réfugier dans une recherche sportive ou dans les plaisirs d'une vie collective limitée à une Société, fut-elle prestigieuse ?

V UNE SOCIETE DANS LA VILLE

L'emblématisation suppose à la fois un travail sur l'emblème et sur les effets de l'emblème, même s'il n'est pas complètement contrôlé par ceux qui le prennent volontairement en charge.

Si l'on voulait dire les choses rapidement on pourrait dire que l'histoire des joutes à Givors passe au cours de ce siècle par le traitement qu'en a fait la Société de Sauvetage et de Joutes.

Formulation sans doute insatisfaisante dans la mesure où il ne s'agit pas de rendre compte du devenir d'une pratique susceptible de se prêter à des usages multiples mais bien plutôt de repérer la façon dont se constitue et se perpétue un emblème à partir d'un certain nombre d'éléments pertinents localements.

Nous pensons, comme le conçoit la théorie de la forme, que l'ensemble réorganise et donne un nouveau sens à chacune de ses composantes. Celà n'abolit pas bien sûr, du moins nous le pensons, l'histoire des joutes que nous venons de présenter, mais introduit un autre principe de déchiffrement qui privilégie la dynamique locale.

#### Des activités diverses

"Le 21 Juillet 1886, réunis en un groupe amical, les dénommés ci-dessous : Colomb, Bouchardon, Solera, Bernard, Deblock, Jury, Savet, ont résolu de fonder à Givors une Société de Sauvetage et de Joute. A cet effet ils ont nommé une commission qui se compose d'un président M. Colomb, d'un trésorier, M. Deblock, d'un secrétaire, M. Solera.

La Société de Sauvetage et de Joute de Givors a pour but d'organiser

des fêtes nautiques et de porter secours partout où quelque danger sera signalé et plus particulièrement sur le Rhône dans le parcours de la ville de Givors". (1)

C'est ainsi que débute le "règlement" (sic) constitutif de la S.S. J.G. tel que l'ont rédigé les fondateurs de cette association privée. Composée, selon le Maire, "d'honnêtes et laborieux travailleurs" elle sera autorisée par le Préfet du Rhône en Août 1886.

Nous voyons ainsi que cette société présente plusieurs registres d'activité, du moins le concevons-nous ainsi aujourd'hui.

La présence de ces registres apparemment différents n'est pas une fantaisie givordine. Entre 1880 et 1905 plus de 200 sociétés de sauvetage voient le jour en France dont plus de 30 dans la région Lyonnaise (2) et toutes à des degrés divers introduisent ces références multiples, festives, solidaristes, éducatives.

Il semble que ce mouvement correspond à une sorte de "redistribution institutionnelle" des instances susceptibles de gérer ou de promouvoir un certain nombre de valeurs et de pratiques.

La Société de Sauvetage et de Joutes de Givors appartient à partir de 1914 à trois organisations fédérales :

La Fédération Nationale des Sociétés de Natation et de Sauvetage dont le siège social est à Paris, la Fédération des Sociétés de Sauvetage, Natation, Joute et Sport Nautique du Sud-Est qui est par ailleurs adhérente à la première, la Fédération Mutualiste du Rhône qui préfigure à l'échelon départemental la Fédération Nationale de la Mutualité Française.

Cette triple affiliation dure jusqu'à la seconde guerre mondiale,

---

(1) Archives Municipales de Givors.

(2) cf. POULAILLON (A), Op. Cit.

moment où est remise en cause en France l'existence des fédérations sportives qui régissaient le sauvetage, la natation, les joutes. C'est depuis une dizaine d'années seulement que la Société a cessé d'appartenir au mouvement mutualiste.

Lorsque l'on s'intéresse aux statuts et aux fonctionnements de ces organisations on met à jour un certain nombre de recoupements. Voici par exemple comment la Fédération dite "du Sud-Est" définit son objet dans l'article 2 de ses statuts :

"Cette association a pour but :

- De grouper toutes les Sociétés sportives de ce genre ou similaires, afin de poursuivre avec plus de succès l'oeuvre commune de vulgarisation de la natation, par la remise en honneur des sports nautiques et aquatiques.
- De former une puissante organisation, véritable école de développement physique et de dévouement, dans laquelle l'exemple des vertus civiques et la diffusion des idées humanitaires s'adjoindraient heureusement aux sentiments d'amitié, de fraternité et solidarité.
- De s'occuper des intérêts matériels et moraux des sociétés affiliées et de leurs membres en ce qui concerne l'obtention de subventions, encouragements et récompenses.
- De demander aux pouvoirs publics, à la presse et à la Fédération Nationale leur appui moral et financier pour la prospérité de la Fédération du Sud-Est.
- D'encourager les sports aquatiques et nautiques par l'organisation de grandes fêtes fédérales." (3)

On trouve quelque chose de très proche dans les statuts de la Fédération Nationale et si les organisations mutualistes diffèrent dans leurs objets, elles font les mêmes "professions de foi" humanistes et solidaristes.

---

(3) Archives de la Société de Sauvetage et de Joute de Givors.

Dans les fonctionnements cela se traduit par l'importance accordée aux exercices de secours peu à peu formalisés en concours. Les fêtes fédérales organisées à Givors les 7, 8, et 9 Juin 1924 comportent un "Concours de brancardiers, ambulanciers" doté de prix et de médailles et dont les épreuves consistent en "questions sur les soins à donner aux victimes d'asphyxie quelconque, premiers secours à donner aux blessés par accidents et aux victimes des diverses formes de courants électriques." (4)

Elles prévoient aussi un "Concours de Sauvetage avec barque" dont voici le règlement :

- Tenue : Chaussures en cuir, bottines ou brodequins montants, pantalon long, gilet et veston doublés. en drap. Le Jury ne laissera pas concourir les nageurs qui ne paraîtront pas suffisamment vêtus.
- Thème : Une personne vient de disparaître à environ trente mètres de la berge; en opérer le sauvetage à deux hommes, un rameur et un nageur. (La personne est figurée par un mannequin coulé à deux mètres de fond à un endroit désigné par une bouée fixe).
- Epreuve : Une équipe de deux hommes, un rameur et un nageur se déplaceront sur la berge, face à la barque de sauvetage. Au coup de sifflet, ils s'embarqueront, vogueront vers la bouée; l'un plongera pour chercher le mannequin qui sera ensuite hissé dans la barque et amené à terre. Les deux sauveteurs pourront s'aider mutuellement pendant l'exécution du concours. Le fait de déposer le mannequin au point de départ constituera la fin de l'épreuve.

Les prix seront décernés après classement aux équipes ayant opéré le sauvetage avec la plus grande correction et dans le minimum de temps.  
(5)

---

(4) Programme des Fêtes Nautiques Fédérales de 1924, Archives de la Société de Sauvetage et de Joute, Givors.

(5) Ibid.

Pourtant on constate dès 1920 à la lecture du compte rendu détaillé des débats de la Fédération du Sud-Est que l'essentiel des préoccupations touche à l'organisation des manifestations "sportives". En réaffirmant l'attachement de tous aux concours de secourisme et de sauvetage, le Président fait preuve d'une assurance qui n'est peut-être plus évidente pour tout le monde. En fait il faudra attendre la seconde guerre mondiale pour que soient bien distingués les rattachements institutionnels des activités de sauvetage, de joutes et la natation sportive. Le secourisme sous ses diverses formes appartient à des champs multiples et n'apparaîtra de façon autonome que plus tard encore.

Société Mutuelle depuis 1903 la Société de Sauvetage et de Joute de Givors n'est pas dans une situation exceptionnelle. Sur deux cent dix sociétés de sauvetage recensées en France en 1905, soixante sont aussi des sociétés mutualistes, la participation des givordins aux organisations départementales et nationales qui les regroupent, même si elle ne semble pas avoir été au centre de leurs préoccupations, ne se démentira pas pendant plus de soixante ans. On voit par exemple que les givordins sont présents pour accueillir, avec la Fédération Mutualiste du Rhône, le Président de la République qui vient inaugurer l'Exposition de 1914 à Lyon. Ils envoient également une délégation au congrès de la Fédération Nationale de la Mutualité Française à Lille en 1930. La même année ils sont présents à l'Assemblée Générale de l'Union Cantonale des Sociétés de Secours Mutuel. En 1955, c'est dans la salle de réunion de la Société que se tient l'Assemblée de l'Union Générale des Mutuelles du Rhône.

L'activité mutualiste fait partie de la vie quotidienne de la Société, les décisions qui s'y rapportent sont prises au cours des réunions ordinaires du bureau et sont intégrées à l'ordre du jour. Même si le budget de la mutuelle est spécifique, il est souvent renfloué par les excédents qui proviennent des autres activités de la Société.

C'est en 1977 seulement que s'interrompt cette activité. Une telle persistance ne se comprend que si on voit la place que joue la mutuelle dans le système de manifestation des solidarités. L'attention aux ennuis personnels, l'organisation des aides exceptionnelles auprès de ceux qui le "méritent", est pesée soigneusement au cours des délibérations du bureau. C'est toute une éthique dont nous examinerons plus loin le contenu précis (6) qui est ainsi promue.

D'une certaine façon on peut dire que l'ensemble des activités de la Société en est imprégnée. Même les fêtes, qui semblent a priori plus futiles présentent un caractère évident de célébration de la communauté et on use de toutes les occasions pour en organiser. La fête est toujours à l'horizon; le compte rendu de la réunion du 14 Juillet 1930 mentionne que "le bureau décide si l'état de la caisse le permet, d'organiser une fête de fin d'année le 7 Septembre". (7)

En quelque sorte on constate que si la Société poursuit un travail d'emblématisation des joutes, elle le fait en tissant un lien nécessaire entre les diverses facettes des activités de ses membres. C'est sans doute ainsi qu'il faut comprendre la tradition maintenue encore aujourd'hui d'une polyvalence des sociétaires. Ils sont autre chose que de simples spécialistes sportifs même s'ils excellent dans leurs disciplines privilégiées. Peut-on parler ici de permanence d'une forme de relations que l'on trouvait dans nombre d'associations populaires ? Sans doute. Mais elle n'existait pas seulement au sein de ces groupements, elle liait aussi les associations en véritables réseaux.

---

(6) cf. Chapitre VI -

(7) Archives de la Société de Sauvetage et de Joute de Givors.

### Un système de relations

L'inscription de l'activité de la Société dans des registres qui engagent des appartenances institutionnelles multiples ne doit pas laisser dans l'ombre le jeu complexe des relations qui se tissent avec les partenaires locaux ou régionaux.

Dès avant la première guerre mondiale les associations semblent s'être rendu compte de leur appartenance commune à une nouvelle forme d'organisation des relations sociales.

Celà n'élimine pas les conflits et les clivages, idéologiques par exemple. Mais on voit se tisser de façon "expérimentale" et selon un principe de réciprocité, des échanges, des visites qui cautionnent la notoriété de chacun des éléments. Les comptes rendus d'activité de la S.S.J.G. montrent sans équivoque l'importance de ce phénomène.

En 1913, la Société est invitée à participer aux fêtes de huit sociétés extérieures à Givors : Fête des Sauveteurs de l'Isère (Grenoble) des Sauveteurs de la Joliette (Marseille), de l'Amicale des Joueurs Lyonnais, de la Compagnie Marinière de la Mouche (Lyon), des Sociétés de Bourg-les-Valence, St-Vallier, St Romain-en-Gal (Vallée du Rhône) de la Société des Joueurs de la Renaissance (Lyon).

En outre une délégation se déplace à la réunion de la Fédération du Sud-Est. La même année, elle reçoit trois invitations de Sociétés locales : de la part de la Philharmonique pour le banquet et le bal de la Sainte Cécile, des Vignerons de Givors pour leur bal annuel, de la Mutuelle Sportive pour le bal qu'elle organise.

Lorsqu'ils fixent le programme de leur fête, les membres du bureau de la Société de Sauvetage et de Joute précisent qu'ils inviteront les "Sociétés Amies" et qu'ils rendront leurs invitations aux "Sociétés Etrangères".

En 1930 les invitations sont plus nombreuses puisque l'on peut en dénombrer dix-neuf de la part de "Sociétés étrangères" et six de la part de Sociétés givordines. L'Amicale des Joueurs Lyonnais et la Société de St Vallier figurent encore parmi ceux qui invitent. Le réseau s'est étendu du côté de la Loire (Roanne, Charlieu) et s'est densifié dans la Vallée du Rhône. A Givors la Philharmonique reste un interlocuteur privilégié. L'Amicale laïque, l'Indépendante, la Boule Fraternelle, la Mutuelle des Verriers, l'Union Instrumentale complètent la liste des partenaires.

En 1955 l'ensemble des relations extérieures n'a guère changé même si un certain nombre de sociétés nouvelles apparaissent et si l'on voit figurer des associations plus éloignées géographiquement. C'est le cas par exemple des Sauveteurs de Royan et de la Société d'Evian. La S.S.J.G. reçoit également des visiteurs étrangers moins habituels que ceux qui figuraient parfois dans les réunions internationales, puisqu'il s'agit de britanniques. Globalement les invitations de sociétés extérieures n'évoluent guère en quantité puisqu'on en dénombre seize.

Au niveau local par contre, les relations entre sociétés, celles qui concernent en tout cas la Société de Sauvetage et de Joute, semblent se raréfier. Seule la Boule Joyeuse invite les membres de la S.S.J.G. à un vin d'honneur. Les anciens combattants appellent la Société à défiler le 8 mai; l'Ecole publique du Canal souhaite l'associer à sa fête coopérative. Le "tissu associatif" n'est plus aussi dense et surtout n'assure plus semble-t-il entre chacune de ses composantes les contacts qui prévalaient avant la seconde guerre mondiale. Cependant il nous faut retenir l'importance accordée aux sorties, aux manifestations publiques de l'existence et du dynamisme de la Société. Cette situation n'est pas spécifique à la S.S.J.G. L'Indépendante organise elle aussi de multiples sorties pour ses membres.

Voici le programme de celle qui s'est déroulée à Mornant en 1913 :

- Pyramides humaines;
- Leçons et assauts d'escrime;
- Travail à la barre fixe, aux barres parallèles;
- Mouvements d'ensemble exécutés par les pupilles.

La multiplications des "sorties" jusqu'à la première guerre mondiale va participer à une transformation des formes de perception de l'identité locale.

Les Sociétés givordines exposent à l'extérieur de façon spectaculaire une certaine diversité.

Mais l'objectivation que réalise la présence effective n'efface pas pour autant les images véhiculées par ceux qui les regardent.

Dès que l'occasion s'en présente, resurgissent les stéréotypes, celui par exemple de la brutalité des givordins, même s'ils ne sont pas toujours mobilisables.

Porte-paroles ou "représentants" comme l'on dit habituellement la multiplication de leurs visites banalise l'évènement qui ne concerne plus qu'une fraction réduite de la population de la ville d'accueil.

Il n'en est pas de même à la fin du siècle dernier et au tout début de notre siècle. Lorsque la S.S.J.G. organise en 1890 un concours de natation, les sociétés givordines se mobilisent. Lors de la première réunion préparatoire, "toutes les sociétés de Givors, Orphéon, Union Instrumentale, Sapeurs-Pompiers, Indépendante sont représentées. La Philharmonique qui avait un concert ce soir-là s'est fait excuser (...). Le président (de la S.S.J.G.) remercie toutes les Sociétés du concours qu'elles veulent bien donner, il les informe que c'est seulement pour venir à la retraite aux flambeaux du Samedi et au défilé du Dimanche que la demande leur est faite, mais que si les Sociétés Musicales veulent bien rester pour jouer et chanter pendant le concours on leur procurera une installation convenable.

Les représentants des sociétés répondent qu'ils ne veulent pas donner leur adhésion à moitié et qu'ils resteront jusqu'à la fin du concours."

(7)

Cet enthousiasme des débuts s'effritera peu à peu comme nous venons de le voir.

Même s'il nous semble que "l'explosion associative" que connaît Givors avant la première guerre mondiale participe d'une transformation des relations sociales, elle ne se substitue pas à un ordre ancien sur un mode conflictuel, elle semble au contraire en accompagner le déclin. C'est ce que l'on observe par exemple dans les relations entre la Société de Sauvetage et la "Commission de la Vogue".

Sur le terrain des fêtes, la société semble empiéter sur un territoire déjà balisé, celui de la "Commission de vogue" bien sûr, mais aussi d'autres groupements comme par exemple le comité de commerçants à l'origine de l'organisation du Festival de Givors en 1879.

Cependant la Société prend en charge un type particulier de fêtes nautiques, celles organisées à l'occasion de la venue de personnages importants, ou bien plus habituellement répond aux sollicitations de municipalités de la région, lorsqu'elles célèbrent un événement de portée nationale. C'est ainsi qu'en 1888 le Maire de Vizille écrit à son collègue de Givors pour inviter les givordins à participer aux fêtes du centenaire de la Révolution en Dauphiné, en présence du Président de la République. Ils vont jouter sur la pièce d'eau du parc de Vizille renouant avec le succès qui fut le leur lors de leur précédente exhibition en 1852. La Société de Sauvetage et de Joute devient l'interlocuteur privilégié de ce genre de demande. Même s'il s'agit manifestement d'une forme relativement nouvelle d'organisation des relations sociales il n'y a pas vraiment de concurrence entre les pratiques gérées par la Société et par d'autres institutions plus anciennes (Commissions de jeunesse ou Comités divers).

---

(7) Extrait du procès-verbal de la réunion du 14 Juin 1890, Archives de la S.S.J.G.

On observe sans doute certains recoupements mais l'inscription des pratiques dans un nouveau cadre constitue une véritable mutation du sens et limite les affrontements.

C'est en effet un autre "système culturel" que porte avec elle la Société de Sauvetage et de Joute comme d'ailleurs sans doute la plupart des associations locales. On peut s'en apercevoir en s'intéressant à la manière dont sont traitées en son sein les activités qu'elle promeut.

Le sauvetage dans ses formes traditionnelles reste un acte occasionnel de bravoure. Cependant la fréquence avec laquelle certains givordins se trouvent associés ou partie prenante de ces opérations laisse supposer une vigilance collective particulière aux moments que l'on sait être les plus critiques.

J.C. Pitrat, le plus célèbre des mariniers sauveteurs givordins réalise en 1896 à 74 ans son 13ème sauvetage. Il lui vaudra la médaille d'or des sauveteurs qui lui sera remise par un Ministre. Sauver lors des inondations des gens que le courant emporte, porter secours à des nageurs en difficulté qui tentent l'épreuve initiatique de la traversée du Rhône à Givors, autant d'interventions qui ne font que s'inscrire dans une tradition observable sur l'ensemble des bords des fleuves au XIXème siècle.

Les mariniers et leurs aides, les hommes qui travaillent sur les ports (crocheteurs), les responsables des bateaux-lavoirs à Lyon, autant de gens qui sont habituellement associés à ces épisodes dramatiques.

La présence d'une Société de Sauvetage va proposer pourtant un autre cadre d'autres références. La première, bien sûr, c'est de servir de "structure d'accueil" aux "spécialistes du sauvetage".

Les sociétés de sauvetage qui apparaissent dans la région lyonnaise dès la fin des années 50 (8), créent un dispositif relativement nouveau. Les municipalités, à Lyon en tout cas, donnaient depuis le début du siècle des indemnités à d'anciens mariniers pour surveiller les baignades et veiller au respect de la décence, (les interdits sur la nudité se répètent jusqu'au dernier quart du XIXème siècle, avec une insistance qui laisse à penser que le phénomène ne disparaît que lentement et surtout à partir de 1840). Mais il n'existait pas d'organisme privé ou public qui coordonne ce type d'action. Le côté le plus spectaculaire, particulièrement à Givors, c'est la mise à disposition de 3 barques, aux couleurs de la Société, aux embouchures du Canal, de la Gare d'eau et au ponton des gladiateurs. Ces barques montées par des sociétaires participent aussi au "service de baignade" pendant tout l'été.

Il est des occasions plus exceptionnelles heureusement qui mobilisent les sociétaires : ce sont les inondations. Une bonne part du territoire givordin est sensible aux crues du Rhône et les Sauveteurs vont tirer un certain prestige de l'assistance qu'ils apportent aux habitants à ces moments là. Ils assurent, autant que faire ce peut, la poursuite de la vie quotidienne : ravitaillement des zones inondées, évacuation des malades, transport des ouvriers bloqués par les eaux vers leurs lieux de travail.

Les mois qui suivent les périodes d'inondations, les dons et les témoignages de reconnaissance affluent à la Société, qu'ils émanent de particuliers, d'organismes privés ou des autorités locales elles-mêmes. Le courage et la solidarité ont avec la Société une nouvelle figure qui se substitue aux corps de métiers qui remplissaient traditionnellement ces fonctions d'aide.

---

(8) Création de la Société des Sauveteurs du Rhône en 1859 à LYON. Au sein de cette Société se constitue en 1867 une "division marinière" composée de "bateliers, patrons mariniers ayant une grande expérience de la rivière, organisée en sections et sous-sections". En 1863 se crée la Compagnie Maritime Mobile de Sauveteurs du département du Rhône qui met 15 embarcations à la disposition des lyonnais dès 1864. A.M. de LYON I 1-259.

Ce n'est pas seulement leur dévouement que les Sauveteurs vont pouvoir faire admirer mais aussi un savoir-faire acquis non plus au fil des jours dans une pratique professionnelle comme cela était le cas pour les mariniers de métier, mais par un apprentissage spécifique à ces "sportifs" d'un genre un peu particulier. Nous avons vu qu'on organisait à leur intention dès la fin du XIXème siècle, des "Concours de sauvetage"; ceux-ci se distinguent des courses ou concours de navigation qui apparaissent plus tardivement et qui vont leur survivre plus longtemps puisqu'ils existent encore de nos jours, dans la mesure où les thèmes sont moins immédiatement calqués sur des situations d'urgence. C'est la compétence systématiquement acquise à diriger une barque qui y est cultivée et magnifiée.

On voit donc que les Sauveteurs introduisent à autre chose qu'à une démarche d'assistance, le développement de la pratique de la natation en est un exemple. Apprendre à nager c'est la façon la plus efficace de lutter contre les noyades et la société va mettre ses moniteurs au service de la Jeunesse.

A Givors, même si l'on n'a pas de statistiques disponibles à ce sujet; il semble bien que la pratique de la baignade dans le Canal, à la Gare d'eau, ou dans les lônes du Rhône ait été largement répandue. Mais aux apprentissages improvisés à l'initiative de voisins, de parents ou d'amis, on substitue des approches plus méthodiques.

Ici l'on fait de la natation un savoir élaboré et ordonné.

Ce que l'on va exiger du nageur et que la société va contribuer à mettre en scène c'est une certaine façon de nager, qui va se confronter non seulement à des critères d'efficacité de vitesse mais aussi à une maîtrise des déplacements collectifs dans l'eau. La nage "par sections" constitue de ce point de vue l'expression la plus prisée des organisateurs de concours jusqu'aux années trente.

La synchronisation collective n'est plus aujourd'hui, du moins sous cette forme, ce que l'on recherche .

Mais remarquons qu'alors que la natation fait l'objet d'un enseignement généralisé à toutes les écoles primaires de Givors, les Maîtres Nageurs municipaux qui sont avec les instituteurs responsables de cet enseignement, sont pour la plupart d'entre eux membres de la Société.

Ce savoir-faire ainsi cultivé, les sociétaires l'affirment aux yeux de tous et particulièrement des Sapeurs-pompiers qui apparaissent sur la place de Givors comme des rivaux. A vrai dire les relations entre Pompiers et Sauveteurs se dégradent au début du siècle : les pompiers acceptent mal la concurrence des sauveteurs et dénoncent "ces jeunes gens qui ne pensent qu'aux plaisirs" (9) jouant ainsi de l'ambiguïté propre aux activités de la Société. Tout sociétaire qui devient pompier est démissionné d'office. Les responsables des pompiers interdisent pour leur part aux membres de ce corps d'adhérer à la Société. Le conflit durera jusqu'à la seconde guerre mondiale... Mais il en reste quelques traces encore aujourd'hui et lors des inondations récentes provoquées par une crue d'un petit affluent du Rhône, le Garon, en 1982, les Sociétaires ont mis un point d'honneur à surpasser leur traditionnels rivaux dans le maniement des barques. On insiste volontiers sur les commentaires flatteurs recueillis à cette occasion auprès des givordins.

Alors peut-on croire qu'en dehors de ces frictions liées à des proximités fonctionnelles, la Société de Sauvetage et de Joute échappe aux concurrences et arrive à forger une image à la fois consensuelle et exemplaire du givordin ?

On serait tenté de répondre par l'affirmative mais à la condition d'être bien conscient qu'il s'agit là pour partie d'un effet qui ne relève ni d'un état de nature, ni d'une politique omnipotente. Certains auteurs ont montré l'ardeur des luttes idéologiques à Givors. (10)

---

(9) Archives de la S.S.J.G. - Année 1913 -

(10) cf. en particulier les travaux de J. CASTETS, Op. cit. -

Sans évidemment en nier l'importance, il y aurait sans doute erreur manifeste à faire des Sociétés, du moins de la plupart d'entre elles, des "appareils idéologiques". Les échos de la vie politique paraissent assourdis, relativement impuissants et décalés par rapport à l'expression tranquille d'une culture ouvrière populaire telle qu'on l'observe à la S.S.J.G. en particulier. Cela n'implique pas pour autant que les choses aillent d'elles-mêmes.

#### Une politique de présence sur la scène locale ?

C'est à partir de ses caractéristiques propres cultivées ou du moins gérées par les responsables de la société que celle-ci engage ses relations avec les autres composantes locales à capacité emblématique. Dans ce dispositif la municipalité occupe une place singulière. La société se compose de trop de personnes actives sur la scène locale pour qu'on ne retrouve pas en son sein des élus locaux. Tout au long de son histoire, du moins à partir du début du XXème siècle, ils figurent toujours, en petit nombre, dans ses effectifs. Mais une des fictions nécessaires au fonctionnement même de la société, c'est l'absence de référence à de telles caractéristiques pour désigner ces membres. Sans être niées elles sont en quelque sorte rendues transparentes, comme s'il s'agissait de qualités sans consistance dans l'espace de la société.

Pourtant il semble qu'il y ait malgré tout des préoccupations d'équilibre au sein du Conseil d'Administration. Les principales composantes de la politique locale sont représentées. Ceci d'ailleurs, étant donné la richesse de l'implantation de la société dans le contexte local peut se faire de façon "naturelle". Il se trouve toujours des

gens "capables", sur la base de critères spécifiques à la société, en nombre suffisant pour réaliser sans effort cet équilibre. Nous retrouvons parfois des traces de ce souci dans les propos des responsables actuels de la société. Mais on constate que la préoccupation tient plus à l'image que l'on souhaite donner à l'extérieur, qu'à des nécessités internes.

Moins que les débats idéologiques c'est plutôt la société comme "puissance locale" qui nous intéresse ici. Une des conditions de sa survie passe par l'affirmation de ce poids.

Défense d'abord d'un monopole : en 1978 un groupe de givordins ont souhaité créer une association sportive faisant pratiquer la natation. Alors que les démarches étaient à peine entamées il y eut une réaction immédiate de la S.S.J.G. auprès de la municipalité. Il ne saurait y avoir à Givors d'autres associations s'occupant de natation... l'opération avait été étouffée dans l'oeuf en quelque sorte. Cette puissance la société la doit sans doute aux accords qui la lient à la Municipalité pour ce qui concerne la piscine, construite sur un terrain lui appartenant; mais on aurait tort, même s'il s'agit là de quelque chose qu'il faut prendre en compte, de placer principalement sur ce terrain, l'expression des rapports de force. La Société c'est surtout un capital de notoriété et de respectabilité, une image qui pèse fortement aujourd'hui encore sur la ville.

Dirigeants et municipalité savent qu'ils n'ont rien à gagner à se déchirer et chacun connaît ses limites. Les relations, dans ces conditions, paraissent excellentes. Aucune manifestation de la S.S. J.G. ne se fait sans que le maire de Givors ne "l'honore de sa présence", ou du moins d'une courte visite.

Sa venue, de façon tout aussi rituelle, est immanquablement saluée par les responsables. Ici encore ne voyons pas seulement dans cette affaire un échange de bons procédés entre notables.

La présence de la Société de Sauvetage correspond à quelque chose d'important à Givors. Société à l'équipe dirigeante sans états d'âme, profondément engagée dans ce qu'elle vit comme une mission au service de la jeunesse locale, elle pèse de toute son histoire dans la vie de Givors.

Cela est d'autant plus vrai que la crise d'identité d'une cité qui voit ses industries disparaître et qui se vit pourtant encore comme cité ouvrière, engage tout un travail de (et sur) la mémoire.

La Municipalité à majorité communiste depuis 1953, conduit une politique vigoureuse de développement et de travail sur les racines et la culture locale (11), qui ne peut d'une certaine façon que conforter la position de la S.S.J.G. Celle-ci pourtant ne peut compter sur son seul passé, même s'il est glorieux.

Nous avons pu repérer la diversité des registres d'activité de la Société et la manière dont apparaissait chaque fois un traitement spécifique par rapport à des modes plus anciens. Natation et Joutes semblent occuper une position prédominante avant la guerre de 1914. Dans l'entre-deux-guerres une nouvelle activité apparaît, le water-polo. Chaque génération de sauveteur a connu de grands nageurs ou mariniers. Mais à partir des années 1970 une crise grave a atteint la pratique des joutes : peu de jeunes et des adultes qui n'arrivent pas à briller sur la scène nationale. Lorsque nous nous sommes intéressés pour la première fois à la S.S.J.G., en 1979, le président de cette association nous a présenté le nouvel entraîneur de l'équipe de water-polo. Il lui semblait possible de nourrir grâce à ce sport des ambitions nouvelles pour le club. Effectivement 1983 a vu l'équipe givordine accéder à l'élite nationale. La présence de nombreux joueurs devenus givordins pour l'occasion ou extérieurs à Givors dans l'équipe "fanion" ne freine pas l'enthousiasme des supporters

---

(11) Dont cette recherche qui reçoit un soutien financier est un exemple.

locaux, tout le monde n'adopte pas pourtant la même attitude et certains déplorent le temps des "mercenaires". Alors, faut-il voir dans cette ascension spectaculaire du water-polo une tentative pour substituer aux joutes, défailtantes, un nouvel emblème ? S'agit-il de production sur un mode nouveau, rendu possible par une société médiatique ?

Ce qui est certain c'est que même "sportivisées" les joutes renvoient à un autre rapport au corps que le water-polo et mobilisent d'autres capacités : moins la force que l'effort et la persévérance. L'entraînement auquel on doit s'astreindre emprunte à la natation sportive une partie de son ascèse : les longueurs de bassin en constituent l'ordinaire, même si la dimension collective, très fortement présente, atténue un peu le caractère rébarbatif de cet entraînement. Les joueurs "immigrés" étrangers à la région, découvrent la joute avec curiosité... On souligne le courage de ces chevaliers des temps modernes, mais on ne manque pas d'évoquer le folklore : "ça ne peut pas être aussi dur que le polo - nous on s'entraîne tous les jours et pendant 10 mois sur 12" (12) cela bien sûr sans suffisance ni mépris, un peu comme une évidence. Les poloïstes d'origine givordine se livrent moins sur le sujet. Dans le club, un des aspects essentiels est de maintenir l'équilibre : éviter que l'une des composantes ne domine trop les autres. Mais apparemment ce sont des préséances qui se jouent sur un terrain sportif dans la mesure où tous sont d'accord pour dire que leurs pratiques sont devenues sportives. La banalisation du sport faisant des 150 licenciés de la S.S.J.G. quelques uns des 4.000 licenciés sportifs que compte Givors introduit une menace : pour la joute dont on interroge la pérennité mais bien évidemment aussi pour la société elle-même, comme société "phare" de Givors. Elle est condamnée à préparer un avenir et le fait en référence à son passé.

---

(12) Entretien avec un poloïste.

A regarder les choses d'un peu loin, on a l'impression que l'orientation de la Société, son ancrage local, relèvent d'un pilotage efficace de la part des dirigeants. Donc, si l'on veut, d'une stratégie qu'accompagne un travail auprès des médias. Mais même si on ne peut ignorer les efforts que font les dirigeants pour promouvoir ou pour défendre les positions de leur club, les avatars des diverses pratiques sportives que contrôle la Société traduisent les transformations du champ sportif (13) et plus que de stratégie il faudrait parler d'adaptation à une situation.

Alors la S.S.J.G., un club sportif comme un autre ? Ici encore l'histoire mythifiée n'est pas seulement une carte de plus dont on use sur la scène locale. Elle porte avec elle des usages, une "manière d'être" qui peut paraître à certains anachronique mais qui fait d'elle un des bastions d'une culture populaire traditionnelle.

Et dans la façon dont se vit la pratique de la joute par les plus fervents de ses adeptes n'essaye-t-on que de retenir quelque chose qui est condamné à disparaître ?

L'intensité de la relation entre un passé et un présent dans lequel on engage toutes ses forces peut-elle suffire ? Il manque la manifestation tangible d'une reconnaissance collective. Celle qu'un public attentif est capable de produire.

Aujourd'hui, moins de passion apparente qu'autrefois sur le bassin des joutes. A la difficulté des curieux pour épouser le rythme nonchalant des passes, se mêle l'attention sélective des connaisseurs. Avec eux les jouteurs sont de plain-pied, ils n'ont à en attendre ni la déférence prudente des ignorants, ni la curiosité distraite des promeneurs. Il reste que ces pairs sont quelque peu perdus dans la foule et qu'on ne peut plus lire aussi clairement dans le spectacle, l'expression tranquille d'une manière d'être.

Pourtant ces difficultés n'impliquent pas que les joutes soient devenues l'objet d'un pur jeu de présentation médiatique.

---

(13) cf. Pociello (C) Sports et Sociétés, Ed. Végot, 1981 -

Ce qui leur reste d'efficacité expressive, elles le doivent en bonne partie au contexte de la Société, à la façon dont elle combine tradition et modernité, Sauvetage et Sport; et sans que l'on puisse voir en elle une sorte de machine s'appropriant sur la scène locale les instruments nécessaires à sa survie au gré des circonstances.

## VI UNE FACON D'ETRE GIVORDIN

La Société de Sauvetage et de Joute : un groupe exemplaire ?

On a dit la manière dont la S.S.J.G. avait, en jouant sur plusieurs registres et par un système très dense de relations avec le réseau associatif local, développé une stratégie de présence sur la scène givordine. Au-delà de l'affirmation de cette présence éminente, il faut essayer de rendre compte de la façon dont ce groupe dans sa constitution, son fonctionnement a intégré dans un projet d'existence une dimension de représentation de la réalité locale. Représentation qu'il faut entendre ici dans son sens premier de reflet : la Société microcosme de la ville , comme dans son sens quasi-théâtral : un collectif par sa manière d'être propose, donne à voir, une forme d'expression essentielle de la cohabitation. Représentativité et exemplarité ou comment la S.S.J.G. projette et réalise une incarnation singulière de la "givordinité" ?

De la population de Givors, un historien comme Y. Lequin a pu écrire qu'elle était plurielle (1). Ville de la première industrialisation, "Givors du XIXème siècle et du premier XXème siècle n'est pas une ville-usine sortie toute armée et pensée, dans un premier temps de la pression des besoins en main-d'oeuvre, dans un second de la réflexion rationalisante et moralisatrice d'une grande compagnie. Elle n'est pas non plus fraction extérieure d'une grande cité d'Ancien Régime où se serait venue s'accumuler une force de travail brute et dégorgée régulièrement d'un siècle à l'autre, par le trop plein pendulaire des campagnes"(2). Au fil des étapes de l'industrialisation de Givors se sont agrégées des populations d'origine géographique et ethnique diverses qui ont contribué à faire, comme il a été dit plus haut (3),

---

(1) LEQUIN (Y)- Givors - Compte rendu de recherche dans le cadre du programme de recherches en sciences humaines dans la région Rhône-Alpes. Observation du changement social et culturel. Paris - CNRS - 1980 p. 44-

(2) Ibid p. 42 -

(3) cf. premier chapitre : Givors, cité ouvrière -

du monde ouvrier givordin, et jusqu'à un passé récent (4) une juxtaposition de groupes ouvriers marqués par une forte hérédité professionnelle et une importante homogamie (5). L'espace social givordin apparaît ainsi à l'historien comme un espace segmenté professionnellement. Segmentation qui marquait la vie quotidienne givordine aux premiers temps de la S.S.J.G. en ordonnant l'espace du travail et du hors-travail comme l'espace local : ainsi de la distinction entre souffleurs de verre d'origine italienne et vannier d'origine espagnole, des associations de loisirs conçues sur le modèle corporatif : la "boule en verre" par exemple, des quartiers ou îlots identifiés par la profession de ses principaux occupants. Segmentation qu'on aurait tort toutefois d'assimiler à un cloisonnement tant, dans le contexte d'explosion de la vie associative de la période 1880 - 1914, étaient nombreuses les ramifications de natures diverses entre associations mutuelles, sportives, laïques, de jeunesse, de comités des fêtes tissant les mailles d'un réseau dense (6).

Dans ce contexte, l'originalité de la S.S.J.G. paraît moins liée au fait d'avoir occupé une position de carrefour dans ce réseau, ce dont témoignent ses multiples liens avec les associations locales (7) ou encore l'activité de ses membres tel, entre autres, Joseph Arambourg, ouvrier vannier qui en 1908 est trésorier général de la Société, militant syndicaliste et conseiller municipal radical socialiste, que consister en une rupture avec ce principe de segmentation professionnelle comme avec le clivage entre associations contemporaines

---

(4) Sur l'histoire de l'industrialisation à Givors et l'évolution démographique de la ville nous renvoyons aux ouvrages cités dans la bibliographie -

(5) LEQUIN (Y) op.cit. p.44 L'auteur souligne que ce trait mis en valeur par l'analyse démographique à partir des archives de la ville de Givors est corroboré par les histoires de vie recueillies en 1980 -

(6) CASTETS (J.) Eléments d'histoire du mouvement ouvrier à Givors : grèves, organisations collectives, luttes politiques et idéologiques dans la classe ouvrière à Givors - 1848 - 1914 -

(7) cf. chap. 5

de mouvance laïque ou d'obédience catholique (8). C'est ce qui nous semble se dégager de l'examen des statistiques et des conditions d'adhésion à la Société et nous autorise à poser la question de la représentativité de la S.S.J.G. par rapport à la société locale.

Dans les archives de la Société, un document précieux : le registre matricule des Sociétaires des années 1900 jusqu'à ce jour. Il n'est pas possible de déterminer avec précision la date à partir de laquelle ce registre a été tenu. Si la plus ancienne adhésion consignée remonte à 1886, il semble qu'on ait, aux alentours de 1905, procédé à une actualisation à partir d'un état des sociétaires alors présents. A partir de 1905, on dispose de listes exhaustives des sociétaires par ordre chronologique d'adhésion, listes remises à jour en 1921, 1936, 1955 et 1983. Hormis la période entre 1955 et 1968, le registre matricule semble avoir été tenu avec précision. Outre le nom, le prénom, le domicile de chaque sociétaire on peut ainsi repérer le lieu et la date de naissance, la profession, la date d'entrée dans la Société, la date du décès, de la radiation ou de la démission. En confrontant ces données avec les états nominatifs de recensements de 1911 et 1936 et en les complétant avec les informations fournies par les archives de la Société, (compte rendu d'Assemblée Générale, bulletins de la Société relatifs à l'organisation des fêtes, etc...) on peut préciser, pour un nombre non négligeable de sociétaires, le statut familial et matrimonial, les liens de parenté avec d'autres membres, l'employeur, le type de responsabilité et d'activité dans la Société. Sont ainsi réunies les conditions d'une sociographie historique propre à dégager les éléments d'une analyse de la représentativité de la Société par rapport à la société locale.

Soit, sous la forme de tableaux et diagrammes, quatre "photographies"

---

(8) cf. chap. 5

de la Société pour les années, 1911, 1921, 1936 et 1983. (9)  
Celles-ci ne concernent que les membres actifs de la Société à l'exclusion des membres honoraires qui représentent, au moins dans les premières années d'existence de la Société, un effectif important puisqu'en Décembre 1913 on en compte 245 pour 158 membres actifs. Ils feront l'objet ultérieurement, d'une étude particulière. La Société recrute en outre des pupilles, ils sont 12, par exemple, en 1913. Ces derniers semblent avoir été pris en compte dans les listes dont nous disposons (10); ils seront considérés ici comme des membres actifs.

Qui sont les adhérents de la S.S.J.G. ? Un tableau de la structure des professions autorise une première réponse :

- 
- (9) Il s'agit des dates auxquelles on a procédé à une récapitulation des sociétaires dans le registre matricule de la Société. Ces dates ne correspondent pas forcément à des époques charnières de l'histoire de la Société. Une utilisation en rapport avec cette éventuelle périodisation n'étant pas possible compte tenu des caractéristiques techniques du document. Par ailleurs l'année 1955, date à laquelle on a également procédé à une récapitulation, n'a pu être retenue faute d'une information suffisamment complète en ce qui concerne notamment la profession des sociétaires.
- (10) Le registre matricule ne comporte pas de titre permettant de préciser le statut réel des sociétaires, actifs ou pupilles qui y sont enregistrés .

T A B L E A U 1

	Agriculteurs	Commerçants	Artisans	Ouvriers chez artisans et petits patrons	Ouvriers d'industrie	Manoeuvres	Employés	Professions intermédiaires	Cadres et P.I.S	Chefs d'entreprises	Scolaires Etudiants	Non déterminés	TOTAL	
1911	n	2	3	20	18	35	33	7 <sup>(b)</sup>	1 <sup>(c)</sup>	0	2	0	23	144
	z	1	2,5	16,5	15	29	27	5	0,8	0	1			
	(a)													
1921	n	10	7	10	25	123	59	16	2 <sup>(c)</sup>	0	1	0	0	253
	z	3,9	2,7	3,9	9,9	48,6	23,3	6,3	0,8	0	0,3			
1936	n	5	6	14	10	84	29	22 <sup>(d)</sup>	5 <sup>(c)</sup>	0	1	3	20	199
	z	2,8	3,4	8	5,7	47,7	16,5	12,5	2,8	0	0,5			
1983	n	0	5	3	2	43	0	12	20 <sup>(e)</sup>	4	1	35	6	131
	z	0	5,5	3,3	2,2	47,7	0	13,3	22	4,4	1,1			

STRUCTURE DES PROFESSIONS

- (a) Les pourcentages sont calculés à partir de l'ensemble des actifs occupés;  
 (b) Il s'agit là exclusivement d'employés de commerce et de trois "employés" du P.L.M.  
 (c) Il s'agit là uniquement de salariés du privé: contremaître, dessinateur, technicien.  
 (d) .. dont cinq "employés" du "P.L.M."  
 (e) dont 14 du privé : contremaîtres, techniciens, agent de maîtrise.

Outre les imprécisions inhérentes aux tentatives de comparaison de structures de professions construites à partir de nomenclatures différentes, l'exploitation d'un tel tableau doit tenir compte du fait que les actualisations successives des listes de sociétaires auxquelles il a été procédé dans le registre matricule, ne semblent pas avoir retenu les éventuels changements de profession des intéressés (11). Ceci tout particulièrement pour les actualisations de 1921 et 1936. En toute rigueur nous n'avons donc affaire ici ni à une représentation de la structure des professions des sociétaires à une date donnée ni, de manière certaine, à une image de la même structure au moment de l'entrée dans la Société. Une des conséquences est qu'il n'est pas possible d'apprécier les phénomènes de mobilité professionnelle des membres de la Société, a fortiori de dire en quoi celle-ci a joué un rôle dans celle-là. Une autre est qu'une distorsion, sans doute légère, est ainsi introduite dans le dénombrement des effectifs de chaque catégorie sans qu'on puisse pour autant en déterminer le sens.

De la lecture du tableau on peut retenir les enseignements suivants :

D'abord, la dominante ouvrière du recrutement de la Société : ouvriers d'industrie ou de petites entreprises, manoeuvres représentent, en 1911, 71 % des effectifs. Ce pourcentage augmente en 1921 (81,8 %) (12) pour décroître ensuite lentement jusqu'en 1983. A cette date, les ouvriers constituent encore la moitié de l'effectif dans le contexte d'une ville ouvrière touchée par la désindustrialisation.

---

(11) Tel sociétaire reste ouvrier pendant toute sa carrière à la Société alors que nous savons par d'autres documents qu'il n'en a rien été.

(12) On peut peut-être voir là un effet du développement de l'industrie locale lié à la guerre de 1914-1918. Celui-ci a drainé une population ouvrière étrangère à Givors dont une partie fixée sur place pourrait avoir ensuite adhéré à la Société. C'est du moins ce que laisserait entendre le flux important et exceptionnel de sociétaires qui, en 1921, sont originaires pour partie des communes rurales de la région et pour l'autre de villes comme Lyon, Marseille, Mâcon, Valence, Vienne, etc...

En évitant d'y voir une transposition mécanique on peut souligner que les fluctuations des sociétaires selon l'origine professionnelle vont de pair avec les transformations des structures professionnelles de la population givordine. Ainsi la période de l'entre-deux-guerres où la grande industrie devient prépondérante (13) est aussi celle où les ouvriers et manoeuvres de la grande industrie sont les plus nombreux dans la Société. De même la désindustrialisation et la tertiarisation progressive qui affectent, depuis 1950, la population active et, a contrario, le développement de migrations alternantes en direction de l'agglomération lyonnaise peuvent être mis en regard de l'évolution des effectifs ouvriers comme ceux du groupe des professions intermédiaires et ne sont, sans doute, pas sans lien avec la lente érosion des premiers qui conservent cependant une quasi majorité, avec la montée des seconds, circonscrite, pour l'essentiel, aux professions de l'encadrement industriel (14). L'absence d'homogénéité des sources statistiques de l'emploi ainsi que la non distinction entre emplois masculins et féminins pour certaines périodes alors que la S.S.J.G. a un recrutement presque exclusivement masculin interdisent d'aller au-delà de cette simple mise en perspective. Celle-ci tendrait cependant à prouver que le recrutement de la Société en se calquant sur les transformations de la vie économique n'est pas circonscrit à tel ou tel secteur économique ou mode d'organisation de la production.

---

(13) En 1876, 66% de la population active givordine travaille dans le secteur industriel et artisanal dont 53,3 pour la seule industrie. A la veille de la seconde guerre mondiale artisanat et industrie représentent 70,2% de la même population, la grande industrie 90% de ce total. Sources : SERAFIN (Marylène) Démographie et industrialisation de la ville de Givors de 1836 à 1970. D.E.S. multigraphie Université Lyon 2. 1970.

(14) Jusqu'à une date très récente, la population active givordine est majoritairement ouvrière : 59,4% des actifs en 1975, 45,8% des actifs occupés en 1982. Sources. Recensements de 1975 et 1982. Phénomène postérieur à la dernière guerre, le processus de tertiarisation des emplois à Givors reste limité par rapport à la progression des emplois tertiaires en région Rhône-Alpes. A titre indicatif, profession libérale, cadres supérieurs et moyens, employés représentent, en 1975, 27,2% de la population active à Givors et 32,9% pour la région Rhône-Alpes. Sources : Recensement de 1975 et AMAT (Louis), DHERVILLEZ (Dominique). Givors, généalogie et représentation d'un espace industriel. Thèse III<sup>e</sup> cycle. Université LYON II Oct. 1982.

T A B L E A U N° 2

		Agriculteurs	Commerçants	Artisans	Ouvriers	Employés	Professions intermédiaires	Cadres P.I.S	Chef d'entreprises
Hommes et Femmes	n	100	180	180	3820	25,60	1060	420	20
	%	1,2	2,15	2,15	45,8	30,7	12,70	5	0,2
Hommes seulement	n	60	60	140	3240	700	560	280	20
	%	1,1	1,1	2,76	64	13,8	11,1	5,5	0,4

Catégories socioprofessionnelles des actifs  
occupés de la commune de Givors 1982

Source : Recensement de 1982

Une analyse plus fine par catégories, par métiers et par niveaux de qualification fait apparaître dans la Société une prépondérance sans cesse plus affirmée du groupe des ouvriers d'industrie sur les autres et au sein de ce dernier des ouvriers professionnels qualifiés. Ceux-ci sont, dès les premiers temps, et semble-t-il, jusqu'à un passé récent, issus en majorité du secteur de la métallurgie. Leur origine selon l'entreprise pour laquelle nous ne disposons que d'informations

fragmentaires montre cependant que l'ensemble des secteurs industriels et des grandes entreprises givordines (Fives-Lille, Prénat, Hauts-Fourneaux de Chasse, Souchon, Prost) constituent l'aire de recrutement traditionnelle de la Société. De la même manière, l'ensemble des corporations artisanales et des secteurs de la petite industrie implantés à Givors semble être représenté, patrons et ouvriers confondus, avec une prépondérance du secteur du bâtiment et de la menuiserie sans que l'on puisse dire si ce dernier phénomène ressortit à une spécificité givordine.

Du caractère ouvrier du recrutement doit-on conclure à l'idée que la S.S.J.G. offre un bon exemple d'associativité ouvrière ? On l'a dit, une originalité de la Société tient à cette rupture d'avec le principe de segmentation professionnelle qui marquait nombre d'associations givordines. Il n'est peut-être pas le fait du hasard que certains militants à l'origine de la création des Chambres Syndicales vers 1880, première tentative locale d'unification des métiers, soient, au même moment, des membres actifs de la Société. De ce point de vue cette originalité du recrutement, comme le soin jaloux mis à la conservation du monopole des missions de sauvetage pourraient être interprétés comme un trait de la modernité du mouvement ouvrier qui au tournant du siècle entreprend de s'organiser sur une autre base que celle du métier. Etayerait aussi l'idée d'associativité ouvrière le fait que la S.S.J.G. rassemble l'élite ouvrière qui, loin d'être sous la tutelle d'une direction de notables, participe activement à la conduite de la Société. Celle-ci recrute peu dans les couches privilégiées de la société givordine et si elle le fait, surtout avant 1914, c'est d'abord par le truchement et l'écran du groupe des membres honoraires. Le "compte rendu moral et financier" de l'assemblée générale de 1913 donne une liste de 245 membres honoraires qui peut être considérée comme un chef d'oeuvre de dosage politique et de volonté d'unanimité. Sont en effet présents, le maire et ses adjoints, les principaux industriels ou directeurs d'entreprise,

les curés de Givors-ville et Givors-canal, le directeur de la Caisse d'Epargne, le receveur Municipal, des notaires, médecins, architectes, un nombre impressionnant de rentiers et de commerçants, ces derniers étant très peu nombreux parmi les membres actifs. (15)

(15)

### COMITÉ D'HONNEUR

#### PRÉSIDENTS

MM. Léon Boudoint, industriel au Pertuiset.  
Félix Bal, comptable à Chasse.

#### VICE-PRÉSIDENTS

MM. Thonnérioux, céramiste, place du Suel.  
Garby Louis, charron, rue Emile-Zola.  
Harriot, négociant, rue Belfort.

#### MEMBRES

MM. Daufès, pharmacien, rue Victor-Hugo.  
J. Revenu, négociant, rue Victor-Hugo.  
Charbon, sous-ingénieur des Ponts et Chaussées.  
Vaugelas.

#### MEMBRES HONORAIRES

MM. Abeille, rue de Belfort.  
Arambourg Pierre, place du Suel.  
Araud, rue Jean-Ligonnet.  
Arnaud, rue Fleury-Neuvesel.  
Baudrand Henri, rue Gambetta.  
Baudrand Francis, quai Roblechon-Malgontier.  
Baudrand, place de la Liberté.  
Baudrand, ébéniste, rue Emile-Zola.  
Bailly, rue de Belfort.  
Baudrand, adjoint au Maire, quai du Bassin.  
Beaufort, architecte, rue du Bourg.  
Beccarri, quai du Bassin.  
Berger, rue des Tuileries.  
Belaud, rue du Bourg.  
Berthon, quai de la Gare d'Eau.  
Berry, rue Honoré-Petetin.  
Boiron, rue Piéroux.  
Bonneville, ingénieur à Chasse.  
Bonin, ruraliste, rue de Belfort.  
M<sup>me</sup> Veuve Bonnaud, vannier, rue de Lyon.  
MM. Boiron fils, tailleur, rue de Belfort.  
Bonis, rue Honoré-Petetin.  
Boudaz, quai du Château.  
Bouché, place de l'Hôtel-de-Ville.  
MM. Boulon, rue de Belfort.  
Bouchardon père, rue Jean-Ligonnet.  
Bouchaud, route de Rives-de-Gier.  
Bouchardon, rue Carême-Entrant.  
Bourdin, rue Gambetta.  
Brosse, curé, rue de l'Eglise.  
Brossette, Maire, route de Rives-de-Gier.  
Brottet, rentière, quai Malgontier.  
Brunel, imprimeur, rue de Belfort.  
Bredoux, rue du Moulin.  
Bruyas, receveur municipal, place de la Nation.  
Bruyas Joseph, chapelier, rue Joseph-Faure.  
Bruyas, quai de la Navigation.  
Bullion, rue Piéroux.  
Buret, Montée St-Gérald.  
Carrichon Pierre, rue de Lyon.  
Cotton, rentier, route de Rives-de-Gier.  
Cellard, Saulées de Chasse.  
Cécillon, notaire, rue de Belfort.  
Charmet, Directeur de la Caisse d'Epargne.  
Challias, route de Rives-de-Gier.  
Champin, rentier, rue Jean-Ligonnet.  
Charroire, place du Suel.  
Chaubaud fils, rue Fleury-Neuvesel.

Chaubaud père, rue Roche-Marcadre.  
Chaumet, rue de Lyon.  
Chanal, rue Strasbourg.  
Chillat, rue de Belfort.  
Chagot, quai du Bassin.  
Coin, rue de Belfort.  
Courage, rue Gambetta.  
Coron, rue Joseph-Faure.  
Colombet Jules, rue de l'Egalité.  
Christophe, quai du Château.  
Crozat, rentier, rue des Chantiers.  
Crozat, docteur, rue Denfert.  
Crotte père, rentier, rue de Belfort.  
Crotte André, rue de l'Egalité.  
Crotte Stéphane, rue de Belfort.  
Crussy, place Carnot.  
M<sup>me</sup> Veuve Clair, rentière, rue Joseph-Faure.  
MM. Dantoine L., rentier, rue de l'Egalité.  
Dantoine fils, rue Gambetta.  
Darnancy, rue St-Gérald.  
De Valors, à Chasse.  
MM. Deville, rue de Belfort.  
Deblock, rue Victor-Hugo.  
Découssy, rue Gambetta.  
Déliot, cordonnier à Bans.  
Delzongle, rue de Lyon.  
Delorme, bijoutier, rue de Belfort.  
Décourt, chemin de la Tour de Varissaux.  
Devisé, rue Honoré-Petetin.  
M<sup>me</sup> Veuve Dominique, rue Marie-Mas.  
MM. Dorel, quai du Bassin.  
Dumas, rue Marie-Mas.  
M<sup>me</sup> Veuve Dufour, rue Joseph-Faure.  
MM. Dueret, rue Victor-Hugo.  
Dumaine, entrepreneur, rue Honoré-Petetin.  
Dutrage, rue de Belfort.  
M<sup>me</sup> Duroza, café, rue Jean-Ligonnet.  
MM. Eydan, café, place de l'Hôtel-de-Ville.  
Forissier, rue de Belfort.  
Ferroquillat, « Lyon Républicain ».  
Fornbert, chemin de Gizard.  
Feydel, rue Victor-Hugo.  
M<sup>me</sup> Veuve Filliol, place de la Nation.  
MM. Fleury-Kavarin, député.  
Foison, rue de Lyon.  
Gachet, rue Victor-Hugo.  
Gaillard, quai du Bassin.  
Gauvin, rue Gambetta.  
Garde, à Mornant.  
Garby, place de l'Hôtel-de-Ville.  
Gauthier, rue Victor-Hugo.  
Gayvallet, rue de Lyon.  
Gemelas, rue de Lyon.  
Gentil, rue Jean-Ligonnet.  
Girard, Café de Lyon.  
Genin, rue Victor-Hugo.  
De Génissiaz, rue Victor-Hugo.  
Gervais, rue du Moulin.  
Grange, quai du Château.  
Grosjean, directeur du Gaz.  
Grenier, rue Roche-Marcadre.  
Guillermin, rue Belfort.  
Guillon, bazar, rue de Lyon.  
Guillon, rue Joseph-Faure.  
Guy, quai de la Gare d'Eau.  
Goudard, rue Jean-Ligonnet.

Par ailleurs, les informations recueillies sur la composition des conseils d'administration et des comités d'organisation des fêtes composés exclusivement de sociétaires (1905 - 1913 - 1924 - 1984) ainsi que la liste des présidents successifs avec leur profession et leur origine sociale font apparaître un transfert des responsabilités dans la Société, d'abord partagées entre commerçants, artisans et ouvriers de petites entreprises, assumées après la guerre de 1914 - 1918, par une majorité d'ouvriers d'usine.

L'examen des appartenances socio-professionnelles et des origines sociales des dirigeants de la Société pour lesquels nous disposons de ces informations confirme qu'à l'exception de la présidence qui a eu souvent un caractère honorifique ou de représentation, la responsabilité effective est, dans la plupart des cas, assurée par des ouvriers ou des sociétaires d'origine ouvrière.

L'organigramme de la Société pour 1983 témoigne de la continuité de cette prépondérance. On y repère, président, vice-président, secrétaire, trésorier et membres confondus la présence d'un directeur d'usine, d'un entrepreneur en maçonnerie, de deux dessinateurs, d'un comptable, d'un artisan, de deux commerçants et de dix ouvriers qui n'y occupent pas que les rangs subalternes. Limité en nombre, le recrutement des notables l'est aussi, de plus en plus, au secteur industriel.

Parallèlement les sociétaires issus des couches moyennes dont le nombre croît, pour représenter aujourd'hui 1/5ème des effectifs, ont pour l'essentiel, la même origine : contremaître, technicien, agent de maîtrise. Pas plus qu'elle ne semble avoir été sous l'emprise de notables traditionnels, la Société ne paraît donc être colonisée par la petite bourgeoisie nouvelle à l'instar d'autres associations givordines.

Ouverte aux différentes professions mais intégrant de façon privilégiée des individus associés directement à la production,

populaire mais surtout ouvrière dans son recrutement, la S.S.J.G. pourrait être, au seul vu des statistiques, rapidement assimilée à un conservatoire local d'une élite ouvrière où pratiques sportives et sociabilité afférente viendraient magnifier un éthos ouvrier, fourniraient les motifs de persister dans une manière d'être.

Gardons-nous toutefois des correspondances mécaniques. A y bien regarder la Société n'est peut-être pas la transposition de groupes et d'activités professionnelles. L'examen de l'origine géographique des sociétaires pourraient apporter des éléments dans ce sens :

T A B L E A U N° 3

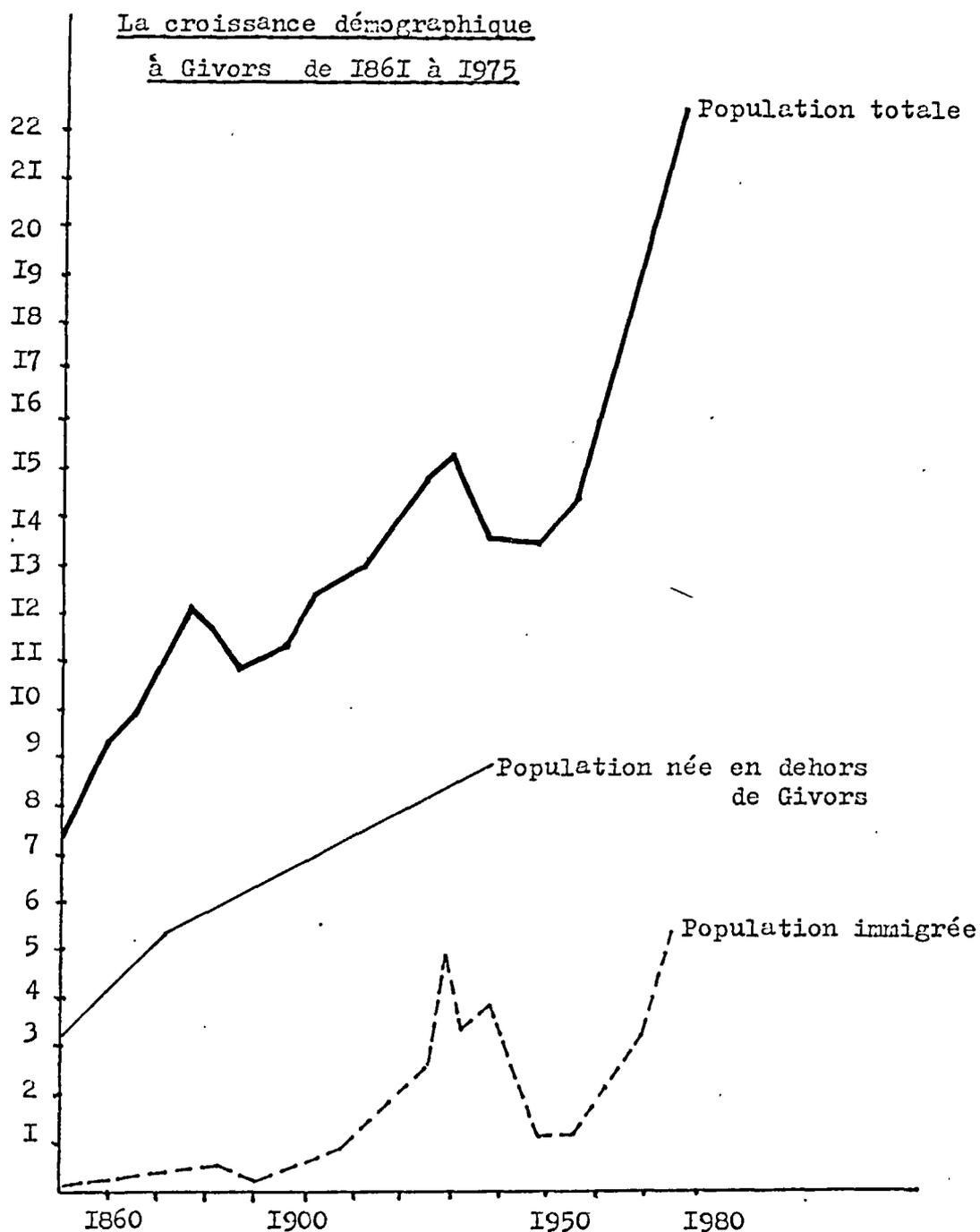
Nés à :		1	2	3	4	5	TOTAL
		GIVORS	PROXIMITE communes limitrophes	FRANCE sauf 1 & 2	ETRANGER	NON DETERMINEES	
1911 (a)	n	107	3	9	0	25	144
	%	90	2,5	7,5	0		
1922	n	187	17	48	0	1	253
	%	74,2	6,7	19	0		
1936	n	155	24	9	0	11	199
	%	82,5	12,7	4	0		

Origine Géographique des Sociétaires (b)

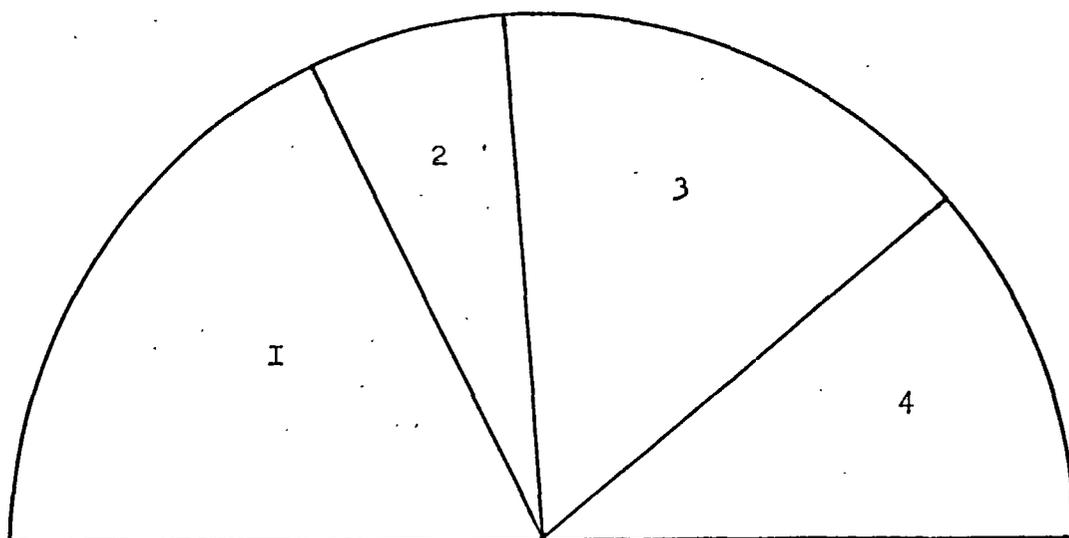
(a) Pourcentage sur la base du total général moins la catégorie "non déterminés"

(b) Nous ne disposons pas de l'origine géographique des sociétaires pour l'année 1983. On note cependant, qu'en juin 1983, l'équipe de water-polo de la SSJG est composée de 13 joueurs dont 8 sont nés en dehors de Givors et des communes avoisinantes.

Alors que l'industrialisation a fait de Givors une ville largement ouverte aux flux de l'immigration rurale et étrangère, l'aire géographique de recrutement des sociétaires, déterminée en fonction de leur lieu de naissance apparaît confinée à la ville de Givors et aux communes limitrophes.



D'après AMAT (L.) L'immigration à Givors de 1850 à nos jours.



- 1 nés à Givors
- 2 nés dans le Rhône
- 3 nés dans le reste de la France
- 4 nés à l'étranger

L'origine géographique des habitants de Givors en 1936

d'après SERAFIN Marylène - Démographie et Industrialisation de  
de la ville de Givors de 1836 à 1970.  
DES . Université Lyon II. 1970 p.70 bis -

A l'exception de la période postérieure à la première guerre mondiale pour laquelle on repère en 1921, un pourcentage de 19% de sociétaires originaires du reste de la France, pourcentage sans doute lié au brassage de population occasionné par la mobilisation industrielle de la période de guerre (voir note 12), la Société est très largement une affaire de givordins. Il est significatif à cet égard que les sociétaires nés hors de Givors se voient attribuer dans le registre matricule le qualificatif "d'étranger". Plus qu'une xénophobie particulière à l'endroit d'une immigration intérieure comme extérieure (16) il faut voir dans ces faits l'indice que l'appartenance à la S.S.J.G. est un attribut de la citoyenneté givordine. N'est-il pas remarquable que la Société, société masculine par excellence, ne se soit ouverte que récemment aux femmes et dans les formes restrictives de la "femme qui aide" ou de la "femme qui supporte" ?

A l'encontre d'autres associations de loisirs fondées sur la récréation ou la sociabilité, la Société est un collectif inscrit dans un territoire défini comme le lieu où s'exercent les missions de sauvetage face aux périls de l'inondation. C'est dire que ce territoire n'est pas constitué à partir de l'espace du travail ni même sur la base du lieu d'habitation, c'est un espace politique : la solidarité est un droit de tous, son exercice privilégié et exemplifié ne saurait toutefois échapper au citoyen parce qu'il est l'incarnation d'une politique comprise dans son sens originare. La Société comme institution éminente de la communauté civique ?

A l'identité du sociétaire ouvrier ou producteur se substitue alors celle du sociétaire citoyen. Deux confirmations :

L'une qui est donnée par l'analyse de l'origine spatiale des sociétaires selon le domicile et la façon dont celle-ci est revendiquée

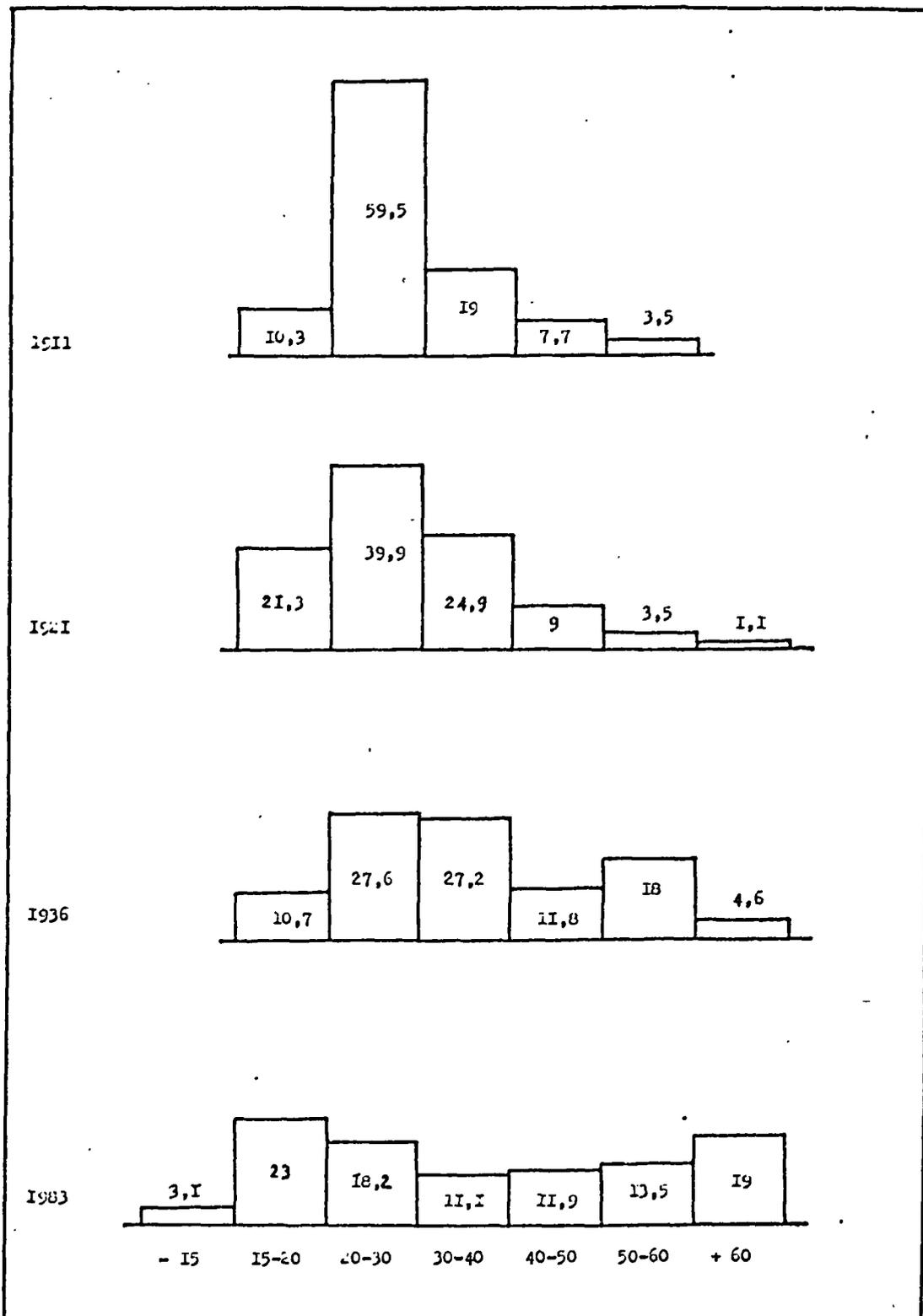
---

(16) Les statuts de la Société ont longtemps interdit l'adhésion d'un étranger.

ou non dans la Société. On a dit comment à Givors, les quartiers et même les îlots d'immeubles participaient de la construction d'une identité; on sait aussi l'affaiblissement actuel de cette dimension. A l'opposé des principes d'organisation de la vogue, la Société se démarque en gommant dans ses activités, comme dans le repérage officiel de ses membres tout ce qui pourrait se rapporter à une identité de quartier. Celle-ci n'est cependant pas absente du discours, notamment dans les entretiens d'anciens sociétaires. Tout se passe pourtant comme si elle n'avait pas cours officiel, comme si, la territorialité de la Société renvoyant plus à un espace "politique" que proprement urbain, il s'agissait de lever l'hypothèque d'un retour à l'affrontement des bandes et des clans, d'un retour à une forme de la sociabilité qui n'est plus de mise dans la Société. L'autre confirmation est apportée par la considération de l'évolution de la structure des âges des sociétaires.

T A B L E A U N° 4

	-15	15-20	20-25	25-30	30-40	40-50	50-60	60 & +	Total	
1911	n	0	12	29	40	22	9	4	0	116
	%	0	10,3	25	34,5	19	7,7	3,5	0	
	28	indéterminés - Moyenne d'âge : 28,12								
1921	n	0	54	58	43	63	23	9	3	253
	%	0	21,3	22,9	17	24,9	9	3,5	1,1	100
	0	indéterminé - Moyenne d'âge : 28,9								
1936	n	0	21	27	27	53	23	35	9	195
	%	0	10,7	13,8	13,8	27,2	11,8	18	4,6	100
	4	indéterminés - Moyenne d'âge : 36,72								
1983	n	4	29	17	6	14	15	17	24	126
	%	3,1	23	13,5	4,7	11,1	11,9	13,5	19	100
	5	indéterminés - Moyenne d'âge : 38,56								



Histogrammes des pourcentages des différentes classes d'âge

Tableau et histogramme renvoient d'abord l'image d'une Société où cohabitent les classes d'âge. Paradoxalement le processus de "sportivisation" n'a pas comme corollaire un rajeunissement des effectifs, mais se traduit au contraire par une forme de vieillissement. L'augmentation graduelle de la moyenne d'âge : on passe d'une moyenne de 28,1 ans en 1911 à une moyenne de 38,5 ans en 1983, n'est pas due à l'extension de la durée de présence dans la Société pour un nombre sans cesse plus important de sociétaires, mais tient au contraire, comme on le verra plus loin, à une diversification des âges d'entrée à la Société. Que suggèrent ces statistiques des rapports entre les différentes classes d'âge ? Comment rendre compte de leur évolution et de leur signification ?

En 1911, la participation à la Société est essentiellement l'affaire de jeunes adultes. Pour un grand nombre d'entre eux l'entrée à la Société s'est faite entre 15 et 20 ans et est sans doute contemporaine de l'accession à un premier emploi (17). Faute pour la période, d'une statistique des âges de sortie de la Société, on ne peut préciser si le service militaire est l'occasion d'une rupture ou d'un simple relâchement des liens avec la Société comme le laisse entendre l'absence de réinscription et les formes de solidarité en usage entre militaires appelés et membres d'associations, à l'instar des amicales laïques ou des sociétés d'anciens élèves, pour la même époque. On ne peut non plus établir avec certitude, en l'absence de tout recoupement systématique que le départ de la Société coïncide pour nombre de ces sociétaires avec l'accès au mariage. Tout au plus, peut-on en faire l'hypothèse, celle-ci étant par ailleurs suggérée par l'opposition dans l'organisation des joutes de vogues entre joutes de célibataires et joutes d'hommes mariés. Une interprétation se dégage : la pratique des joutes est un rite de passage; sorte de trait-d'union entre

---

(17) cf. histogramme des âges d'entrée à la Société. Un grand nombre d'entre eux déclarent un métier à l'inscription.

l'accès au métier et l'accès au mariage; manifestation publique de l'accession à l'adulthood, celui-ci est, dans le cadre de la Société, l'objet d'une codification d'un autre ordre qui en prévient les débordements en même temps qu'elle renforce les solidarités de classe d'âge.

Groupe pivot de la Société, le groupe des jeunes adultes n'est pas pour autant le groupe dominant : l'essentiel des responsabilités va et ne cessera d'aller aux groupes plus âgés. A l'intérieur de ceux-ci, un nombre non négligeable de sociétaires ont adhéré tardivement. Les responsabilités principales vont cependant à des membres qui ont plus de vingt ans de présence dans la Société.

A ne retenir que l'évolution des pourcentages respectifs de chaque classe d'âge pour les années 1921, 1936 et 1983, on pourrait rapidement conclure que la cohabitation des groupes s'affirme de plus en plus dans la tendance à une répartition numérique de plus en plus égalitaire. Pourtant le fait le plus significatif de cette évolution semble résider dans le progressif affaiblissement du groupe des jeunes adultes de 20 à 30 ans. La guerre de 1914-1918 marque ici une rupture. En 1921, ce groupe ne représente plus que 39,9% des effectifs de la Société. Encore faut-il voir dans ce chiffre, l'impact d'adhésions différées pour cause de guerre de la part de jeunes sociétaires comme incitent à le penser les très forts recrutements des années 1919, 1920 et 1921. La lente transformation de la joute en sport, patente après 1945 mais sans doute amorcée dans les années 1941 - 1943 (18) introduit une rupture dans les formes de la

---

(18) Le premier règlement sportif des joutes est conçu en 1943 par un givordin. L'histogramme des sociétaires selon leur âge d'entrée montre qu'à partir de 1941, le recrutement des sociétaires se fait massivement dans la tranche d'âge des 15-20 ans et également, de manière significative, dans la tranche des 10-15 ans. Sans être fonctionnellement liées, entrée dans la Société et scolarité vont pour une certaine catégorie de sociétaires être simultanées. Certes la guerre compromet ou interdit le recrutement de jeunes adultes, mais le tarissement des entrées d'adultes pour la période de guerre n'est peut-être qu'un temps de latence avant la transformation des modalités d'accès des adultes à la Société : en 1983, l'entrée des adultes tard venus à la Société semble largement déterminée par la présence dans la Société de membres plus jeunes de la famille : tel père entre dans la Société pour "supporter" son fils, tel "beau-frère" pour apporter sa compétence technique.

cohabitation entre classes d'âge et donc dans le modèle de socialisation que celle-ci incarnait. Inscrite dans un continuum, la pratique sportive débouche sur un projet instrumental, l'accession à l'adulthood devient affaire de carrière (sportive), les rites de passage s'estompent, le groupe de jeunes adultes cesse de jouer un rôle charnière, le temps d'une pédagogie de la joute est venu .

Structures des âges d'entrée : Récapitulatif

1905-1912

	-10	10-15	15-20	20-25	25-30	30-40	40-50	+ 50
n	0	1	66	22	22	9	1	0
z	0	0,8	54,5	18,1	18,1	7,4	0,8	0

Non déterminé 33  
 Effectif pris en compte 121  
 Total 154

1920-1939

	-10	10-15	15-20	20-25	25-30	30-40	40-50	+ 50
n	0	1	208	82	31	16	0	0
z	0	0,2	56,5	22,3	8,4	4,3	0	0

Non déterminé 31  
 Effectif pris en compte 338  
 Total 369

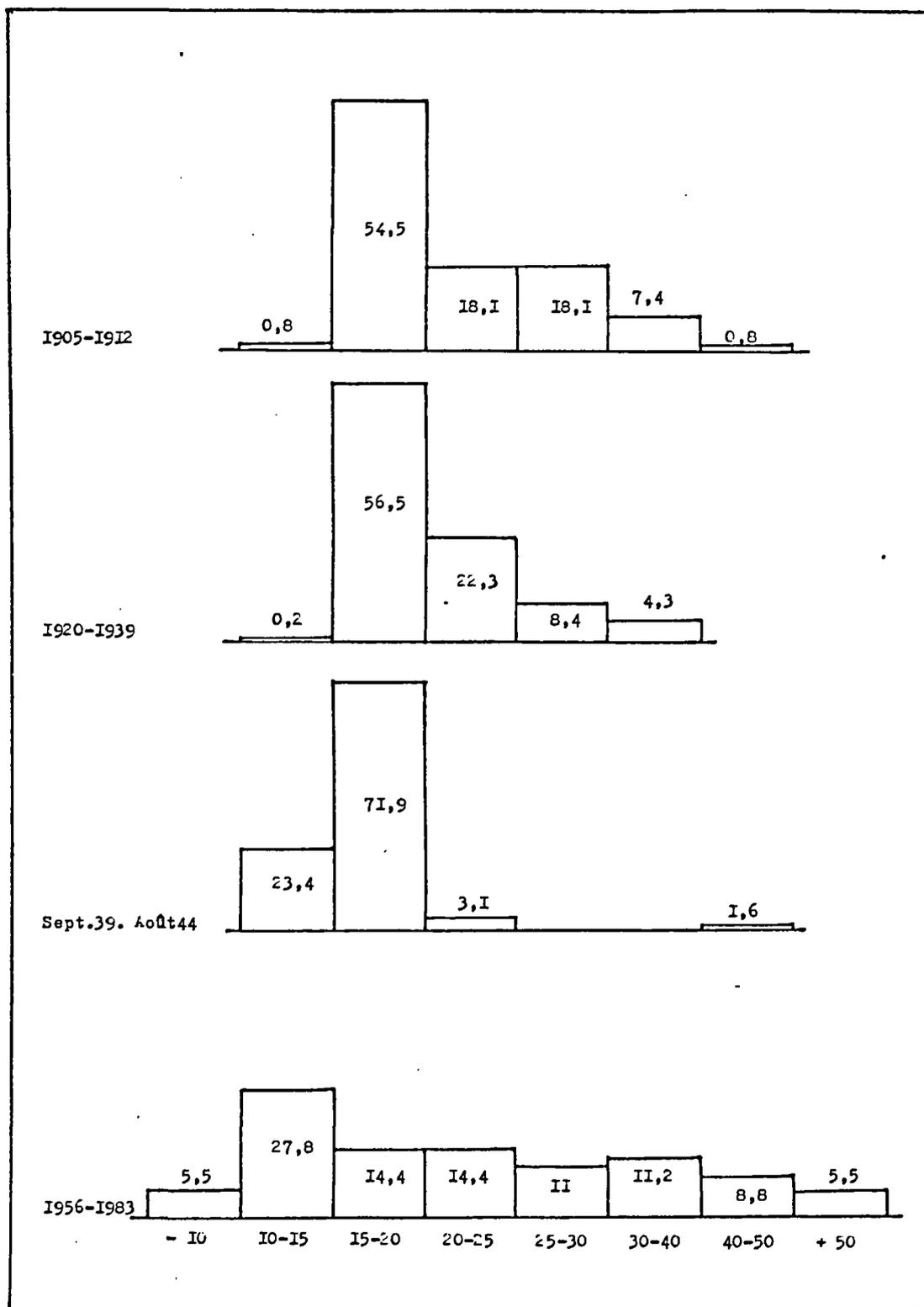
Sept. 39- Août 44

	-10	10-15	15-20	20-25	25-30	30-40	40-50	+ 50
n	0	15	46	2	0	0	1	0
z	0	23,4	71,9	3,1	0	0	1,5	0

1956-1983

	-10	10-15	15-20	20-25	25-30	30-40	40-50	+ 50
n	5	25	13	13	10	11	8	5
z	5,5	27,8	14,4	14,4	11	12,2	8,8	5,5

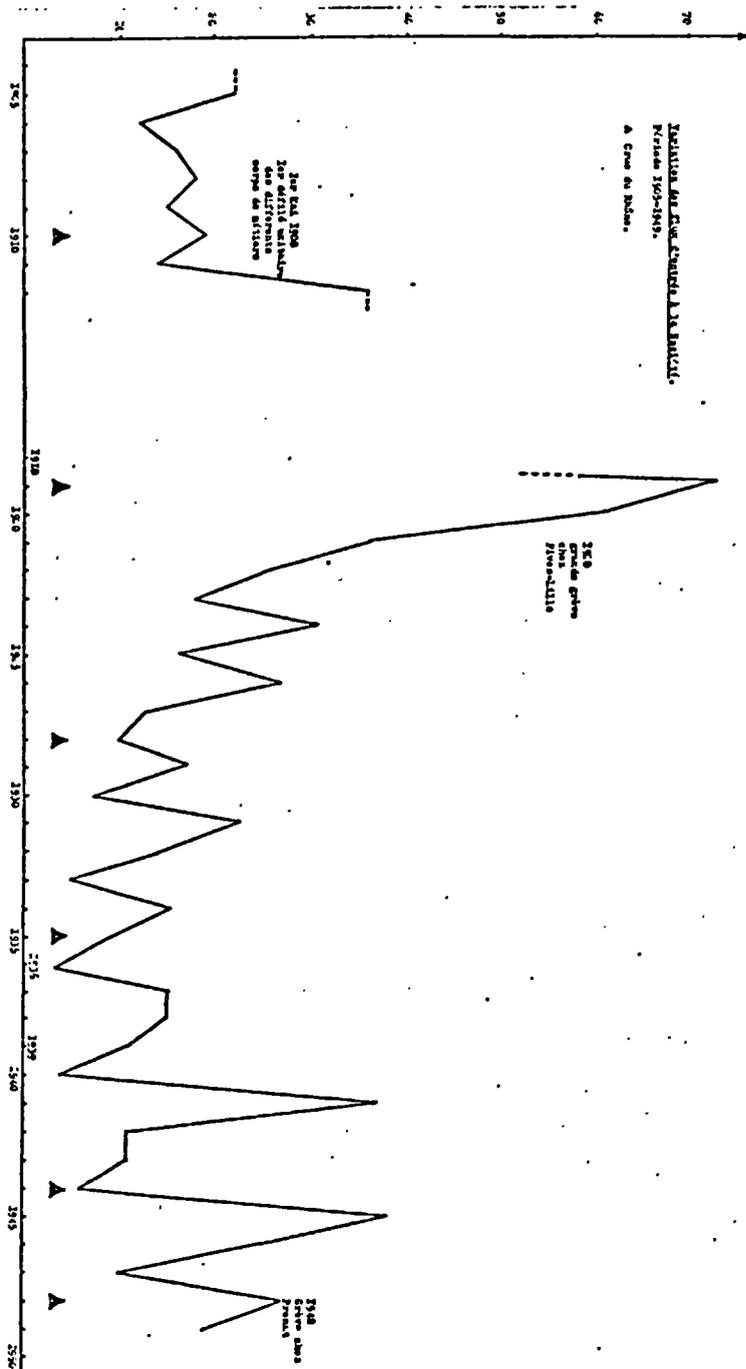
Non déterminé 6  
 Effectif pris en compte 90  
 Total 96



Histogrammes des pourcentages selon  
l'âge d'entrée

Flux et reflux des givordins dans la Société

Une autre façon d'interroger la représentativité de la S.S.J.G. par rapport à la société locale est de s'attacher à décrire les flux et reflux des givordins dans la Société. On peut, pour ce faire, partir d'un diagramme de l'évolution des effectifs de nouveaux adhérents.



Ce diagramme est établi pour les périodes pour lesquelles nous disposons d'une information sûre quant aux effectifs des nouveaux sociétaires. Il met en correspondance les variations de flux à l'entrée de la Société avec les principaux évènements de la vie économique et sociale givordine : guerres, grèves, grandes crues du Rhône.

Dans les années précédant la guerre de 1914-1918, une vingtaine de nouveaux sociétaires entrent en moyenne chaque année. Rapporté à un effectif relativement stable pour la même période : 150 membres actifs environ, ce chiffre indique un faible taux de rotation des membres au sein de la Société. Après l'afflux massif qui caractérise les années 1919 - 1920 - 1921, les entrées annuelles tendent à décroître jusqu'à la guerre de 1939 - 1945. Cette évolution n'est pas sans à-coups, les regains d'adhésions qui la scandent, selon un rythme de deux - trois ans, ne semblent pas coïncider avec les crues du Rhône, ne paraissent pas non plus entrer en résonance avec les événements qui marquent l'histoire du mouvement ouvrier local : 1936, comme plus tard 1940, correspond à une période d'étiage du recrutement. Faut-il y voir l'indice de deux formes de mobilisation antagonistes ? Contrairement à la première guerre mondiale, période où la Société est mise en sommeil, la seconde guerre mondiale est marquée, essentiellement en 1941, par un flux d'adhésion important dont l'interprétation fait difficulté tant les informations sur cette période de la vie de la Société sont rares. Doit-on comprendre que cette réactivation s'inscrit dans le contexte particulier de relance des jeux traditionnels qu'avait essayé d'impulser le gouvernement de Vichy ?

Une conclusion : tout en étant fortement intégrée à la Société givordine, la S.S.J.G. a ses rythmes propres de fonctionnement qui paraissent affectés par des évènements de portée nationale mais sans rapports immédiats et du moins mécaniques avec ce que l'on sait de l'histoire locale.

Quelles sont les procédures de l'entrée dans la Société de Sauvetage et de Joutes ? Les documents officiels de la Société renseignent peu à ce sujet. Un statut de pupille est prévu dans les textes qui organise en principe l'entrée des plus jeunes.

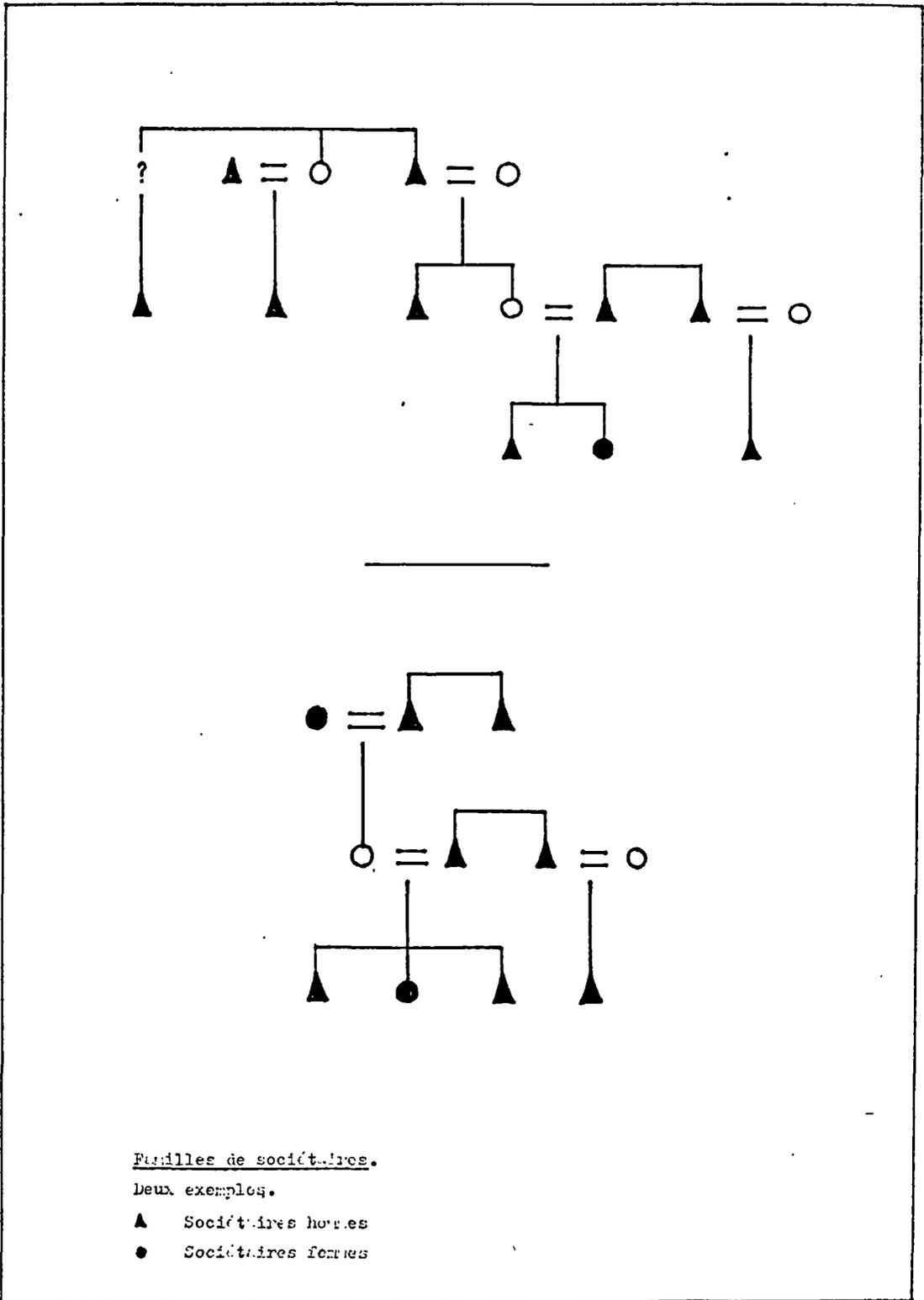
Il est, en l'état de nos connaissances peu passé dans les faits : douze pupilles en 1913 pour une Société de 158 membres actifs, et semble progressivement tomber en désuétude, du moins formellement. Ceci n'exclue pas pourtant des rites de cooptation, des périodes probatoires. Celui qui consulte les listes d'adhérents du registre matricule est cependant frappé par le retour régulier des mêmes noms. C'est d'abord sur la même liste la présence du père et du fils désignés comme tels, de fratries ensuite, parfois composées de quatre ou cinq frères. Un inventaire systématique des liens de filiation et d'alliance n'a pu être réalisé; l'enquête orale, complétée par la lecture du registre matricule et les recoupements que permet la consultation des listes nominales de recensement, révèle cependant l'existence de véritables dynasties au sein de la Société. Filiation en voie directe mais aussi alliance : on entre dans la Société par le mariage avec la fille ou la soeur d'un sociétaire, par le mariage de sa fille ou de sa soeur avec un sociétaire, on s'y marie aussi (19).

En son noyau central, la Société apparaît ainsi comme le fait d'héritiers.

Cette caractéristique suggère également l'idée d'une contiguïté de l'espace de la famille et de l'espace social de la joute. Contiguïté perceptible dans le recours aux solidarités familiales dans l'organisation des activités de la Société : l'épouse qui aide, la soeur qui "supporte", le beau-frère recruté sur la base de sa compétence professionnelle, mais également repérable au fait que la présence dans la Société participe pour ces dynasties familiales d'une stratégie d'affirmation sur la scène givordine, du sentiment d'honorabilité et de respectabilité lié à l'appartenance à une élite locale.

---

(19) Sans que l'on puisse préciser le contour de cette homogamie.



Dans quelle mesure et selon quelles modalités fait-on carrière dans la Société ? La très bonne tenue du registre matricule pour les années 1920 - 1935, tenue exceptionnelle pour ce genre de document et en soi révélatrice du fonctionnement de la Société, permet de procéder à une étude longitudinale des carrières de sociétaires pour les cohortes d'entrants de 1920 à 1925. On dispose pour cet effectif de la date

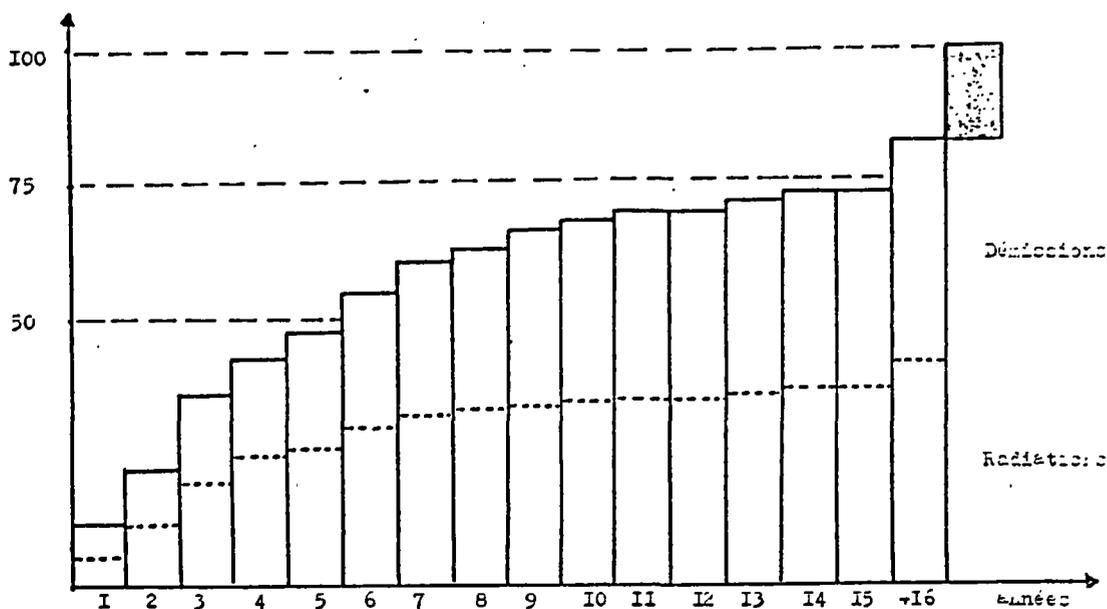
d'entrée, de radiation, de démission, de décès et de l'indication supplémentaire "remise de médaille" ou "retraite". Ces cohortes prises en compte se distribuent ainsi:

1920	1921	1922	1923	1924	1925	Total
61	36	26	17	31	16	187

On a procédé au calcul des pourcentages cumulés de départs (en distinguant démissions et radiations) sur une durée de 15 ans.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15	au delà de 15 ans
D	5,3	9,05	16	18,6	21,3	24,5	28,8	29,9	32,1	33,1	34,7	34,7	35,2	36,3	36,3	41
R	5,8	12,2	19,2	23,4	26,1	29,8	31,9	33	33,5	34,1	34,7	34,7	35,8	35,8	35,8	41
T	11,2	21,3	35,2	42,15	47,4	54,3	60,7	62,9	65,6	67,2	69,4	69,4	71	72,1	72,1	82

Données qu'on peut resaisir sous la forme d'un histogramme :



Que sont devenus les 187 sociétaires qui ont adhéré à la Société entre 1920 et 1925 ? La moitié d'entre eux a quitté la Société à la suite d'une radiation ou d'une démission six ans après l'inscription.

Ce rythme rapide de départ ralentit passé ce seuil : on atteint le taux de 75 % de défections un peu au-delà de quinze années de carrière. En fin de compte, 18 % de la cohorte représente ceux qui appartenaient toujours à la Société au moment de leur mort (le registre matricule signale le décès), ceux qui sont encore adhérents, ceux, enfin, qui ont reçu une médaille de la part de la Société alors qu'ils étaient retraités. Au total, 27 personnes. Démissions et radiations apparaissent régulièrement en proportions comparables. Le taux de radiation, important eu égard au type d'organisation, renvoie, sans doute, à un certain formalisme de fonctionnement ; on sait que les amendes diverses qui sanctionnaient le sociétaire défaillant sont nombreuses et d'un prix élevé. L'examen des appartenances professionnelles et des qualifications des radiés et démissionnaires en fonction des distributions de celles-ci dans la cohorte étudiée n'indique pas de sur-représentation particulière d'un effectif par rapport à un autre. Les manoeuvres seuls, sont légèrement sur-représentés dans la population des radiés. En outre, démissions et radiations semblent des pratiques individuelles. On ne trouve pas traces de départs collectifs. Il n'est en définitif pas possible, à partir des caractéristiques de départ des sociétaires, d'inférer des styles de présence dans la Société relatifs, par exemple, à des fractions de la classe ouvrière. Par ailleurs et comme il a déjà été dit plus haut, la confrontation des dates de départs de sociétaires avec leur accès au mariage n'a pu être réalisée. Reste le groupe des sociétaires restés fidèles à la Société. Ce groupe ne représente pas de particularités quant à l'âge d'entrée : la répartition y est identique à celle de la cohorte globale. L'entrée s'est faite massivement soit entre 15 et 20 ans, soit, et dans les mêmes proportions, entre 20 et 30 ans. En revanche, on remarque une très nette prépondérance des ouvriers qualifiés d'usine,

particulièrement de la métallurgie dans l'effectif ainsi composé : un commerçant, quatre artisans, deux employés, trois manoeuvres, dix sept ouvriers dont 9 ajusteurs, deux chaudronniers, trois mouleurs, deux modeleurs et un tourneur.

Nombre de sociétaires appartiennent à des dynasties familiales, ils avaient des parents dans la Société au moment de leur entrée, ils y ont fait "souche". Ils sont exclusivement givordins de naissance.

L'étude des carrières dans la Société corrobore de ce point de vue les enseignements des autres lectures statistiques des relations entre société locale et Société de Joute et de Sauvetage. Celle-ci et celle-la sont bien dans un rapport de représentation. Ainsi de la composante massivement ouvrière de la ville et de la Société. Mais plus qu'un "haut lieu" de la vie et de l'identité ouvrière ou de l'identité professionnelle, la Société semble être une institution où s'affirme, par le truchement de dynasties familiales, l'excellence d'une conception de la citoyenneté fondée sur les valeurs de solidarité. Représentative, la Société l'est aussi parce qu'elle constitue un groupe exemplaire.

#### Les relations entre sociétaires

Lorsque l'on s'intéresse à l'organisation de la S.S.J.G. jusqu'au milieu du XXème siècle on est frappé par la rigidité des formes et la rigueur des principes qui y président. Tout semble très hiérarchisé, calqué sur un modèle militaire. L'usage d'affecter des grades à certains responsables, très habituel dans les sociétés de gymnastique, s'impose peu avant

la première guerre mondiale. Le compte rendu d'activité présente en 1913 un Conseil d'administration qui comprend à la fois, un président, des vice-présidents, secrétaires et trésoriers, mais aussi un capitaine, deux lieutenants et des moniteurs, l'un pour la joute, l'autre pour la natation que l'on qualifie d'officiers. Si l'on ajoute que la Société est organisée en compagnies, que la "clique" est elle-même dirigée par un "sergent-clairon" et un "caporal-tambour", que des adjudants de compagnie assurent le bon ordre des défilés (au pas bien entendu) on voit la prégnance des catégories en usage dans l'armée. Nous verrons plus loin qu'il ne faut pourtant pas se laisser abuser par ces analogies, même si elles correspondent à une autorité sans faille de la part des responsables.

Un système de sanctions, en particulier sous forme d'amendes, s'exerce avec beaucoup de rigueur. En 1913 par exemple, on constate que le montant des amendes payées est supérieur à la moitié des cotisations des membres actifs ! Les conditions dans lesquelles on procède à ces sanctions ne sont pas originales : absences aux assemblées générales, désobéissance, retard dans les cotisations, etc... On voit ainsi que pour la fête du 14 Juin 1914, toute absence à la retraite aux flambeaux est punie d'une amende de un franc . De même tout sociétaire désigné pour assurer le service de barque pour la fête qui refuserait cette tâche aurait à payer une amende exceptionnelle de trois francs. En 1936 le sociétaire Ramette demande à être exempté d'une amende qui lui a été infligée parce qu'il n'avait pas aidé à rentrer le "matériel d'inondation". Sa demande sera rejetée. A partir de la seconde guerre mondiale, on ne trouve plus trace d'amendes dans les archives.

On peut comprendre l'importance et l'attrait exercé par la société si l'on sait que ce système ne remet pas en cause la relative stabilité des membres de la Société, supérieure en tout cas à la moyenne des autres associations sportives (20). Pourtant les sommes en jeu apparaissent très lourdes lorsque l'on sait qu'un ouvrier ne gagnait guère plus de quatre francs par jour en 1914.

---

(20) On peut le supposer si l'on se réfère aux travaux en cours de P. ARNAUD sur les Associations Sportives dans la région lyonnaise.

A côté des amendes, on trouve d'autres formes de sanctions. Les blâmes, bien sûr qui sont distribués à certains sociétaires récalcitrants ou trop remuants. Mais aussi la radiation qui touche surtout les mauvais payeurs, point sur lequel finissent pas achopper ceux qui ne trouvent plus d'intérêt manifeste à rester sociétaires. Les exclusions ou radiations pour vol, ou attitude inconvenante et de nature à porter ombrage à la réputation de la Société restent exceptionnelles.

Aux sanctions correspondent des récompenses. Médailles, diplômes, lettres de félicitations, constituent la marque tangible de reconnaissance de la S.S.J.G. envers ses membres les plus méritants. Y accéder suppose du temps. Si les sanctions accompagnent dès le début le travail de socialisation qui se réalise dans la Société, les récompenses n'apparaissent qu'après un certain temps de présence, lorsque l'on est sûr que la "manière d'être" propre à la Société est acceptée, partagée. Le principe du parrainage, très vivant jusqu'à la seconde guerre mondiale, assurait à la fois un premier filtrage et une transition. L'idée d'une période probatoire, encore présente aujourd'hui et qui se réalise pour les plus jeunes par un séjour dans les "écoles" du club (école de natation, de joutes, etc...) a toujours existé. On rentrait à la Société présenté par quelqu'un, parent ou ami.

On voit que l'organisation de la Société ne consiste pas seulement en un système hiérarchique et formalisé. Le modèle qui sert de repère à l'ensemble des membres et qui n'est pas seulement le produit du discours des responsables est plutôt celui d'un organisme ou s'établit une division des tâches. Chacun a un rôle à jouer et est solidaire du fonctionnement de l'ensemble. Il faut avant tout savoir donner au bon moment le "coup de main" que l'on attend de vous : tenir la buvette, faire les entrées, préparer les casse-croûte, conduire le camion qui va chercher les sapins nécessaires à la fabrication des lances, autant de tâches, parmi beaucoup d'autres qu'il est indispensable de remplir pour la bonne marche de la Société.

Y a-t-il une différence radicale de statut entre ceux qui font les démarches administratives ou qui sont capables de jouer de leur influence et les "braves gars", pour reprendre la formule d'un dirigeant actuel, qui participent aux tâches quotidiennes ? Aucun mépris pour les humbles en tout cas, simplement l'idée qu'il y a une place où chacun peut être utile. Selon les occasions ce ne sont pas les mêmes qui sont aux "avant-postes". Pour les inondations, aujourd'hui encore, certains jouent le rôle de relais, de plaques tournantes parce qu'ils sont responsables du matériel et chargés de prévenir d'autres sociétaires.

Ce ne sont pas les mêmes à qui incombe la responsabilité de la réparation du matériel, l'organisation d'un "mâchon"(21), la conduite du minibus transportant les poloïstes, etc... Ceci explique en partie le caractère relativement pléthorique d'un bureau qui rassemble un sociétaire sur cinq. Mais il est des circonstances où tout le monde est mobilisé. C'était le cas des inondations bien sûr. Cela s'est produit aussi lorsqu'il a fallu réaménager à la fin des années quarante le bassin de natation. Tous les sociétaires ou presque ont manié la brouette et la pelle, dirigeants en tête, et transporté les dalles destinées à réaliser le fond. C'est bien de mobilisation qu'il faut parler : le principal animateur de l'opération, le vice-président Augereau dit "Totoche", père de l'actuel président, n'hésitait pas à venir tirer du lit le dimanche après-midi un sociétaire qui estimait avoir suffisamment oeuvré le matin. Gare à ceux qui ne se rendaient pas aux convocations, le soir après leur travail ou le dimanche!

Ceci correspond à une démarche où l'on fait "tout par soi-même". L'ascétisme populaire est élevé ici au rang de principe collectif d'existence. Si la mobilisation est générale, la spécificité de chacun est reconnue, voire cultivée et associée à un rôle. Nous verrons plus loin

---

(21) Terme utilisé dans la région lyonnaise pour désigner un repas "simple"

comment cela se traduit au moment des petites cérémonies collectives mais la solidarité qui doit jouer entre les membres implique une attention différenciée aux autres. C'est six semaines après la mort de sa femme qu'on vient solliciter un ex-secrétaire pour lui demander de représenter la Société dans une fête afin de le sortir de ses "idées noires". On n'oublie pas non plus d'inviter les anciens et de leur remettre devant le public rassemblé pour la Coupe de France de Joute, des médailles de reconnaissance.

L'identité de chacun s'affirme à la condition qu'elle participe à l'oeuvre commune : fonctionnalité et solidarité vont de pair dans la constitution d'un véritable corps.

Cela va d'ailleurs jusqu'à engager de véritables stratégies de recrutement. On recrute des membres susceptibles de rendre tel ou tel service : conduire un camion ou un bus ("il a le permis transport en commun"), mais aussi assurer la pérennité de la Société et son influence dans les "hautes sphères". A plusieurs reprises dans l'histoire de la Société le président n'a pas été l'animateur effectif de la Société. Parfois un "notable" ou quelqu'un supposé tel s'est vu offrir le poste, le vice-président assurait alors pratiquement la direction du groupe.

Si la S.S.J.G. tisse des liens étroits entre ses membres, elle dispose aussi d'un réseau de relations, indispensables à son fonctionnement, à l'extérieur ou aux marges de la Société, toutes ne sont pas sur le mode que nous venons d'évoquer à l'instant. Dans certains cas on peut parler d'un véritable "clientélisme" entre certains givordins et la Société. C'est le cas pour plusieurs commerçants qui usent par exemple de la Mutuelle en devenant membres honoraires. D'autres plus simplement, empruntent du matériel aux sauveteurs : bouteilles, tréteaux, etc...

Il est aussi des marges d'un autre genre. Jusqu'à la fin des années soixante, les bateaux sont propulsés par des rameurs qui sont pour

beaucoup d'entre-eux des espagnols travaillant à la fonderie. Ils composent des équipages stables qui louent leurs services à la Société. De nationalité étrangère, les statuts les tiendront durablement à l'écart de la Société. Ils constituent des groupes particuliers, sculptant leurs rames de façon personnalisée et gardant un pouvoir redouté des jouteurs, celui de leur faire payer par certaines manoeuvres, eux qui sont en équilibre précaire, une attitude ou des remarques déplaisantes.

Collectif juxtaposé, comme peut l'être aussi la "barquette", orchestre qui accompagne les cérémonies de joute et dont peu de membres ont été sociétaires. Il n'y a plus aujourd'hui de rameurs : en certaines occasions, fêtes des sauveteurs par exemple, il était depuis toujours d'usage de laisser les sociétaires se relayer dans cette tâche difficile. La barquette elle poursuit son oeuvre même lorsque, bien souvent, elle se trouve au milieu d'une assistance clairsemée.

Au sein même de la Société, on peut toutefois se demander si l'on n'a aboutit pas à une certaine juxtaposition de groupes constitués sur la base des "spécialités sportives" pratiquées. De plus en plus les activités supposent une spécialisation et les polyvalents, même s'ils sont souvent cités en exemple, deviennent de plus en plus rares.

Pratiquant dans des lieux différents, à des saisons différentes (22), on peut imaginer que puissent se développer des particularismes parmi les sociétaires. Existente d'ailleurs des rencontres spécifiques, sur un mode festif, entre membres d'une même section. L'organisation particulière à la Société, le type de mobilisation qu'elle réalise, préserve-t-il pour quelques années encore un sentiment commun d'appartenance ? Il semble qu'il n'y ait pour le moment pas de signe manifeste

---

(22) Le water-polo se pratique l'hiver, la barque à la fin de l'automne et au printemps, la joute l'été, la natation a ses temps forts en été mais exige une pratique quasi permanente.

de rupture. Certes existent sans doute quelques jalousies entre sections mais elles sont pour le moment contrôlées. Et l'arrivée d'un contingent de poloïstes extérieurs à Givors n'a pas réussi non plus à transformer les relations. Ce sont plutôt eux qui s'inscrivent dans le système existant.

La Société n'est pas non plus un monde clos et les sociétaires, s'ils développent un certain type de relations, ne sont pas entièrement et exclusivement inscrits dans ce groupe. Ceci est vrai des jeunes, nous le verrons plus loin (23). Mais ça l'est également des plus anciens. Leur vie, comme on dit est aussi ailleurs. Lorsqu'on leur demande de nous parler de leurs amis les plus intimes, on s'aperçoit que ce sont souvent des gens extérieurs à la Société. Trois exemples pour illustrer simplement ce propos, pris de surcroît parmi des sociétaires très actifs et attachés à la S.S.J.G.

Celui de M. Dervieux d'abord, longtemps secrétaire général de la Société et toujours membre du bureau à soixante seize ans.

Cet ancien cheminot appartenant au cercle paroissial y avait la plupart de ses amis. Ceux-ci venaient l'encourager lors de ses prestations de joute et il participait avec eux à un groupe de théâtre monté dans le cadre du Cercle. Musicien, il garde de nombreuses attaches à la "Philharmonique". Enfin il faut ajouter qu'il a été pendant de longues années conseiller municipal M.R.P. de Givors. Même s'il avait noué des liens d'amitiés étroits avec son successeur au poste de secrétaire général de la Société, lorsqu'il parle de ses amis, c'est plus souvent à des relations extérieures à la S.S.J.G. qu'il fait allusion.

Le cas de M. Bressy est un peu différent. Celui que ses camarades de la Société qualifient affectueusement de pirate du Rhône a passé une

---

(23) cf. chapitre VII

bonne part de son existence à naviguer pour son plaisir et pour ramener dans ses filets, de façon pas toujours réglementaire, de bonnes quantités de poissons. Depuis tout jeune son père, mouleur à la fonderie de Chasse, l'emmenait braconner sur le Rhône. Ce n'est qu'à la passion d'un ami de son père qu'il dû de s'essayer à la course de barque dans le cadre de la Société et il y glana, au cours d'une longue carrière, plusieurs titres de Champion de France. Mais il a continué jusqu'à ce que le Rhône soit canalisé et perde une bonne part de son attrait pour les pêcheurs, de se livrer le plus souvent la nuit, à son passe-temps favori en compagnie de son frère :

"Il fallait faire bien attention... on a jamais été pris, ni mon père non plus... Jamais on a eu de procès. Premièrement, dans la barque, il ne fallait pas dire une parole... Vous savez, on montait dans le barquot, c'était fini, chacun savait ce qu'il avait à faire... pas un mot. Maintenant ça ne se fait plus, on a du poisson tant qu'on en veut. Ca a été vraiment mon dada, même quand j'ai été marié. Je rentrais vers dix neuf heures trente et je repartais à la pêche... On prenait le bateau avec mes frères, on montait des fois jusqu'à Vernaison. Maintenant le Rhône se remonte mieux mais autrefois il était mieux que ça, il y avait du gravier tout du long, on était bien tranquille... Maintenant il est complètement dragué; ils nous ont supprimé le Rhône... avant c'était un courant, maintenant il y a plus de Rhône".

Cette fascination pour le Rhône qui le conduit alors que cela lui est expressément interdit par son médecin à s'y promener encore avec un ami, constitue un des pôles autour duquel semble s'organiser son existence celui en tout cas qui favorise ses contacts amicaux les plus intimes.

Paul Vallon, actuel vice-président de la Société est premier adjoint au Maire de Givors. Champion de France de joutes, sa vie a été profondément marquée par son activité de résistant pendant la seconde guerre mondiale.

"J'ai pris des options qui m'ont amené à fréquenter de façon intime des gens qui n'étaient pas à la Société...J'ai fait de la Résistance avec des gens qui n'en n'étaient pas... Avec certains, j'ai passé des périodes où on était très peu, ça lie des hommes ça et il m'en est resté des amitiés solides".

Cependant si l'activité de militant de P. Vallon occupe indéniablement une très grande place dans son existence, la société de joutes et les relations qu'il a pu y nouer sont aussi très importantes.

Comme pour les deux autres cas évoqués, il ne faut pas croire que l'existence de réseaux de relations relativement étrangers les uns aux autres engage à des tranches de vie juxtaposées. Quelque part on voit s'ordonner des choses les unes par rapport aux autres. Comme le dit P. Vallon :

"J'ai de très bons copains parmi les sauveteurs, même avec des gens qui ont des idées complètement opposées. On a plaisir à se retrouver parce qu'on est lié par des traditions, par des façons de vivre qui créent des liens, des goûts communs. Ce sont des gens qui lors d'une fête des sauveteurs se comportent comme autrefois, lorsqu'il y avait la Vogue, on invite des amis, on fait un repas de famille : ça c'est une façon de vivre... Quand on a de grandes fêtes, on mobilise tout le monde. Il y a des réunions spéciales, on fait appel aux femmes, aux enfants, à tout le monde, à toute la famille. C'est organisé pour que chacun ait sa participation, comme responsable sportif, comme donnant la main à la buvette, vendant des sandwiches , les billets de tombola... Dans ces cas là, on organise un casse-croûte, ça permet de se réunir... On discute de la Société, de vieux souvenirs...". C'est bien un certain "sens de l'existence" qui s'élabore ainsi collectivement et qui rassemble les sociétaires.

Une telle façon "d'être ensemble" tient une bonne part de sa consistance des moments forts, communs aux membres du groupe, des lieux patiemment construits, et pour le cas pas seulement symboliquement, où l'on puisse les vivre.

### Lieux et rites

Le bâtiment où se trouve le siège de la Société de Sauvetage et de Joute est situé au bord du bassin, dans un complexe qui comprend aussi la piscine municipale de Givors. Ce bâtiment qui appartient aujourd'hui à la municipalité, a été construit par les Sauveteurs eux-mêmes, au début des années vingt. Il comprend, outre l'appartement du Gardien, des locaux donnant sur le bassin où sont stockés le matériel, barques, lances, etc..., une salle qui sert habituellement pour les "casse-croûte", et une grande salle de réunion où se trouvent rassemblés des souvenirs et des archives, les trophées glanés par la Société, (24).

Depuis l'existence de la Société, on a pu assister à une progressive spécialisation des espaces de pratique, ceux de la joute comme ceux de la natation.

C'est après la seconde guerre mondiale que le mouvement s'accélère : le bassin du canal était resté un lieu ouvert, accessible à tous et utilisé très habituellement par les jeunes qui venaient s'y baigner l'été, après leur travail. Ils y côtoyaient parfois les sociétaires, qui avaient leurs propres règles de fonctionnement.

Le bassin du canal va être progressivement découpé et on va affecter à certaines de ses parties des usages particuliers : bassin pour nager, bassin de joutes. A la fin des années quarante les sauveteurs aménagent un bassin de natation moderne, dont ils sont gestionnaires et dont ils contrôlent les entrées. Les travaux de l'autoroute Lyon-St-Etienne vont bouleverser le tissu urbain et transformer l'organisation du bassin de joutes. Depuis la fin des années soixante-dix,

---

(24) Pour plus de détails cf. CAMY (J), ROULLEAU-BERGER (L), VINCENT (G), "Espaces et lieux de la joute et du rock à Givors", Le Monde Alpin et Rhodanien, 1984.

la construction d'un bassin couvert financé par la municipalité achève un processus qui entraîne la clôture des espaces, le contrôle de l'accès du public.

C'est dans ce décor dont on voit qu'il doit beaucoup à l'initiative de la Société que vont être célébrés les rites constitutifs de l'identité sociétaire. Il ne s'agit pas seulement des fêtes ou des cérémonies qui rassemblent le groupe où qu'il organise à l'intention d'un plus large public mais aussi de pratiques plus immédiatement utiles aux activités de la Société.

C'est le cas par exemple de la fabrication des lances. Autrefois elles étaient achetées à des artisans menuisiers. Mais depuis une vingtaine d'années, les sauveteurs ont décidé de fabriquer eux-mêmes leurs lances.

L'opération consiste d'abord à aller couper dans des forêts de sapins suffisamment denses pour produire des spécimens longs et minces, toute la matière première nécessaire. Ceci prend évidemment l'allure d'une expédition pour les sociétaires qui se déplacent en nombre et en famille. Au retour les sapins vont être écorcés puis mis en forme. Les "spécialistes" de cet art se relaient après leur travail, dans un petit local étroit. Les lances seront ensuite munies de leurs crampons, et peintes à la couleur qui indique leur taille.

Les fêtes organisées à l'intention du public et qui doivent permettre d'approvisionner les caisses de la Société sont elles aussi l'occasion de mesurer la capacité de chacun à jouer son rôle.

Les rôles "techniques" ne sont pas d'ailleurs les moins importants : le matériel des joutes doit être constamment vérifié, les moteurs des barques en particulier, et les lances, assouplies dans l'eau du bassin, sont soigneusement triées. La surveillance des entrées, la tenue de la buvette, le service des soins pour les éventuels blessés, chacun trouve une tâche à sa mesure, il faut tenir sa place et gérer, le plus souvent en se conformant aux habitudes, la situation.

Mais la Société c'est aussi un ensemble de pratiques comme les casse-croûte pris en commun par les membres des sections, et qui font là encore appel à des spécialistes, un ou deux responsables organisent cette petite fête, achètent et préparent la nourriture dans une salle du rez-de-chaussée qui sert à cet usage.

Depuis quinze ans, une fois par an, se tient la "réunion de fin de saison". Nous avons pu assister à celle qui s'est tenue le 25 Novembre 1983. Son déroulement est sans surprise : discours et remise des récompenses, repas, bal.

Malgré la longueur des discours et de la cérémonie, l'assistance, si l'on excepte les enfants un peu remuants, n'a pas manifesté de signes d'impatience. Il faut dire que tout le monde est assis aux tables disposées autour de la pièce, recouvertes de leur nappe en papier et de leur vaisselle en carton. Et puis chacun peut échanger un sourire entendu, des clins d'oeil ou des réflexions suscités par certaines phrases des discours et certains moments des remises de "cadeaux" : car l'on est en famille. Chaque tablée est composée selon les relations familiales, les classes d'âge, et les spécialités sportives : ici les vieux mariniers, plus loin les jeunes nageurs, nageuses et poloïstes, etc... Les sous-groupes ne sont cependant pas fermés les uns aux autres : avant et après la cérémonie, les relations de parenté provoquent des échanges, et il arrive qu'un grand-père "fasse venir" un moment à sa table son petit-fils ou qu'un jeune s'arrête un instant pour parler à des plus âgés. L'expression "grande famille" n'est pas mystificatrice.

L'habillement un peu "endimanché", le parler (y compris le ton, le style et certaines expressions des discours), l'attitude à l'égard de l'observateur-participant, etc... conduiraient à qualifier les membres de la Société de gens ordinaires. Ce soir tous sont heureux et fiers, mais sans bravade ni ostentation.

Réaffirmation tranquille du joueur que l'on a été, du givordin que l'on est (le plus souvent...), du nageur promis aux grands exploits sportifs...

S'il y a bien cérémonie, celle-ci garde un côté bon enfant, quelques plaisanteries évitent le trop solennel. Une jeune femme a été chargée de remettre leur cadeau (on est en famille, il ne s'agit pas de prix et les trophées ont déjà été distribués...), cadeau toujours qualifié de "petit" et autant que possible personnalisé, à chaque champion, à chaque dévoué sociétaire. Un peu intimidée quand même au milieu des Président, Vice-Président, etc..., elle embrasse chacun sur les deux joues. Quelques flashes: un représentant de la presse, l'observateur-participant, des parents et amis... Il faut bien, sinon "solenniser et éterniser", du moins garder un souvenir de ces instants.

Les pouvoirs - municipaux et commerciaux - ont été comme il se devait salués dès le début. Leur présence reste discrète : ils sont des invités ... Même l'Adjoint au Maire s'empresse de déclarer que son discours n'était pas prévu, et il parle autant en ancien joueur et en vieux givordin qu'en représentant d'une Municipalité soucieuse du prestige de la Ville autour des bassins nautiques. L'inondation... inattendue du printemps précédent donne l'occasion de célébrer, avant les exploits sportifs, les valeurs fondamentales de la vieille Société de Sauvetage.

On peut noter enfin deux clivages. D'une part les épouses des dirigeants sont à une table, ensemble, à côté de celle où se trouvent leurs maris avec les autorités invitées. Cette Société reste une société d'hommes... D'autre part, après minuit, une fois passées les premières danses "pour adultes" sur les airs vieillots joués par la barquette, les jeunes, petit à petit, discrètement s'éclipsent.

"On leur a donné la permission de minuit..., dit ironiquement le Président, c'est samedi : ils vont en boîte". Les jeunes aussi sont des jeunes comme les autres.

Comme toute fête, celle de la S.S.J.G. nous permet ainsi de mieux comprendre comment s'effectue la socialisation au sein de la Société. Il s'agit de se donner un avenir sans pour autant renier le passé, de changer sans trahir, de s'ouvrir à l'extérieur tout en restant "entre soi", de miser sur les jeunes sans faire fuir les anciens dont les "services" sont indispensables, d'obtenir la complicité si ce n'est la collaboration des femmes, de développer de nouveaux sports sans renoncer aux anciens jeux...

Entreprise complexe, actuellement difficile, dans laquelle le Président semble jouer un rôle considérable.

En tous cas on voit que l'identité de la Société de Joutes ne peut se saisir que comme une histoire, et une histoire qui est de plus en rapport avec un "être ensemble" givordin, qu'elle contribue à définir.

**VII JEUNES SOCIETAIRES AUJOURD'HUI**

Peut-on considérer au moment où semble se transformer le fonctionnement et la place de la Société de Sauvetage et de Joutes que l'on retrouve chez les plus jeunes cet éthos qui semble caractériser les sociétaires ? Comment peut-on être jeune jouteur aujourd'hui?

Il nous paraît intéressant d'aborder ce point particulier par le biais des processus d'entrée à la S.S.J.G., des rapports à la pratique et dans la pratique, des rapports au travail et des inscriptions dans les réseaux locaux afin de montrer qu'être "jeune sauveteur" aujourd'hui signifie d'abord et avant tout être jeune et sauveteur, c'est-à-dire adhérent à la Société de Sauvetage par le biais d'une activité sportive.

Il s'agit pour nous non pas de développer un discours critique sur la notion de "jeune(s)" ou de "jeunesse(s)", ce qui a été fait par ailleurs et par d'autres, mais plutôt de montrer, par ces jeunes sauveteurs givordins, que la "jeunesse" si elle peut être une classe d'âge n'est pas pour autant un groupe social homogène. A Givors elle semble plutôt être constituée de "micro-groupes" pas toujours en relation entre eux (ainsi les connexions entre jeunes jouteurs et jeunes rockers sont rares, voire quasi inexistantes) et développant chacun pour soi un type particulier de sociabilité.

Le fait le plus marquant en ce qui concerne les processus d'entrée à la S.S.J.G. est la différence existant entre les individus et les activités pratiquées.

Tout d'abord il y a un premier "noyau" composé de ce que l'on pourrait appeler des "héritiers". Ce sont des enfants d'anciennes familles de jouteurs pour lesquels l'inscription à la Société est un acte quasi naturel étant donné qu'ils baignent dans la culture des jouteurs et du sauvetage depuis leur enfance :

"Moi c'est par rapport à mon père déjà, depuis tout petit je suis branché là-dedans, toute la famille d'ailleurs". (Hulas, Joueur)

"Ben... mon oncle est le Président et toute ma famille a fait partie des sauveteurs donc... automatiquement je suis tombé là-dedans".  
(Gallardo, ex-joueur, polloïste)

"Nous fréquentions déjà depuis longtemps le bord du bassin et je me souviens d'avoir vu jouter mon grand-père alors que j'avais à peu près 7 ans... En fait on était à la société depuis l'âge de 7 ans."  
(Reynard, joueur)

Ce sont ces enfants de familles de sauveteurs qui ont essayé d'amener certains de leurs copains d'école et de quartier à la S.S.J.G. Ceux-ci n'ont encore rien à voir avec le sauvetage et les joutes, tout au plus en ont-ils entendu parler; mais en tous cas cela ne fait pas partie de leur "culture familiale". En fait, ils sont en étroites relations - c'est-à-dire qu'ils vivent en permanence avec - ce fils "héritier" lequel va peu à peu tenter de faire partager son attrait pour le sport qu'il pratique :

"Disons que ... pour un copain, Hulas... j'ai essayé, mais j'avais pas envie d'y aller au début... et puis en le voyant, comme ça... Après j'ai vu Reynard... Je le connaissais ça fait longtemps... il était à mon école. C'est lui qui m'a un peu embobiné pour y aller... c'est comme ça que j'ai commencé". (Terry, joueur)

"Ben c'est un copain, un joueur... qui était dans ma classe, qui allait à la piscine avec le club... alors des piscines à l'époque y'en avait pas beaucoup... et puis c'est parti comme ça".  
(Rachedi, polloïste).

Cependant, contrairement, semble-t-il, à la natation, l'inscription pour la joute et la barque ne se fait pas directement. Même si le parrainage n'existe plus formellement, on peut remarquer, qu'outre le fait de connaître un enfant de famille de joueur, il est aussi nécessaire de passer, ou d'être recommandé, soit par un dirigeant de la Société

soit par une de ses figures "historiques". On ne vient pas, comme dans un club sportif, prendre une carte d'adhérent à une activité; il semble être toujours nécessaire d'être introduit par quelqu'un de "haut placé" dans la direction de la S.S.J.G.

"Ton père avait fait de la barque ou de la joute avant ? Non, non, il avait rien fait; il avait vu ça... enfin, il était en relation avec M. Bressy... et puis je suis rentré à la société de joutes comme ça, je suis venu m'inscrire".

(Debize, rameur)

"Après j'ai vu Reynard, j'lui ai dit : "est-ce que je peux en faire?", j'ai demandé à son grand-père, qui était champion de France... ils m'ont appris à jouter et tout..." (Terry, jouteur).

Mais il y a une différence dans le processus d'entrée entre joutes et natation (1). Tout éventuel futur jouteur amené par un "héritier" commence par faire de la barque, avant que d'être incité à monter sur un tabagnon.

Il faut préciser que la barque, bien qu'elle se pratique seul, à deux ou éventuellement à quatre, est une activité qui demande, pour sa préparation, la participation de tous. Les bateaux étant très lourds il faut être nombreux pour les transporter; de même il faut ranger les cordes, les rames et tout le matériel nécessaire à l'entraînement et aux compétitions. Et certains entraîneurs attachent une grande importance à cet aspect de la pratique, allant jusqu'à imposer cette collaboration à tous les rameurs même si elle n'est pas nécessaire.

Or, pour la joute, nous sommes en face d'une exigence similaire : "Chacun fait à peu près 3 ou 4 passes par entraînement mais tout le monde est présent... On forme un groupe et tout le monde participe.

---

(1) Outre la joute et le sauvetage, la Société comporte une section natation et une section water-polo, lesquelles fonctionnent plus en "clubs sportifs". C'est-à-dire que l'on vient s'y inscrire sans pour autant passer par un membre de la société.

Si chacun ne s'occupait que de soi ça pourrait pas marcher... D'abord il faut du monde dans les bateaux pour les lester et faire protection. Et puis, à la fin, il faut ranger le matériel. Chacun fait selon ses moyens, les petits nettoient les bateaux ou portent les choses légères, les plus grands portent les moteurs... Tout le monde donne un coup de main". (Reynard, joueur).

On peut donc se demander si ce passage obligé par la barque ne constitue pas un parcours "initiatique" au cours duquel sont testées les aptitudes de chacun à vivre en groupe. C'est, en quelque sorte, un lieu de socialisation, où le jeune adhérent va avoir à intégrer les règles de fonctionnement de la Société, ses lois et ses devoirs. Ensuite, en fonction de sa "soumission" à cette discipline on lui proposera de participer aux joutes. Bien sûr, tous ne deviennent pas systématiquement des jouteurs, certains sont uniquement rameurs (sans que cela signifie la constitution de deux groupes distincts d'ailleurs), mais ceux qui restent sont certainement ceux qui ont accepté la règle générale.

D'autre part, on peut se demander si cette "solidarité" imposée par la société, n'est pas aussi relative à son but particulier qui était, et reste toujours en partie, le sauvetage lors des inondations.

Finalement, tester si un individu est capable de se mettre au service d'un groupe particulier c'est déjà tester si il est apte à se mettre au service de tous, de la communauté.

#### Rapports à la pratique et dans la pratique

De même qu'il y a plusieurs manières d'être "jeune", il y a plusieurs manières d'être sauveteur. Les rapports à la pratique sportive, qu'elle soit joute, barque ou water-polo, varient beaucoup d'un individu à un autre. Pour l'un ce sera l'attrait pour l'eau et le fleuve, pour l'autre la beauté, l'esthétique, d'une passe de joute ou encore le plaisir de l'effort.

Il est donc possible de distinguer deux grands types de sauveteurs :

les "dilettantes" et les "sportifs", avec, en plus, cette variable constitutive du joueur dans bien des cas, quelque soit son type de pratique, et qui est celle de l'héritage, c'est-à-dire la perpétuation d'une tradition familiale.

Le dilettante est celui qui pratique une activité pour son plaisir, sans "s'investir" complètement dedans, parce que ça lui plait, sans plus. Il n'ira pas souvent aux entraînements, surtout s'il a autre chose à faire, s'il est avec d'autres copains. Il ne fera pas de régime afin de ne pas changer de catégories et ne se privera pas de partir en vacances pour participer à une rencontre. Pour lui la joute, la barque, car c'est de ces sports qu'il s'agit, sont non pas un passe-temps, mais des sports amateurs, (dans tous les sens du terme):

"C'est comme y'en a qui se privent de partir en vacances pour jouter tout l'été... non c'est pas valable... c'est pas assez connu la joute...  
...parce que c'est un sport... c'est assez individuel quand même...  
Alors ça montre un peu... on sait où on en est soi-même...  
... je joute pas pour passer le temps, mais enfin presque.. (Hulas, jouteur, poloïste).

Finalement c'est peut être plus le fait de se retrouver avec des copains pour passer "de bons moments" qui est important. D'ailleurs tous insistent sur cette dimension de leur pratique, sur laquelle nous reviendrons plus loin.

Le sportif quant à lui, semble avoir un rapport plus "distingué" ou "distinctif" (au sens de Pierre Bourdieu ), à la pratique. Outre les poloïstes qui, en lère division du championnat de France, sont obligés d'avoir un entraînement intensif, certains jouteurs font tout "pour la gagne" :

"Je me suis remis à la joute très sérieusement il y a 3 ans. Je me prépare pour faire le mieux possible et je ne me contente pas comme certains de faire une passe de temps en temps" (Reynard, jouteur).

"Se préparer sérieusement" cela signifie suivre tous les entraînements, faire de la culture physique chez soi pendant toute l'année, suivre un

régime alimentaire, et tenter de corriger ses fautes :

"... On s'efforce de se perfectionner. Ma mère filme systématiquement toutes mes passes si bien que l'on peut étudier après les fautes que l'on a faites" (Reynard)

Cependant, cette pratique quasi ascétique de la joute est motivée, du moins dans le discours (mais n'est-ce pas une justification ?) par la volonté de faire des joutes un sport à part entière, un sport connu et reconnu par tous. En fait, on peut se demander si l'enjeu réel se cachant derrière cette sportivisation à outrance, n'est pas la lutte contre le dépérissement progressif de cette activité somme toute assez localisée.

Transformer la joute en un sport nécessitant techniques et entraînements est le seul moyen pour certains jeunes jouteurs d'empêcher la mort de leur pratique.

L'"héritier" est soit un "dilettante", soit un "sportif" mais avec cette dimension supplémentaire il perpétue une tradition familiale ;

"... mon père était aux sauveteurs lui déjà, avant...avant de se marier et puis quand il s'est marié en 60 il a arrêté...il a plus eu de contact avec les sauveteurs disons.

- Et cela veut dire que vous avez un petit peu repris le flambeau ?  
Oui, disons que mon père était content que je retourne à la société... sans qu'il m'y amène en fait hein, j'y suis allé tout seul..."  
(Lorente, jouteur).

Il s'agit donc d'un sauveteur "par tradition" qui suivra de près l'activité, participera aux entraînements et à la vie de la S.S.J.G. mais ne sera pas un "mordu" de la compétition :

"...d'autres jouteurs, tous les soirs chez eux ils s'étampent et tout ça et moi tout seul, ça ne me dit rien, je serais plutôt pour un groupe quoi.

- Vous n'êtes pas un acharné de l'entraînement ?

Non, et puis la joute j'en fais comme ça, j'aime bien mais ça ne me fait rien de perdre disons. Quand je perds, je perds, si je gagne tant mieux" (Un jouteur).

Au-delà de ces divergences de motivations exprimées par les jeunes sauveteurs, on peut noter un point commun à tous, notamment en ce qui concerne les jouteurs et les rameurs :

La pratique comme l'entraînement sont des moments privilégiés de détente (dans l'effort ou après l'effort), d'abandon, où l'on oublie ses problèmes et où l'on se retrouve avec certaines personnes partageant les mêmes plaisirs. La S.S.J.G. fonctionne donc aussi comme un lieu de sociabilité important. S'il est une constante dans les entretiens avec les jeunes sauveteurs c'est bien "l'ambiance", les "copains", les "retrouvailles" dans une activité et entre les activités, lors des entraînements d'hiver par exemple qui sont communs à plusieurs disciplines, ou lorsque pendant la saison morte on se retrouve pour réparer les barques ou aller couper le bois pour les lances.

"Oui l'entraînement c'était le mardi et le jeudi, et puis c'était l'ambiance qui'y avait, y'avait une bonne ambiance, j'aimais bien l'ambiance aussi" (Un jouteur).

"Et puis c'est toujours pareil, on se retrouve entre copains" (Debize, rameur).

"Oui, c'est important... c'est sûr, ça y fait drôlement l'ambiance. J'vois des fois quand on va jouter, y'a personne, c'est pas pareil"... (Terry, jouteur).

"Bien souvent après le challenge, ça finit.. ben tout le monde à la buvette tout ça, y'en a qui dansait..!" "tout le monde se dépêche de faire son boulot, ranger les bateaux, les plastrons, ben hop, après il y a la barquette, tout le monde va à la buvette". (Un jouteur).

"La joute, pour toi, c'est un passe-temps?"

Non, pas un passe temps spécialement mais... j'sais pas ça me plaît, après on se retrouve tous.

- ça compte cette ambiance avec les copains ?

Ben, c'est sûr...

- C'est quelque chose que tu ne retrouves pas ailleurs ?

Non, non... c'est pas ça... j'y retrouve ailleurs, mais... on se marre bien quand on est tous là..." (Terry, joueur).

Et cela est si vrai que lorsque une activité décline, qu'il y a moins de monde, voire plus personne, on n'y trouve plus le même plaisir .

A propos de la barque :

"Passé un moment il y avait du monde, mais maintenant il n'y a plus personne, c'est plus marrant..." (Terry).

#### S.S.J.G. et inscriptions locales

A travers cette sociabilité nous voyons donc bien que la société est le cadre et l'occasion de rencontres constitutives sans doute d'une identité culturelle. Cependant la pratique sportive n'est pas un moyen de "distinction" vis-à-vis de l'ensemble des jeunes givordines. On se vit comme joueur, rameur ou poloïste, mais à l'intérieur du groupe des sauveteurs. Cette identité particulière, générée par les rapports qu'on y développe, est quelque chose que l'on porte en soi, mais qui n'est pas l'occasion de marquer une distance envers l'ensemble du local.

Et la meilleure preuve est bien le silence qui entoure la pratique : on en parle pas, ou peu, autour de soi, qu'il s'agisse du lycée ou du lieu de travail.

Certes les jeunes sauveteurs n'ont pas d'inscriptions "institutionnelles" multiples, cependant leur volonté est de marquer qu'ils ne sont pas uniquement joueurs ou rameurs. Cette sociabilité développée à l'intérieur de la société ne se "transporte" pas à l'extérieur. Ils ne vivent pas en vase clos, entre eux; ils ne cherchent pas à avoir une "communion permanente" afin de marquer une identité spécifique par rapport aux autres. Simplement l'inscription à la S.S.J.G. est une inscription parmi d'autres dans la vie givordine. On est

d'abord "jeune" et ensuite sauveteur, ce qui signifie qu'en dehors du groupe du sauvetage on développe également une sociabilité basée essentiellement sur le quartier.

"-Est-ce que vous vous retrouvez, en dehors de la saison et des entraînements, entre joueurs ?

Ouais, enfin les copains quoi...

- Uniquement de la joute, ou d'autres aussi ?

D'autres aussi, on se retrouve dans un "cani"<sup>(2)</sup> le "bar des amis", à côté des tours...

- Ce bar, c'est un point de rendez-vous depuis longtemps ?

Ouais, ça fait longtemps... enfin, mais c'est pas précisément le rendez-vous des joueurs, mais comme il y en a 2, 3 qui joutent qui habitent à côté, on se retrouve là-bas, comme Bressy, Hulas, il y a Reynard qui vient faire un tour des fois..." (Terry, joueur).

"... ben, ben on part dans les environs, pas bien loin... on essaye d'avoir des loisirs avec des copains, des copines.

- Tu ne pars pas seulement avec des copains du water-polo ?

Ah non....parceque ben, y en a un qui est de Lyon, un de Villefranche, un autre d'Angoulême, y'en a 2 ou 3 de Givors... en plus de Givors y'en a un il habite dans ce quartier, moi j'habite dans le centre, et l'autre il habite à Grigny... alors, ben ben, moi j'ai mes copains du quartier quoi... depuis avant que j' fasse de la natation, j'les ai toujours et ils m'ont suivi ..." (Rachedi, poloïste).

- Entre joueurs du même âge, est ce que vous êtes souvent ensemble, est ce que vous vous retrouvez en dehors de la société ?

Non, pas trop... on est pas tellement... on est pas beaucoup de ma catégorie, pratiquement, on est 3 ou 4...alors ceux qui habitent dans le quartier j' les vois régulièrement... sinon les autres j' les vois au moment de la joute... ou alors quand il y a une réunion ici...si non les autres...

- Sinon vous ne sortez pas particulièrement ensemble ?

Non, non...

---

(2) Un "cani" est un café dans le langage lyonnais.

Disons, on est tout le temps ensemble nous, mais les autres ... on les voit pas tellement...

- Parce qu'ils habitent plus loin ?

Ouais, ils habitent plus loin...

Non, non, ils habitent plus loin d'accord, mais...

On est toujours avec des mecs du même quartier..."

(Hulas, joueur et Debize, rameur).

Cette sociabilité de quartier si elle est, elle aussi, constitutive d'une identité locale, semble à mettre en rapport avec le peu de divertissements existant à Givors. Car ceci aussi est un leitmotiv, partagé par l'ensemble des jeunes givordins, cette ville "est un trou", "on s'y ennue"; et pourtant, dans le même temps on est attaché à son quartier, à sa ville, on ne veut pas la quitter ou si on la quitte on y revient le plus rapidement possible. Dès lors, la participation aux activités de sauvetage, pour ceux qui se "tournent" vers le sport, et le type de manière d'être ensemble que l'on y développe, ainsi que les rapports de camaraderie centrés sur le quartier, peuvent être lus et vus comme la recherche d'un sens à donner à sa vie.

Il est clair que dans un lieu où le nombre de distractions est restreint, pour peu, qu'en plus, on ne possède pas de moyens de locomotion autonome, on va chercher à se créer un nombre important de relations sociales qui seront autant d'occasions de vivre quelque chose ensemble.

D'ailleurs la pratique sportive est aussi vécue pour certains comme un moyen de ne pas faire de "bêtises" :

"C'est vrai le rock ça... c'est des jeunes qui jouent... Factory c'est des jeunes... comme nous qui ... ils ont sûrement fait des coups aussi... ils ont sûrement fait les quatre cents coups aussi et puis... peut être que de jouer de la musique ça les a libéré de... faire ça, j'sais pas".  
(Hulas, joueur).

Ainsi, apercevons nous par quelle boucle semble se constituer une identité locale pour ces jeunes sauveteurs. La ville, dépourvue de lieux de "récréations", génère, en partie, la constitution de réseaux locaux

basés essentiellement sur le quartier. Les réseaux ce sont ces copains, vivant ensemble depuis l'enfance, qui se retrouvent dans ces lieux spécifiques. A l'intérieur de ces groupes certains possèdent déjà une "culture familiale" particulière, celle du sauvetage.

Ils vont donc amener une partie de leurs camarades vers cette pratique sportive, laquelle développe elle-même, en son sein, une manière "d'être ensemble" basé sur le plaisir et la passion commune, constitutive, assez rapidement, d'une identité culturelle particulière. Ainsi, cette inscription dans deux types de relations sociales bien spécifiques (mais non séparées dans la vie quotidienne), aboutissant, finalement, à la production d'un sens à la vie, pourrait bien être un facteur constitutif de l'identité locale. Identité vécue assez intensément pour être génératrice d'un attachement à sa ville malgré l'"ennui" quelle sécrète.

#### Rapports à la vie active

Une autre caractéristique de ces "jeunes" givordins faisant partie de la Société de Sauvetage, consiste en la rupture par rapport au travail. En ce qui concerne les lycéens le phénomène ne semble pas se présenter, peut-être parce qu'ils "investissent" encore dans le système scolaire un espoir de promotion sociale. Mais pour ceux qui ont déjà "touché" à l'usine ou au bureau le rejet est très net.

Certains se retrouvent dans la logique des petits boulots entrecoupés de périodes, plus ou moins longues de chômage :

"- Tu travailles sinon ?

Non... chômage...

- Tu as fait quoi comme étude ?

Etudes de bureau, comptabilité, j'ai un B.E.P.

- Et depuis...

J'ai travaillé à la B.N.P.... pendant 3 mois, chômage 3 mois... et puis dans une petite entreprise là, à côté, comme employé de bureau... et ça fait 1 mois que je ne travaille plus". ( Un joueur).

Certes, la "conjoncture économique" y est sans doute pour quelque chose. Cependant, au-delà, on ressent bien dans la façon dont est décrite cette situation, toute l'absence de plaisirs et de satisfactions que paraissent présenter ces emplois. Il est clair que, dans le cas présent, le travail ne fournit aucun "sens à la vie" pour ce type de jeunes sauveteurs.

Aussi, une des solutions, est-elle de "profiter" de l'insertion dans la S.S.J.G. pour obtenir un emploi dans un milieu et un lieu où l'on se sent bien. Le refus d'un travail routinier et inintéressant conduit au désir de devenir maître - nageur - sauveteur :

"- Et tu travailles ?

Oui, je travaille... je suis tourneur pour l'instant.

- A Givors ?

Non, à Vourles... dans une petite boîte... on est un trentaine environ... ça fait un an et il y en a déjà là (geste de "ras-le-bol")... Non, cette année j'ai commencé à préparer un stage là, pour faire maître nageur, alors je vais voir ce que ça donne". (Hulas, joueur).

"- C'est par le water-polo que tu as eu ce boulot de M.N.S. ?

Ben, touchant à la piscine, t'aimes autant faire un métier qui touche à la piscine... et puis comme moi j'ai arrêté en seconde, j'ai pas voulu continuer, j'ai voulu travailler tout de suite... je le regrette pas, mais maintenant, je suis tranquille c'est pas un boulot fatiguant, c'est même plutôt agréable par moments.

Tu as tout de suite commencé à travailler à la piscine ?

Non, j'ai travaillé un petit peu à B.S.N., chez des artisans... j'ai voulu toucher un petit peu à tout avant... voir un petit peu ce que ça donnait les travaux manuels... et puis j'ai dit "B.S.N., la chaîne, non, pas 8 h"... alors j'ai dit "j'vais changer" et puis j'suis venu travailler à la piscine. J'ai passé mon diplôme après... et puis c'est pas mal parce que... l'été c'est bon parce qu'il y a le soleil, les baigneurs, mais l'hiver on fait une grande partie d'enseignement,

la plupart du temps c'est l'enseignement scolaire, bon ben d'apporter quelque chose aux enfants j'crois que... donner un savoir c'est ... vraiment bien". (Rachedi, poloïste).

Ainsi cette identité culturelle, résultat d'un être ensemble particulier, trouve son prolongement dans le désir d'être encore plus "dans" la société, c'est-à-dire d'y travailler. La sociabilité des sauveteurs procurant un sens à sa vie dans un lieu aux horizons assez bouchés (tant sur le plan économique que culturel), certains sauveteurs ont encore plus tendance à rejeter l'avenir qui leur est proposé pour se lancer dans un emploi les reliant encore un peu plus au lieu et à la structure dans laquelle ils se trouvent "bien".

En se donnant la musique rock pour repère on peut imaginer que d'autres jeunes givordins font un choix différent.

**VIII EMBLEMES ET DERIVES AUTOUR DU ROCK GIVORDIN**

Givors, "capitale française du rock".

Givors, une "ville-phare" dans les années 1975...

Des articles dans "Best", "Rock and Folk", "Libération", "Le Nouvel Observateur"...

Sur un fond de ville ouvrière des groupes de rock font une entrée remarquée sur la scène régionale, "Factory" et "Ganafoul" naissent en 1975, le coup d'envoi est donné, en dix ans d'autres groupes vont se former, puis disparaître, d'autres vont résister...

Le rock givordin, on s'en souvient... regardons-le de l'intérieur...

#### Histoire du rock givordin

A travers le rock à Givors, des jeunes issus souvent de diverses fractions de classes populaires et parfois de classes moyennes, affirment leur identité.

Ils expriment plus qu'un goût musical, ils apparaissent capables d'être insoumis dans leur rôle de membres de classes dominées : depuis plus de vingt ans, de façon particulièrement forte à Givors, la production d'une histoire du rock permet de saisir comment se constituent une mémoire collective, un "entre-soi" qui révèlent le travail des identités.

"Au départ ce rock violent est lié au fait que Givors est une cité ouvrière" (Yves ROTHACHER, surnommé "Rothache", ancien batteur du groupe "GANAFIOL", figure héroïque du rock à Givors, aujourd'hui batteur d'un groupe qu'il a reconstitué).

Autour des années 1965 le rock existe à Givors de manière plutôt souterraine, il "vient des caves", il est produit par des jeunes de 13

14 ans qui jouent sans avoir jamais pris de cours de musique; ils font du rock'n roll.

Les premiers "rockers" (1) de Givors tentent de se détacher d'un quotidien vécu comme contraignant, lié aux conditions de vie de la classe ouvrière : ils veulent "échapper à l'usine". Et là, en se retrouvant entre eux, c'est une capacité à charger d'un autre sens leur quotidien qu'ils affirment : ils montrent qu'ils ont conscience de manière assez forte d'avoir quelque chose à dire, à exprimer. Si l'un des traits de la culture populaire, c'est la très faible conscience qu'elle a d'elle-même, le rock c'est une façon de refuser une soumission, une passivité, une domination sociale, culturelle, idéologique, économique :

"Ils représentaient une génération qui déménageait pas mal" dira Rot-hache en parlant des premiers "rockers" de Givors.

Autour du rock s'organisent des sociabilités informelles, des réseaux d'interconnaissance qui transgressent les cadres sociaux et professionnels.

Les premiers rockers de Givors font du rock'n roll et expriment là leur opposition aux traditions, aux normes, aux valeurs dominantes, ils sont perçus comme un danger pour l'ordre social d'autant plus que des filiations très nettes existent entre la "zone" et le "rock" : c'est là que se constitue une image négative de Givors comme le disent les "rockers" eux-mêmes.

Mais localement, les givordins réagissent de manière différente :

"J' me rappelle, au début les gens, bon ça les faisait rire, après ils étaient tout de suite un peu fiers parce que ça avait fait du monde, soit au Palais des Sports, soit pour la fête de l'Humanité".

(Yves MATRAT, chanteur du groupe "Factory", figure héroïque du rock à Givors).

---

(1) Si un rocker est habituellement défini comme jeune jouant ou écoutant du vrai rock and roll des années 50, habillé d'un blouson en cuir clouté, d'un jean, de Santiags noires, coiffé d'une banane et portant des rouflaquettes, nous utilisons ici ce terme dans un sens plus large, faute d'avoir trouvé une désignation meilleure qui puisse s'appliquer aux jeunes givordins qui font du rock.

La naissance du rock à Givors, c'est l'émergence d'une force sociale et culturelle portée par une jeunesse "marginale", qui réagit contre le statut de dominé. Le rock signifie alors la possibilité de négocier des identités sociales en produisant une culture de transgression d'un quotidien vécu comme difficile : les "rockers" tendent à constituer par là des identités culturelles, qu'on peut qualifier aussi d'"identités alternatives".

A partir de cette époque et tout au long de l'histoire du rock à Givors, une des caractéristiques essentielles de ces "identités alternatives", c'est la prédominance des sensations, des émotions, c'est-à-dire du feeling sur les mots.

"Le rock est né à Givors parce qu'ils avaient besoin de faire ressentir quelque chose; il est là le problème du rock à Givors, ils avaient envie de jouer, de s'exprimer, pas par la parole, ils avaient envie de faire quelque chose".

(Joël, ancien manager du groupe "Ganafoul").

Déjà dans les années 70 des groupes de rock commencent à devenir visibles à Givors, comme le groupe "Cross Town", dont nous n'avons pas trouvé d'ancien membre aujourd'hui.

Mais c'est surtout la formation d'un premier noyau de "rockers" en 1968, qui va jouer un rôle déterminant dans l'histoire de la jeunesse et du rock à Givors : il s'agit de Fourmi, Puce et Rothache.

"On répétait dans la cave de Fourmi. On répétait à la M.J.C de Chasse. On a toujours été refusés à la M.J.C. de Givors. On était vu d'un sale oeil. On n'était pas du tout "baba-cool", au contraire on était très "rocky", presque "hard" pour l'époque, "hard" ça n'existait pas, style semelles compensées..." (Rothache)

La formation de ces trois futurs héros du rock, c'est le début de deux groupes qui deviendront très connus à Givors, et sur le plan national: "Ganafoul" et "Factory".

Ce qui rassemble ces trois figures du rock, ce n'est pas une identité de quartier ni une identité professionnelle, c'est leur besoin, leur

désir de se retrouver "entre eux" : "Fourmi" habite Grigny, Puce est originaire de Chasse et Rothache de Givors (2). Un guitariste Doudou (Edouard) et Jacques Bon, chanteur, vont venir se greffer sur ce noyau: "Ganafoul" naît en 1975.

Quelques mois après se forme "Factory" . Il est composé de cinq membres: Fourmi, l'ancien bassiste de "Ganafoul", Bab's de Givors, Denis de Rive-de-Gier, Puce de Chasse et Yves Matrat de Bans.

Le premier concert de "Factory" a lieu en Octobre 1975 au cours d'un festival de rock and folk.

Il apparaît comme une expérience fondatrice pour les rockers de Givors : à partir de là on voit comment " la mémoire collective du groupe, qui relie l'imagination du groupe à des expériences fondatrices, est autant et davantage une mémoire "constituante" qu'une mémoire "constituée"(3).

"Mémoire constituée" parce que, dans toutes les interviews des groupes de rock à Givors, le premier concert de "Factory" est l'évènement qui s'est ancré dans les mémoires.

"Mémoire constituante" parce que le souvenir constitue un facteur d'unité pour les rockers de Givors.

"En même temps c'qui y a c'est que y'a eu une chose qui a été nouvelle, c'est l'arrivée du groupe "Factory" à Givors, quoi ... Parce qu'y avait eu des choses qui s'étaient passées... et de toute façon quand le groupe a été fait, enfin que le mot est arrivé et que ça a donné lieu à un concert, ça a changé pas mal de choses dans la ville, même dans la ville parce qu'on débarquait comme ça, c'qu'on faisait c'était peut être pas forcément bien... mais il y avait une chose nouvelle quoi, qui est née, et puis qui de toute façon s'est formée et qui de toute façon persiste aujourd'hui" (Yves Matrat).

Avec la naissance du groupe "Factory", des jeunes rockers, qu'ils fassent du rock ou qu'ils vivent autour du rock, commencent à constituer une mémoire historique "cette chose nouvelle quoi" qui va aider à renforcer leur identité et qui " de toute façon persiste aujourd'hui" dans le travail des identités.

---

(2) Grigny et Chasse sont des communes qui font partie de l'agglomération givordine.

(3) Raphaël (F) "Les limites de l'histoire orale", Annales ESC., janvier-février 1980.

La mémoire collective de ces jeunes va se travailler dans des lieux de reconnaissance identitaire.

Il y a des lieux dont on se souvient où des jeunes se retrouvaient "entre eux", où ils formaient "une grande famille" comme ils disent souvent.

"Avant, le café à côté du "Café des Sports", ça s'appelait "Le Ptit Bar" je me rappelle, quand j'avais 10 ans, les mecs ils avaient presque tous des blousons de cuir noir, ils avaient des jeans et des baskets fatigués, chacun leur "nan'" et tout, ils étaient tous à la petite terrasse et ça bougeait, il y avait plein de monde qui venait, ça discutait, il y en avait qui partaient avec des valises, et tout, t'avais tous les musiciens, t'as plus rien maintenant, ils allaient jouer après, ils allaient dans les pubs, les concerts, toujours une dizaine de voitures, le mythe à Givors c'était ça avant" (Alain, du groupe Textile).

On peut alors véritablement parler d'un âge d'or du rock à Givors où une mémoire se constitue très vite, de manière très dense autour de moments colorés par la notion de fête.

"Ils faisaient la fête, ils faisaient cuire les merguez. L'été ils sortaient le matos, et ils s'amusaient, "Killdo" et "Scrap", ça dansait jusqu'à 5 - 6 heures du matin et tout le monde faisait la fête." (Alain, du groupe "Textile").

Ce qui a marqué la mémoire des groupes, ce sont ces moments de fête, de "concerts improvisés", qu'ils appellent les "boeufs" (4) et qui naissent dans des lieux de répétition : la Chapelle de Saint-Martin, de Cornas (5), les vieux chalets en bois derrière les abattoirs, les cafés comme "Le Ptit Bar"... s'imposent alors comme espaces chargés d'un sens nouveau. La mémoire collective de la communauté - rock se travaille autour de cette capacité, de cette possibilité à transgresser de manière permanente la "banalité du quotidien" par le rock et

---

(4) Il faut noter qu'il s'agit ici d'un terme emprunté au jazz.

(5) Il s'agit là d'un haut lieu du rock à Givors, situé à 5 km environ de la ville.

la fête. Les jeunes se retrouvent "entre eux", ils se connaissent tous, "la grande famille" qu'ils forment c'est en réalité un réseau de réseaux de sociabilité très dense qui paraît difficile à ébranler. Des bruits courent alors comme toujours sur les gars de Givors : on dit qu'à Givors les jeunes sont "durs", "violents", "délinquants".

"A Lyon, les gens qui faisaient de la zizique ici, fallait pas venir jouer ici, parce qu'on se faisait casser la tête et tout ça"

(Louis, du groupe " Scrapper").

La rumeur ne fera que constituer une force de résistance contre la dé-négation que les jeunes de Lyon, par exemple, s'emploient à imposer aux jeunes rockers de Givors : très rares seront les jeunes musiciens lyonnais qui pourront entrer dans les groupes de rock à Givors.

C'est dans cet "entre-soi" qu'une partie de la jeunesse givordine va trouver un sens à sa vie : qu'ils soient musiciens ou non, des jeunes chargent leur quotidien d'un autre sens :

"Comme il y avait un vide, on était tous plus ou moins à la M.J.C., on était tous ici, on était là mais qu'est ce qu'on faisait, pas grand chose, on était plus ou moins branchés sur la musique..."

(Jean Marc, ancien chanteur du groupe Scrapper).

Dans cette sorte de mouvement culturel qui se développe à Givors, certains sont perçus comme des intellectuels du rock ainsi Yves Matrat.

"Ce type c'est carrément l'inverse de nous, tu vois, nous, on est issu d'un milieu plus ou moins ouvrier, rocky un peu, avec une enfance dans la rue, loubards un peu... alors que lui c'est un type qui a suivi des études, qui à l'époque est presque professeur de français donc un ... vraiment un intellectuel pour nous" ( Rothache).

Le "nous" renvoie à un sentiment assez fort d'appartenance à des fractions de la classe ouvrière. On assiste alors à la mise en oeuvre de logiques de négociation entre une "identité sociale", c'est-à-dire liée à une situation sociale donnée, et une "identité culturelle" qui régissent "l'entre soi".

Pour beaucoup de jeunes givordins d'origine ouvrière, l'espace rock signifiera alors "espace des possibles", c'est-à-dire espace qui permet de travailler des identités culturelles alternatives.

"A partir de 1977 à peu près... donc on a commencé à entraîner derrière nous un... tas de petits groupes qui voulaient faire pareil que nous quoi, parce qu'ils trouvaient ça certainement super - bien..."  
( Rothache )

En 1977 naissent alors deux autres groupes à Givors : "Killdozer" et "Scrapper". Le groupe "Killdozer" est monté par Edouard, l'ex-guitariste de "Ganafoul" : ce groupe est formé de musiciens givordins et lyonnais. Ils enregistreront un disque en 1978 et le groupe éclate en 1981.

Scrapper est monté par un givordin d'origine maghrébine : la première formation est constituée de deux musiciens originaires de Givors dont le guitariste et le chanteur, le batteur et le bassiste viennent des environs de Givors. Le groupe éclate une première fois car le guitariste entrera dans "Factory", un autre partira à l'armée. On a ensuite une deuxième formation avec un nouveau batteur et un nouveau bassiste originaires de St Romain au Mont d'Or, un nouveau guitariste de Givors et un chanteur de Saint-Priest.

Enfin, dans la dernière formation, le premier bassiste et le premier chanteur du groupe reviendront et un nouveau batteur de Lyon entrera dans le groupe.

Les groupes se font, se défont, se refont. Les musiciens passent d'un groupe à l'autre, et "on" se le dit, "on" se le transmet. Les identités culturelles de ces jeunes sont en perpétuel mouvement, il faut les considérer dans une perspective dynamique où la mémoire se travaille de manière permanente.

En même temps que naissent "Scrapper" et "Killdozer", "Factory" sort

son 2ème trente-trois tours("Caches ta joie"), "Ganafoul" connaît aussi un succès important puisqu'ils font à peu près deux cents concerts au cours de l'année 1978.

En même temps le batteur de "Ganafoul" quitte ce groupe pour entrer dans "Factory".

On voit donc que des réseaux de solidarités très fortes existent entre tous ces musiciens, qui ont tous plus ou moins joué ensemble pendant dix ans.

Mais très vite le batteur de "Factory" quitte ce groupe pour en monter un autre avec le premier guitariste de "Ganafoul" : on l'appelle le groupe de Rothache.

En 1980 "Ganafoul" n'existe plus. Deux nouveaux groupes naîtront en 1981 : "Poler Geist" et "Textile", puis en 1983 deux autres groupes, dont la moyenne d'âge est 17 - 18 ans naissent : "Xéno-Rock", constitué de quatre filles, et "Eclipse".

A partir de 1980, un clivage semble s'opérer entre la première génération de rockers et celle qui va suivre :

"Il y a Ganafoul, Factory, ensuite il y a le vrai noyau qui s'est collé derrière, c'est-à-dire Scrapper et Killdozer, des mecs qui pensaient pareil que nous, qui avaient la même maturation mais après eux, les groupes qui sont venus après, c'est plus du tout pareil" (Rothache ).

Pourquoi ce n'est plus du tout pareil? Les anciens disent que les jeunes groupes ne sont pas capables de tenir longtemps, que tout est éphémère pour les plus jeunes, que le rock pour eux était "beaucoup plus réfléchi".

Ce qui se dégage de manière assez nette, c'est que "l'entre-soi" ne se produit plus de la même façon.

On a vu que, pendant la période de l'âge d'or du rock à Givors, il y avait des espaces de reconnaissance que s'étaient appropriés des musiciens et des non-musiciens, dans lesquels ils se retrouvaient ensemble, au-delà des rivalités et divergences possibles.

Aujourd'hui il semblerait que l'espace rock se soit démultiplié en plusieurs "micro-espaces du possible" où une dizaine de jeunes se retrouvent entre eux sachant qu'on n'entre pas dans ces groupes sans passer par des rites d'initiation propres à chaque noyau.

"Nous, on est une sorte de famille, t'sais, on est une dizaine ou une quinzaine .... il y en a plein qui jouent pas dans le groupe quoi, qui n'ont rien à voir, mais tout le monde donne son avis, t'sais..." (Pascal, de Textile).

Le groupe des filles de Givors fonctionne encore en cercle plus restreint, elles sont 3 à travailler, 2 filles sont là régulièrement à les écouter, et 2 ou 3 garçons viennent parfois : là aussi n'entre pas qui veut dans ce petit groupe.

Le groupe "Poler Geist" répète, quant à lui, en dehors de Givors, par souci de se démarquer des autres groupes de rock tout en se sentant "rock", rock à la givordine : là quelques amis des membres du groupe peuvent aussi assister aux répétitions.

D'autres groupes sans nom, qui répètent dans des caves ou des garages, fonctionnent sur ce mode.

Il y a peu de relations entre ces petits noyaux de musiciens qui vivent "entre eux" si ce n'est au "Café des Sports" par exemple ou dans les salles de répétition de la Maison des Jeunes et de la Culture de Givors : mais le "Café des Sports" c'est d'abord "Factory", beaucoup d'autres musiciens y passent, se connaissent, se disent "Bonjour ! ça va " , mais il est difficile de savoir le type de relations qui existe vraiment entre tous les membres de ces groupes. On voit donc, au sein des groupes rock, plusieurs tentatives de production identitaire, à partir de la manière dont ils se retrouvent "entre eux" et dont ils se démarquent par rapport à l'ensemble des groupes de Givors :

"On se démarque un peu des autres groupes de Givors, d'abord on ne répète pas à Givors, on répète à Solaise vers Feyzin, et puis on se

démarque par beaucoup de trucs, par la musique aussi; tous les groupes de Givors se dirigent un peu dans la même voie et nous on a une voie assez différente...

On est beaucoup plus sur Lyon que sur Givors, on vit à Lyon presque à la limite, tous nos contacts sont à Lyon; et parce que les groupes de Givors ont tendance à vivre dans leur petit monde, rester à Givors, un peu sur eux-mêmes. Nous on pense que ce n'est pas la bonne solution tant qu'on vivra sur nous-mêmes à Givors, ça sert à rien."

(Dominique, de Poler Geist)

Ces tentatives de démarcation, les contacts établis par les rockers de Givors avec des musiciens de Lyon ou des environs révèlent le travail des identités culturelles dans leur rapport à l'espace urbain, qui ne peut être circonscrit à l'espace givordin. Ce qui signifie aussi que l'identité locale n'est pas la référence à un seul lieu.

#### Les Formes d'organisation sociale du rock Givordin

On tentera de comprendre ici suivant quelles logiques les groupes de rock se font, se défont à Givors, comment les groupes s'interpénètrent à différents degrés, sachant que nous avons vu précédemment comment le "Nous" se constituait, servant alors de foyer à la mémoire collective, et comment les groupes s'affirmaient avec une certaine continuité.

On peut faire l'hypothèse de quatre modes de constitution des groupes de rock à Givors :

- la fonction du sentiment d'appartenance à un même quartier;
- les relations d'interconnaissance entre les membres des groupes déjà existants et ceux qui gravitent autour;
- l'importance des liens de parenté;
- le rôle de certaines formes de sociabilités qui se développent dans les cafés et les lieux de répétition.

L'appartenance à un même quartier ne semble pas jouer un rôle dominant dans la manière dont se constituent les groupes à Givors : parmi tous les groupes répertoriés, on ne trouve plusieurs musiciens appartenant à un même quartier de Givors que dans "Scrapper" où plusieurs d'entre eux sont originaires du quartier des Tours.

Les identités de quartier ne semblent pas déterminantes dans le travail des identités culturelles qui se fait de manière transversale et non pas de manière localisée à Givors. Les espaces-rock n'ont rien à voir avec les regroupements de jeunes par quartier, ils se forment ailleurs même si on y retrouve des jeunes issus du même quartier : on ne peut alors considérer ici que c'est l'identité de quartier qui les rassemble mais plutôt leur capacité affirmative à produire du sens. Il y a les copains des musiciens et les copains des copains... qui se connaissent depuis leur enfance ou qui se sont rencontrés au lycée ou au C.E.S.

"J'ai rencontré des copains au C.E.S., ceux qui jouaient dans "Textile", et puis c'est avec eux que j'ai commencé à faire du rock, ça remonte à peu près à 4 ans" (Bruno, du groupe Rot.hache).

Au lycée ou au C.E.S. se développent des sociabilités qui donnent naissance à des groupes de rock chez les plus jeunes. Par contre, on se rend compte que, dans les groupes où la moyenne d'âge est un peu plus élevée comme "Poler Geist", le groupe de Rothache, "Scrapper" et d'autres c'est plutôt le milieu "musico", comme ils s'appellent, qui joue : ce milieu ne se limite pas à Givors, mais fonctionne plutôt à l'échelle de l'agglomération lyonnaise, c'est pourquoi on retrouvera des musiciens des Minguettes ou de Lyon dans les groupes de Givors. On voit ici aujourd'hui comment le réseau des réseaux de sociabilités fonctionne suivant des lignes de mobilisation affinitaires dans l'espace urbain. Même si des "musicos" givordins se déplacent en dehors de l'espace givordin et si des musiciens lyonnais viennent à Givors, on voit que Givors reste une sorte de "port d'attache", c'est bien là que se rétablit le rapport universel/local.

Les sociabilités familiales jouent aussi un rôle important dans la multiplication des groupes de rock à Givors.

Jack, le bassiste de Scrapper, allait de temps en temps voir son cousin Puce répéter à la Maison des Jeunes de Chasse, et puis un jour il a eu envie de jouer.

Thierry, guitariste d'un petit groupe, a connu son beau-frère Doudou, premier bassiste de "Ganafoul" quand il faisait partie de "Factory".

Dans le groupe "Textile" le frère du bassiste a essayé de s'y mettre, il a arrêté et il fait toujours partie du groupe sans jouer.

Le frère de Nathalie, batteuse du groupe "Xéno-Rock" a été manager de "Textile". Les frères de Sylvie, ex-chanteuse de "Xéno-Rock" ont joué un peu de partout.

Enfin, le frère de Rothache a joué un peu de la basse. Cependant, si les liens de parenté apparaissent déterminants dans la constitution des groupes de rock à Givors, on peut se demander s'il s'agit d'un effet givordin ou d'un effet des sociabilités populaires.

Mais à côté des sociabilités familiales, les échanges et les rencontres qui se font dans les cafés et les lieux de répétition à Givors sont des éléments forts à prendre en compte dans la manière dont se constituent les groupes de rock à Givors.

Les cafés et les lieux de répétition sont des espaces de reconnaissance identitaire des groupes, c'est donc là que les "musicos" se retrouvent, qu'ils peuvent faire connaissance avec d'autres, et avoir envie de former de nouveaux groupes.

"Je les ai connues comme ça au "Café des Sports", elles étaient là à une répétition d'un groupe qu'on aimait bien, que j'aimais bien aussi mais je ne les connaissais pas... alors on s'est rencontrées, on a parlé de groupes mais on pensait pas encore à faire de la musique... après, le fait qu'elles connaissaient Marie-T., ça nous a motivées".  
(Sylvie, de "Xéno-Rock").

Qu'il s'agisse des cafés ou des lieux de répétition, ces lieux apparaissent comme "marqués" par les significations dont sont porteurs

certains acteurs (historiques) et parfois des "héros" comme Yves Matrat. Ces lieux contiennent en eux une ouverture sur des possibles, c'est-à-dire "le pourquoi pas nous?"

"La première fois on est allés voir répéter et je crois que c'est là, c'est ce que nous on appelle "le déclic" après on s'est dit "pourquoi pas nous ?" et les jours qui ont suivi ça nous a trotté dans la tête : "musicien , j'aimerais bien". Ensuite j'ai eu l'occasion d'acheter une guitare, j'ai commencé à gratter dessus et depuis ce jour-là je gratte encore" (Alain, de "Scrapper").

Les "boeufs", moments où on improvise entre copains en dehors du moment de la répétition, apparaissent comme très importants dans la mesure où il suffit qu'il y en ait un qui exprime sa motivation et son implication, et il pourra bientôt faire peut-être partie d'un groupe.

"De temps en temps j'allais voir mon cousin Puce qui répétait à ce moment là à la Maison des Jeunes de Chasse et de temps en temps on faisait des boeufs, mais je savais pas jouer et Puce m'apprenait 2 ou 3 accords, t'sais, petit à petit, ça commençait à me travailler."

( Jack, de Scrapper)

Plusieurs "rockers" nous ont parlé du "déclic", c'est-à-dire qu'ils produisent tout un discours de l'innocence culturelle où le choc, d'emblée, "la rencontre amoureuse" avec le rock se substituerait à l'apprentissage, à l'acquisition de connaissance, ou en tout cas les précéderaient.

Ce qui peut apparaître comme un "déclic" renvoie plutôt à la découverte de la catégorie du "possible" contenue dans des lieux marqués par des significations culturelles précises : à partir de ce moment là les jeunes décident de mettre en place des projets communs.

Il nous paraît donc fondamental de reconnaître dans la manière dont des jeunes givordins en viennent à faire du rock à Givors, moins le choc initiatique que la fonction essentielle des sociabilités et des solidarités qui se développent dans et autour de lieux marqués par des significations culturelles spécifiques (cafés, lieux de répétition...)

Si les groupes se font, il se défont et se refont de manière très fréquente à Givors. Certains passent d'un groupe à un autre, puis reviennent dans leur groupe d'origine.

L'ancien chanteur d'"Eclipse", après avoir quitté ce groupe, a monté son propre groupe en quelques mois.

Jean-Marc, après avoir chanté dans "Scrapper", au début de la formation, est parti puis revient aujourd'hui.

Un jeune groupe constitué depuis six mois s'est désagrégé mais le bassiste compte bien remonter un groupe.

Doudou, après avoir joué dans "Ganafoul" et "Killdozer" revient jouer dans le groupe Rot.hache.

Les groupes de rock se font, se défont, se refont dans l'espace Givordin et c'est dans cette dynamique là que des jeunes liés à des fractions de classes populaires et de classes moyennes travaillent localement leurs identités culturelles.

Ils multiplient leurs expériences et réaffirment par là des stratégies identitaires.

#### Identités et espaces de rock à Givors

Les jeunes Givordins qui vivent par le rock, autour du rock, travaillent leurs identités dans un certain rapport à l'espace. Les lieux de reconnaissance identitaire pourraient se caractériser par le fait qu'ils n'ont pas d'existence préalable, qu'ils se constituent à travers les stratégies d'investissement des groupes.

D'autre part ils naissent, disparaissent mais surtout se démultiplient dans une dynamique qui renvoie aux logiques de négociation des identités.

De quels lieux s'agit-il ? De la Maison des Jeunes et de la Culture de Givors, de la Chapelle de St Martin de Cornas, de cafés, de caves, de garages.

Au début de l'histoire du rock à Givors, la M.J.C., qui est sans doute le seul espace institutionnel, a joué un rôle très important dans le développement des groupes. Une grande partie de la communauté-rock s'y retrouvait :

"Il y a eu "Facto", "Ganafoul" parce que "Ganafoul" ils venaient aussi répéter à Givors... ils allaient à la Maison des Jeunes. A la Maison des Jeunes, on était pleins, petit à petit ça a formé des groupes qui ont formé des groupes et maintenant les jeunes, tous les gamins, les gosses, dès qu'ils peuvent, ils font un groupe... ils jouent dans des caves et ça joue de partout."

(Marie-T., du groupe "Xéno-Rock")

Il y avait à Givors des lieux où musiciens et non musiciens se retrouvaient tous ensemble comme la M.J.C.

Au fur et à mesure que le rock se développait à Givors, l'espace-rock se démultipliait.

"Tout le monde était musicien, même ceux qui ne jouaient pas de la musique faisaient quand même partie de la musique et cette ambiance là s'est perdue, il y a quelque temps"

( Charef, du groupe Scrapper)

Il y a aujourd'hui d'autres lieux reconnus comme "espaces-rock" à Givors: dans la Chapelle de St Martin de Cornas, par exemple, beaucoup de groupes se sont succédés.

"Factory" a été le premier groupe à venir y répéter, puis ensuite "Scrapper" et "Killdozer". Le groupe "Textile" a fait rouvrir la Chapelle après que le groupe "Killdozer" ait arrêté. Puis "Eclipse" et "Xéno-Rock" lui ont succédé .

"La Chapelle", c'est d'abord "un lieu où on fait ses classes", c'est déjà un espace reconnu, légitimé dans le milieu "musicos" à Givors. Comment y accède-t-on ? Aujourd'hui on doit passer par la M.J.C.,

mais il s'agit de locaux qui appartiennent à la Mairie de Givors, ce qui signifie que les groupes qui répètent à la Chapelle acceptent un certain type de rapport à l'institution M.J.C. Il faut préciser que les musiciens de "Factory" s'inscrivaient dans une relation critique aux institutions et s'étaient appropriés la Chapelle pour répéter.

La Chapelle, c'est en même temps un espace chargé de sacralité, puisqu'il a été le premier lieu véritable investi par les "héros du rock givordin".

Le travail des identités se joue ici dans la capacité de jeunes "rockers" à charger l'espace d'une symbolique qui leur est propre. La Chapelle devient alors espace d'identification et en même temps espace d'interdiction à ceux qui n'adhèrent pas aux valeurs du groupe. L'espace d'identification fait apparaître des stratégies d'éviction lorsque des événements comme le saccage du matériel des groupes, s'y produisent.

L'ambivalence d'espaces comme la Chapelle renvoie alors aux logiques de négociation suivant lesquelles les identités culturelles se constituent.

A côté de la Chapelle, il existe des espaces - rock qui fonctionnent sur un autre registre comme les salles de répétition de la M.J.C. où, même s'il s'agit d'espaces de reconnaissance identitaire aux heures de répétition, ils sont vécus aujourd'hui comme faisant partie d'une institution donnée : ici, des jeunes de la M.J.C. peuvent assister à des répétitions, même s'ils n'adhèrent pas aux valeurs du groupe; cependant s'ils en perturbent le fonctionnement, ils en sont exclus. Les groupes qui répètent ici ont eu quelques problèmes avec des jeunes de 12 - 14 ans mais pas avec les plus âgés.

Mais l'espace-rock à Givors, c'est aussi un espace qui se démultiplie sous des formes de plus en plus labiles en même temps qu'on s'éloigne des lieux de symbolisation et d'emblématisation pour dériver

jusqu'aux cafés, aux caves, aux garages. En même temps que l'espace-rock se démultiplie, il prend forme dans des types de sacralités différentes.

Le travail des identités culturelles se joue dans ce double procès d'emblématisation et de dérivation très visible lorsqu'on va des salles de concerts aux caves en passant par les salles de répétition, les cafés et lorsqu'on refait le parcours en sens inverse.

Il y a des cafés qui ont joué une fonction essentielle dans l'histoire du rock à Givors : "le café de la Gare", "Chez Jo", et aujourd'hui "le café des Sports", sachant qu'on n'y a jamais retrouvé tous les musicos de Givors.

Au début du rock à Givors, le "Café de la Gare" était le forum de tous les rockers, c'était là qu'il fallait se rendre pour rencontrer un musicien, c'était là que la communauté rock se retrouvait.

Le rôle du café, comme lieu de sociabilité, est bien connu mais il apparaît comme l'une des étapes possibles du procès de démultiplication de l'espace-rock .

Le cas du "Café des Sports" reste alors exemplaire et important à souligner même si la dynamique des sociabilités et des échanges qui s'y déroulent n'a rien "d'extra-ordinaire". Ce café, c'est le lieu où des jeunes "rockers" laissent des messages, téléphonent à leurs copains, où ils se retrouvent "entre-eux".

Il y a des moments où l'étranger à la communauté peut se sentir exclu du café dans le sens où il faut avoir commencé une histoire avec un membre de la communauté pour s'y sentir à son aise.

Au "Café des Sports", les vendredis soir, beaucoup de membres de la communauté - rock se retrouvent pour le plaisir de boire, de rencontrer des visages connus; la patronne du café sait beaucoup de choses sur la vie de chacun puisqu'elle joue souvent le rôle de messagère.

"C'est là qu'on s'appelle, quand on se cherche, on s'appelle au café, ou bien à la patronne, on lui laisse les courses, on lui dit si Matrat passe ou si un autre passe, vous lui dites que j'suis là, ou j'suis parti là, elle sait tout ça quoi" (Jeannot, de "Factory").

Les musicos de Givors ont conquis progressivement ce café, mais il ne s'agit pas de l'ensemble des "musicos" de Givors : le "Café des Sports" apparaît plutôt comme le lieu où se retrouve "Factory" et ceux qui ont vécu un peu avec eux à un moment donné de leur histoire.

Certains groupes, dont les membres ont entre 14 et 18 ans, disent se retrouver plutôt au "Café de la Gare" ce qui ne les empêche pas d'aller de temps en temps au "Café des Sports".

Mais il faut bien voir que ce sont toujours les mêmes jeunes qui se sont déplacés d'un café à un autre.

"A chaque fois qu'il y avait un déplacement, il y en avait quelques-uns qui commençaient à aller ailleurs et automatiquement le reste suivait petit à petit et des fois en l'espace de 2 - 3 mois paf ! ça changeait du tout au rien".

Les jeunes "rockers" à Givors travaillent leurs identités dans un rapport spécifique à l'espace, c'est-à-dire que non seulement les identités culturelles se négocient dans "l'entre-soi" dans un espace démultiplié (lieux de répétition, cafés, caves, garages...), mais des lieux apparaissent, disparaissent, réapparaissent, en même temps que des groupes, ce qui nous permet de saisir le rapport identités/espace-rock dans une perspective dynamique.

Mais les jeunes givordins qui font du rock à Givors ne quittent pas un lieu, un café pour aller dans n'importe quel autre lieu; il faut que l'"entre-soi" puisse continuer à y vivre, la mémoire collective à se transmettre et à se constituer.

D'autres "musicos" s'excluent de ces cafés pour se retrouver dans des garages, des caves, dans des lieux privés, où "l'être-ensemble" paraît encore plus fort, où ils se sentent protégés, en retrait des espaces semi-publics.

Tous les groupes de rock à Givors vivent à la fois dans des lieux privés et lieux semi-publics mais leur rapport à la "publicisation" se modifie en fonction de la légitimité sociale dont ils bénéficient : le groupe "Factory" peut se permettre de se mettre en scène dans un café où il n'y a pas seulement des "musicos" mais aussi des sportifs ou d'autres givordins, alors que les jeunes groupes ne le font pas.

Dans la manière de pénétrer un espace semi-public comme un café chez les "rockers" de Givors, on peut lire le type de rapport produit à l'emblème, sachant que l'emblématisation peut signifier une forte capacité à se mettre en scène dans des espaces semi-publics.

Dans les caves, les garages, les groupes travaillent leurs identités de manière indépendante, les écarts aux emblèmes évoluent progressivement en dérives qui se produisent de manière souterraine.

Le procès de démultiplication des identités passe par des modes de qualification spatiale qui varient en fonction des rapports des groupes à l'emblème.

C'est donc une double logique de qualification et de démultiplication de l'espace - rock qui régit le travail des identités, sachant que les différents lieux peuvent être semi-publics ou privés et qu'ils changent souvent.

Les dérives peuvent se mettre en mouvement à partir du degré de proximité des groupes, c'est-à-dire suivant qu'on se sent et qu'on est reconnu plus ou moins proche des groupes dans les lieux où on se trouve : le meilleur copain du batteur qui répète dans une cave se sentira plus proche que la copine du copain du guitariste d'un groupe qui vient régulièrement au "Café des Sports".

"Il y a un groupe qui s'est formé, un deuxième, des gens qui tournaient

autour, il n'y avait pas spécialement que des musiciens, d'ailleurs Nasser il est là, il n'a jamais fait partie d'un groupe, pourtant il a toujours été avec des gens quoi, et ça s'est répercuté un peu sur tous les jeunes de la ville" (Jean-Marc, de Scrapper)

Nasser fait partie de ceux qui vivent autour du rock et qui possèdent parfaitement la mémoire collective de la communauté rock à Givors. Il y en a d'autres comme Nasser à Givors, ceux qui "s'essaient au rock" et quand ils "échouent", font partie des proches du groupe. "Sylvie avait commencé à jouer de la guitare dans le groupe des filles, elle a arrêté, elle est "l'ange gardien du groupe" (Nathalie, de Xéno-Rock).

Des jeunes comme Nasser, Sylvie... construisent leurs identités culturelles en étant aussi acteurs d'une autre façon que les musiciens. Ils inscrivent le rock dans un rapport à l'histoire dans la mesure où ils vivent avec les groupes, les suivent, où ils savent ce qui se passe dans et à la périphérie des groupes, ce qu'on en dit à Givors. Ils savent très bien raconter l'histoire du rock à Givors et jouent un rôle très important pour les musiciens.

"Même avec les gens qui ne jouent pas, il y a une communication qui passe, on est dans le même "trip", c'est leur vie aussi le rock" (Catherine, du groupe de Rothache ).

Même quand le procès de dérivation s'accroît lorsqu'on s'éloigne des groupes et des espaces initiaux, le travail des identités continue.

"Givors, tout le monde se connaît plus ou moins parce que t'en as qui ne seront pas spécialement branchés sur le rock mais parce qu'ils connaîtront un tel plus ou moins mais qui lui sera branché sur le rock, ils auront quand même une petite oreille et tout..."

(Jean Marc, de "Scrapper")

Mais on peut aussi venir régulièrement dans un lieu de répétition comme une salle de la M.J.C par exemple sans se reconnaître vraiment dans le rock.

"Sur 20 mecs, il doit y en avoir 4 ou 5 qui viennent là parce qu'ils aiment être là; il y en a un paquet qui viennent s'emmerder".

(Alain, de Scrapper)

A travers les manières dont les jeunes s'inscrivent dans l'espace - rock toujours en train de se transformer, de se modifier, leurs identités culturelles se démultiplient suivant un procès d'emblématisation ou de dérivation, sachant qu'elles se négocient de manière permanente dans des lieux reconnus, fluctuants comme les cafés ou labiles comme les caves et les garages.

Mais, si l'espace-rock se démultiplie dans des types de sacralités différentes, le travail des identités ne cesse jamais.

**IX IDENTITES ET HISTOIRES AU QUOTIDIEN DANS LE ROCK A GIVORS**

Identités locales/identités sociales autour du rock à Givors

Faire du rock pour les jeunes, c'est une manière de revendiquer une identité ouvrière. Pour eux, la naissance et le développement du rock ne seraient pas à mettre en rapport avec une spécificité locale mais plutôt avec le fait qu'il s'agit d'une cité ouvrière.

On se rend compte aussi dans la manière dont sont constitués les groupes qu'ils ne sont pas tous exclusivement constitués de givordins : dans le groupe "Scrapper", trois musiciens sont natifs de Givors, deux autres viennent de Neuville et enfin un membre du groupe vient de Lyon; dans le groupe "Xéno-rock", deux filles sont givordines, deux autres de Grigny; si dans les groupes "Poler Geist" et "Textile" tous les musiciens sont de Givors, le groupe de Rothache compte trois givordins, la chanteuse est originaire de Venissieux - Centre, le bassiste habite "Les Minguettes"; enfin dans le groupe "Factory", Yves Matrat, le chanteur est de Banç deux musiciens sont givordins, et deux autres de Vienne.

Ce qui rassemble ces "musicos" c'est l'appartenance à une cité ouvrière avant d'être Givors, et c'est là qu'ils se reconnaissent entre eux socialement.

"Qu'Erick soit de Vénissieux, je m'en fous complètement, mais il a vécu plein de choses que nous, à Givors, on a vécu aussi"  
(Rothache).

L'appartenance de classe reste donc fondamentale à prendre en compte dans la manière de faire du rock à Givors.

Pour la plupart des "rockers" de Givors et des environs "le rock c'est quand même propre à une classe, chose que l'on ne retrouve plus à l'heure actuelle" (Louis, de "Scrapper")

Si le rock , culture populaire à l'origine, s'est diffusé dans les

classes moyennes et les classes dominantes, à Givors on vit le rock et on le fait, mais pas de n'importe quelle façon.

Plusieurs rockers vous diront que Givors "c'est quand même une mentalité bien spéciale" (Rothache)

En quoi peut-on parler d'une mentalité bien spéciale à Givors ?

Les "rockers" se connaissent tous entre eux, on le voit au "Café des Sports" où ils se serrent tous la main.

Un milieu existe, "une grande famille", disent-ils, où "on se serre les coudes tout en se faisant des coups de traf mais on est là"

(Marie Th., Xéno-Rock)

La jeunesse qui vit dans le rock, par le rock à Givors révèle une très forte capacité affirmative dans sa façon de se reconnaître dans Givors. Elle n'exprime pas de sentiment d'indignité ou d'impuissance sociale, quant à son appartenance à Givors.

"Je veux être de Givors, je veux faire de la musique à Givors".

(Sylvie, de "Xéno-Rock")

"Moi je veux être fière de Givors" (Marie-T., de Xéno-Rock)

Qu'est-ce que représente Givors pour ces jeunes ?

Pour certains "Givors, c'est tout", c'est leur vie, c'est là qu'ils retrouvent leurs copains, la famille. Ici les jeunes "rockers" de cette ville ouvrière ne réagissent pas du tout de la même façon que des jeunes vivant dans des cités, où l'aversion pour la cité est très forte, où elle constitue une sorte de fatalité qui pèse sur eux de tout son poids.

Si certains partent souvent "faire des virées dès qu'ils le peuvent, parce qu'il n'y a rien à faire sur Givors", c'est bien là qu'ils se reconnaissent, qu'ils se retrouvent, qu'ils existent ensemble,

"Il y a beaucoup de gens qui disent qu'ils en ont marre de Givors, qu'ils veulent quitter Givors, mais en fait ils reviennent tous, ils ne peuvent pas partir de Givors. Quand je suis à l'école, ça me manque drôlement, si le soir, je ne revois pas mes copains... même si

c'est pas pour jouer, c'est juste les voir, boire un pot, venir aux "Sports" et tout, on rentre il y a tout qui s'efface, l'école, tous les problèmes" (Nathalie, de "Xéno-Rock").

Givors, c'est là où on ne peut plus être vulnérable socialement, c'est là où on s'apprend mutuellement à s'affirmer culturellement, à ne pas s'installer dans une position de "dominés", c'est là où on résiste socialement, notamment avec le rock.

"Givors, pour moi c'est la musique... Depuis que je suis née, j'entends de la musique, mes frères jouent de la guitare tous les deux. Je suis née là, dans la musique, à 10 ans, je voyais le premier concert de "Factory", j'ai vu pleins de trucs que je n'aurais peut-être pas vu ailleurs, si j'avais pas été dans cet environnement... Givors, c'est la musique et puis c'est tout" (Sylvie, de "Xéno-Rock").

Cette jeunesse produit une certaine image de Givors, en luttant par le rock contre la domination sociale et culturelle mais aussi en "tentant d'échapper à la délinquance".

"Il vaut mieux jouer que de faire le voyou dans la rue, mais chacun son moyen" (Jack, de Scrapper).

Le rock, c'est une arme culturelle contre l'hégémonie sociale et culturelle, c'est là aussi que les jeunes de Givors se démarquent des rockers de Lyon.

"Le rock, ça représente quelque chose de profond pour nous, chose qu'à Lyon ils n'ont plus, parce que je pense qu'ils n'ont jamais vécu profondément cette histoire, c'est pas une histoire pour eux, le rock et la musique" (Rothache).

Les groupes de Givors doivent l'essentiel de leur cohésion à leur pouvoir de ne pas reconnaître tous ceux qui ne leur ressemblent pas, c'est-à-dire au sentiment de différence attaché à ceux qui ne sont pas "nous". Ces jeunes givordins puisent alors dans la communauté rock leur capacité sociale à construire une identité culturelle, en ayant une conscience très forte de leur communauté d'appartenance et en "se faisant plaisir".

"Le début du rock à Givors, c'était de s'entendre avec des copains et de jouer des morceaux pour s'amuser; l'époque du rock comme nous on l'a ressenti au départ, c'était faire quelque chose entre nous, et se faire plaisir surtout (Alain, du groupe "Scrapper").

La communauté rock à Givors fonctionne de manière ambivalente : d'une part c'est la grande famille où "on fait tous de la musique dans des groupes différents, on vient se voir répéter, on utilise tous le même local, on partage des choses, des magnétos, des amplis, des groupes nous prêtent des retours de scène ..."

(Catherine, du groupe de Rôthache)

et d'autre part des rapports de rivalité assez forts existent entre les groupes, qui nous renvoient une image démultipliée de la communauté - rock à Givors.:

"Tous par-devant, ils se font des grands sourires, mais dès qu'ils sont derrière, ça y va "Oh ! lui c'est un charlot, lui c'est ci, lui c'est ça". Il n'y a pas seulement les histoires de musique; il y a toutes les histoires qu'ils traînent derrière, c'est un tout.

Au "Café des Sports" il n'y a pas que la musique, ..."

(Alain, de Textile).

L'existence de cette communauté ne peut être remise en cause dans la mesure où on sait que des liens assez forts se sont tissés entre différents musiciens parce qu'ils ont joué ensemble, parce qu'ils ont vécu dans le même quartier, parce qu'ils ont des cousins ou des beaux-frères qui jouent.

Ce qui rassemble tous ces "musicos", c'est leur résistance plus ou moins forte à des styles musicaux comme la "new wave" ou le "funk."

La matrice à partir de laquelle se font, se défont et se refont les groupes à Givors, c'est le rock'n roll.

"Même si tous les musiciens changeaient de style à Givors, il restera toujours quelque chose, tu écouteras la musique qu'ils feront, mais il y aura du rock dedans, c'est pas possible, c'est incrusté; ils

pourront jouer du funk, mais il y aura toujours quelque chose de rock en dessous". (Nasser)

Le phénomène punk, la vogue "new wave" n'ont pratiquement pas pénétré Givors.

L'ensemble des "rockers" qui ont entre 15 et 20 ans restent accrochés au "hard-rock", ils aiment des groupes comme "A.C.D.C." ou "Motorhead", ils portent des blousons de jean ou de cuir, des tea-shirts sur lesquels on reconnaît l'emblème de "A.C.D.C." ou de "Motorhead".

Des "musicos" qui ont fait partie de groupes en sont partis pour y revenir, insistent sur la tendance à l'imperméabilité culturelle de la communauté - rock à Givors.

"Le phénomène punk qui s'est passé un peu partout, à Givors, tu n'as jamais vu un punk, parce qu'ils n'ont jamais été acceptés. Tu prends une ville comme Lyon, t'as plusieurs courants musicaux qui passent alors que tu prends une ville comme Givors t'as qu'un courant, c'est le rock, le bon vieux rock, peut-être les gens s'identifient plus à celui-là." (Jean-Marc, ex-chanteur de Scrapper).

Cependant même, si à aucun moment, les "musicos" de Givors ne semblent s'être reconnus dans le mouvement punk, certains insistent sur sa positivité dans le sens où il aurait revitalisé le rock.

"Le phénomène punk... c'est uniquement... c'est la libération de la musique, on n'en a plus rien à foutre de la technique, c'est une énergie, avant tout... ce qu'il faut essayer de retranscrire c'est une impression d'énergie... tout ce qui est technique on n'en a rien à foutre et le phénomène punk ça a vachement touché les jeunes... parce que ça a éliminé la technique de la musique... le côté artistique aussi, ça a carrément tout foutu en l'air, si t'aimes mieux ça a bouillonné plein de choses mais ça a amené plein de choses et je reconnais, moi, personnellement, c'est vrai ça a amené l'énergie au niveau des groupes, chose qu'il y avait pas avant " (Rothache).

Ce qui rassemble aussi ces jeunes, c'est leur rejet du "funky" et c'est l'admiration qu'ils ont pour Higelin.

Peut-on parler de production "d'identité locale" au singulier ou au pluriel ? On parlera d'identités au pluriel dans le sens où on assiste à un procès de démultiplication des espaces-rock (nous l'avons vu plus haut) et des identités culturelles.

Le noyau identitaire pourrait se concrétiser dans le système de solidarités qui existe entre "les rockers" et leurs copains, par leur capacité à exister comme "une grande famille", par leur résistance culturelle à certains courants musicaux.

Mais les groupes n'expriment pas tous le même rapport à l'espace, ne font pas tous du rock exactement de la même façon, intègrent de manière spécifique, originale dans leur musique telle ou telle sonorité, tel ou tel instrument et c'est à partir de ce moment-là que nous pourrions parler d'identités culturelles au pluriel au niveau local.

Le groupe de Rothache a introduit des sonorités "new-wave", et "Scrapper" aussi. "Factory" joue des morceaux de reggae. Jack Bon fait plutôt du blues aujourd'hui. Les groupes les plus jeunes, même s'ils écoutent beaucoup de styles, de morceaux, ont tendance à faire plutôt du "hard-rock".

Il faut noter aussi que l'ensemble des groupes à Givors reste assez imperméable à la musique électronique qui renvoie pour eux à une autre façon de penser que le rock.

Pour eux l'introduction d'un synthétiseur au niveau musical va dans le sens opposé à l'idée "rock".

Chacun revendique cependant le fait qu'il est "plus rock", tout en se sentant plus ou moins proche des autres groupes.

D'autres groupes, tout en se sentant de Givors, s'en démarquent.

"Ce qui se passe à Givors, ils restent bien entre eux". A l'intérieur du "nous" il y a "eux" et "nous" et c'est là qu'on voit bien qu'on ne peut parler de l'identité locale mais d'identités locales qui se négocient de manière protéiforme avec les identités sociales et les identités culturelles.

"On se démarque un peu des autres groupes de Givors, on répète à

Solaise vers Feyzin... Tous les groupes se dirigent un peu dans la même voie et nous on a une voie assez différente. On est beaucoup plus rock" (Dominique, de "Poler Geist").

En même temps leur point commun avec les autres groupes, c'est qu'ils ont "leurs racines à Givors, ils ont appris le rock à Givors, ils font du rock parce qu'ils sont de Givors" (Dominique, de "Poler Geist").

Très conscients de l'existence de plusieurs "rocks", ils opposent au "bon vieux rock", la "new wave", le rock des "branchés", qui ne leur paraît pas être du rock. C'est véritablement une lutte de sens qui se joue entre rock "new-wave" et rock givordin, et qui a tendance à renvoyer à deux visions du monde très différentes.

En effet le rock aujourd'hui n'est plus seulement "culture de subversion", il permet à des jeunes liés aux classes dominantes de réactualiser des stratégies sociales dans le but de maintenir une position sociale élevée dans l'espace social : des élèves de l'Ecole de Commerce de Lyon ont par exemple organisé une soirée "Images-rock" dans la perspective de modifier leur image sociale en réinterprétant des éléments de culture rock pour les transformer en éléments de culture hégémonique.

Dire le quotidien par le rock pour des jeunes liés aux classes populaires c'est affirmer une capacité à affronter une réalité économique et sociale, c'est inventer pour son propre compte et contre les apparences la catégorie du "possible".

Beaucoup de jeunes musiciens à Givors se trouvent dans une situation précaire économiquement et socialement.

Dans le groupe "Poler Geist", deux musiciens sont chômeurs depuis un an et ne touchent plus d'indemnité, un musicien fait les postes dans une usine, et le dernier se trouve constamment en déplacement.

"C'est invivable si tout le monde travaille, il y en a un qui sera en poste, l'autre à la journée, l'autre qui fera les déplacements et faut

placer les répèt. dans les trous, c'est vachement difficile. Et il y a la fatigue. Si tu travailles pas, il n'y a pas d'argent, si tu travailles tu ne peux pas faire de la musique.

(Dominique, de "Poler Geist")

Seuls les musiciens de "Factory" vivent du rock, même s'ils se voient parfois comme des "romanichels". Jack Bon, l'ancien chanteur de "Ganafoul" joue à Lyon et vit de sa musique aujourd'hui.

Dans le groupe de "Rothache", un musicien travaille à la S.N.C.F. depuis deux ans, un autre est chômeur, après avoir fait deux ans d'apprentissage dans la décoration en bâtiment. Rothache et Edouard, deux pionniers du rock givordin, vivent de manière précaire, l'un donne des cours de batterie en M.J.C., l'autre "gratte à l'usine". La chanteuse travaille dans un magasin de matériel de musique.

Dans le groupe "Textile" le guitariste est en terminale, le bassiste est chômeur après avoir travaillé 2 mois à la sortie de l'école, le percussionniste est plâtrier-peintre, le batteur se trouve aussi au chômage, le musicien qui fait du synthétiseur "travaille dans le caoutchouc".

Dans les autres groupes, des membres sont apprentis, lycéens ou chômeurs. Parmi les jeunes qui tournent autour des groupes on rencontre beaucoup de chômeurs.

Faire du rock à Givors c'est d'abord apprendre à renégocier son identité sociale en révélant une forte capacité à maîtriser sa destinée sociale dans la constitution d'une identité culturelle : les identités locales commencent à se définir à partir de ce moment-là et continuent de se travailler dans un procès de démultiplication visible dans les rapports à l'espace, le degré d'imperméabilité culturelle à différents styles musicaux et dans les manières de transgresser un quotidien souvent vécu comme frustrant, ce que nous allons plus précisément aborder maintenant.

Quotidiennetés, historicités et identités

"Je ne sais pas si c'est un défaut mais on voit grand"  
(Hervé, d'un jeune groupe qui répète dans un garage).

Les "rockers" de Givors parlent plutôt du rock comme manière de vivre, de penser, que de la musique "rock".

"T'as le mot "rock" et t'as plein de dérivés... t'as le rock mais t'as tout ce qui dépend du rock... Quand on dit "rock", c'est jouer, c'est faire de la musique, du hard ou autre chose, rock c'est "vivre dans" je veux dire, c'est un trip ..." (Louis, de "Scrapper").

"Le rock, c'est nous, le rock c'est en nous, on a des bras, des jambes, des yeux et le rock, tu vois" (Dominique, de Poler Geist).

Le rock, c'est ce qui donne sens à leur vie, c'est ce qui permet de transgresser un quotidien souvent vécu comme monotone et frustrant. Le rock givordin contient en lui des perspectives d'émancipation sociale par une contestation de la valeur "travail" qui sera plus ou moins forte selon les tranches d'âge. Chez les pionniers du rock à Givors, on trouve un système d'attitudes par rapport au travail, à l'école, à la famille "plus radical" ou plus conscient que chez les plus jeunes dans le sens où ils se définissent plus "en marge".

"Le travail, ça veut dire le déplacement au travail, ça veut dire l'accoutumance pour l'travail, ça veut dire la paperasse pour l' travail, ça veut dire le partage du temps pour l'travail... c'est la mise en place de la personne dans l'archi... tecture de la société par l'travail et je veux dire quelque part on s'est désenclavé complètement de ça... et à la fois ça a des mauvaisetés parce que des moments ont est mendiants quoi... et en même temps c'est un bonheur parce qu'on est libre de tout ça". (Yves Matrat)

Les pionniers du rock expliqueront qu'ils ont toujours travaillé quand il le fallait, c'est-à-dire trois, quatre mois ici, trois, quatre mois là, mais ils travaillaient le strict minimum. Ils habitaient chez leurs parents et quelques-uns s'y trouvent encore. Le "strict minimum" qu'ils ont sert à payer le matériel.

Leur quotidien, dans lequel les identités se travaillent, c'est le moment où ils se retrouvent au café, ce sont les longs moments où ils parlent "musique" et c'est enfin le moment de la répétition.

Leur quotidien s'impose comme le lieu de dialectiques entre les activités répétitives, routinières, et l'évènement, temps de la répétition et du concert.

Le travail des identités se fait dans des situations et des pratiques chargées symboliquement qui alternent avec d'autres, comme le temps du travail, l'école...

Il faut cependant bien préciser qu'à Givors il y a plusieurs manières de faire du rock.

Pour des groupes comme "Factory" il s'agit d'introduire le plus possible la fête dans le quotidien pour en changer la qualité, le transfigurer tout entier : il suffit de se rendre au "Café des Sports" à certains moments de la semaine, notamment les vendredis ou les samedis soir pour voir "Factory" créer un véritable climat de fête dans le café; là ils improvisent des morceaux, en interpellant ceux qu'ils connaissent, ils sont là.

Pour d'autres groupes comme celui de "Rothache" ou d'autres encore, le rock, comme la joute, signifie transfigurer des constituants de la vie quotidienne, afin de leur donner un sens qu'ils n'ont pas dans cette vie : par exemple la notion de "travail" en rock, quand ils disent "il faut qu'on travaille beaucoup pour arriver à quelque chose" et qui revient souvent chez certains musiciens, prend un sens radicalement différent du travail salarié, répétitif.

C'est là que le procès de transfiguration du quotidien ouvre les portes sur "des possibles" et que se rétablit le rapport à l'historicité.

"Cette historicité sourde qui avance dans le labyrinthe par détours, transgression, empiètement et poussées soudaines, ne signifie pas que le peintre ne sait pas ce qu'il veut, mais que ce qu'il veut est en deçà des buts et des moyens, et commande de haut toute notre activité utile" (1).

---

(1) MERLEAU-PONTY : L'oeil et l'esprit, Gallimard, 1964, p 90.

On pourrait remplacer ici le peintre par le "rocker" pour saisir comment les "musicos" de Givors créent du sens dans leur capacité à transfigurer leur quotidien et s'inscrire dans un certain rapport à l'histoire.

Le refus du travail en tant que valeur de l'existence chez les "rockers" signifie en même temps un refus du quotidien dans sa dimension répétitive, mais "l'exceptionnel" et le banal" existent ensemble.

Au niveau de la signification symbolique, l'évènement, c'est-à-dire la répétition ou le concert sont vécus comme constitutifs de la qualité de la vie.

"Quand on vient à la chapelle de St Martin de Cornas on vient pour répéter, on est contentes de venir, on est coupées du monde, on attend toute la semaine pour répéter... On s'évade dans la musique... carrément une rupture (Nathalie, de "Xéno-Rock").

C'est dans la poursuite de l'évènement dans la vie quotidienne que se joue le procès de réappropriation du temps, de l'espace : c'est là que ces jeunes font l'histoire au quotidien et que se construisent les identités culturelles.

La poursuite de l'évènement ne se fait pas de la même façon chez les jeunes chômeurs, les lycéens ou les professionnels comme les musiciens de "Factory", Doudou et Rothache. La fréquence plus ou moins grande des répétitions donnera une importance plus ou moins forte à l'attente de l'évènement, d'autant plus qu'elles exigent de sérieuses contraintes :

"C'est pas facile de venir ici avec Erick, on travaille des fois tard, lui finit des fois à 21 h, c'est pas à côté, mais on répète 4 fois par semaine, si on n'aimait pas ça, si on n'était pas accrochés à la musique, on ne le ferait pas parce que c'est fatigant... Si je viens là c'est que ça me manque, j'en ai besoin".

(Catherine, du groupe de Rothache)

Ceux qui ne répètent qu'une fois par semaine sont plus jeunes et souvent scolarisés, c'est là que l'évènement prend une importance d'autant plus grande que le rapport à l'école est contesté.

D'autres comme le groupe de Textile par exemple ne travaillent plus la scène, c'est le studio qui les intéresse.

"On travaille plus qu'on répète, enregistrer, faire des plans et tout. Si tu veux, c'est rare qu'on fasse des répétitions tu sais, on fait dix morceaux à la suite comme ça, tu sais on les a les dix morceaux mais on travaille plus pour changer un son, le petit détail, quoi...

(Pascal, de "Textile").

Même pour ceux qui sont lycéens, ils vivent tout le temps avec le rock.

"C'est tellement en nous qu'on n'a pas besoin d'y penser, on n'y pense pas, on le sait. Des fois je suis en cours de maths à l'école mais j'y suis pas, j'y suis mais je sais bien que j'en ai rien à foutre".

(Pascal, de "Textile").

Pascal "réussit ses études", il a de bonnes notes en terminale, mais il ne vit que pour le rock. Pour Nathalie, qui est en 1ère B, c'est la même chose.

Mais en même temps que l'exceptionnel et le routinier fusionnent, le temps de l'évènement, c'est-à-dire le temps de la répétition ou le temps du concert prennent des significations différentes selon les groupes. Dans les textes des morceaux on voit quel type de rapport à leur quotidienneté les "musicos" de Givors établissent dans le rock. Pour des groupes comme "Factory" ou de plus jeunes comme "Textile", "Eclipse", ils veulent "oublier", oublier d'être tiraillés entre le travail et le rock ou l'école et le rock.

"Faudrait qu'on parle ni de la misère, ni de trucs comme ça, ni du boulot, faudrait qu'on parle de choses qui sont belles... faudrait qu'on change... la musique c'est fait pour changer les choses, si on reparle des choses qui vous font flipper, ce n'est pas la peine".

(Marie-T., de "Xéno-Rock")

Avec "Factory", Jack Bon, il s'agit plus de transfigurer le quotidien, c'est-à-dire une réalité sociale, économique et de "jouer avec" en le tournant en dérision, en ne le prenant surtout pas au sérieux.

"A la base, ça sort parce qu'il y a quelque chose de sérieusement angoissant... Faut jamais que ça devienne sérieux, faut en rire de tout ça. Surtout que ça ne devienne jamais sérieux. Faut être là pour vraiment s'amuser. Les blues-man chantent des chansons très angoissées mais en même temps leurs chansons sont pleines de vie, pleines d'humour, pleines d'ironie, pleines de force et de révolte. Si tu ne regardes pas la chose de manière humoristique et ironique, tu ne peux pas vivre, tu t'en tires une tout de suite dans la tête. Alors surtout pas de sérieux, sérieux s'abstenir." (Jack Bon)

Cet art de jouer avec l'angoisse, la révolte, c'est une attitude sociale et culturelle très consciente qui renvoie à une manière de penser : le rock. "La musique, ça se fait avec la tête" (Pascal, de "Textile").

L'événement dans leur quotidienneté, ça peut être aussi le concert. Des concerts ont rarement lieu à Givors. Les groupes de Givors, mis à part "Factory" et "Poler Geist", font très peu de concerts et il n'y a pas eu de concerts avec des groupes de Givors depuis 1978. En 1984, un groupe de rock, "Ramane", a été invité mais il n'y a eu que 50 personnes.

Les concerts "font date" à Givors dans la mémoire collective de la communauté rock, comme par exemple le premier festival Rock et Folk à Givors, qui eut lieu en octobre 1975 avec "Ganafoul" et "Factory".

La musique fait vraiment partie de la vie de ces jeunes givordins en dehors de leurs propres répétitions. Les "musicos" assistent aux répétitions des autres groupes mais pas de n'importe quel groupe : les plus jeunes se forment en allant régulièrement assister aux répétitions de groupes qui ont déjà "galéré".

Les "rockeuses" nous ont expliqué qu'elles s'étaient rencontrées aux répétitions d'un groupe, elles ont ensuite suivi "Factory" dans ses tournées; nous en avons vu certains, parmi les plus jeunes, assister aux répétitions du groupe de Rothache comme le cousin de Doudou.

Mais les groupes qui ont déjà une histoire ne sont pas ouverts à n'importe qui et c'est là que les liens familiaux peuvent jouer un rôle très important.

Les musiciens et leurs copains passent leur temps libre ensemble.

"Ils font des virées" ensemble dans la Drôme, en Ardèche, dans le Midi; il s'agit souvent de groupes sans filles, comme le groupe "Textile"; ils passent leurs vacances ensemble, ils partent faire du ski ensemble l'hiver, notamment le groupe de Rothache et ceux qui vivent avec le groupe. La musique à Givors, c'est une manière "d'être ensemble", de vivre ensemble, de faire la fête ensemble, d'aller au café ensemble à écouter de la musique ensemble.

"Nous ce qu'on veut, c'est vivre toujours tous ensemble, se marrer et tout parce qu'on est tous des potes et par la musique, on peut le faire, ça, mais c'est pas une histoire, nous on est des musiciens et puis tout ça" (Pascal, de Textile).

Le plaisir d'être ensemble, de s'entendre avec des copains, et de jouer des morceaux pour s'amuser, c'est ça le rock à Givors.

Aucun ne pratique d'activités sportives en dehors de la musique. Si beaucoup, avant de se lancer dans la musique, faisaient du foot ou du rugby, ils ont arrêté à partir du moment où ils ont décidé de faire de la musique : ils préfèrent consacrer leur temps et leur argent à la musique.

"Je préfère acheter du matériel qu'aller courir autour d'un stade".  
(Sylvie, de Xéno-Rock)

"Mon but si je me fixe un but dans la vie, c'est de jouer avec Edouard. Quand je vois arriver Bruno, Erick et Catherine, il se passe la même chaleur que pour Edouard." (Rothache)

"L'être-ensemble" ne se vit pas seulement avec les musiciens mais aussi avec ceux qui se sont essayés au rock et pour qui ça n'a pas marché, avec ceux qui suivent la vie des groupes depuis dix ans comme Nasser, Joël, enfin avec d'autres qui ont des projets artistiques différents comme par exemple Rudi.

Rudi, frère du batteur de "Textile", peint depuis qu'il est tout petit. Il a fait déjà trente à quarante toiles mais il n'expose pas pour le moment.

"Il fallait trouver quelque chose, mais c'est pas la musique, j'y arrive pas alors il fallait trouver autre chose, j'ai un don, moi, alors c'est bon ".(Rudi)

Il s'intéresse aujourd'hui à l'expressionnisme, il espère pouvoir vivre un jour de sa peinture et échapper ainsi à l'usine.

"Il fallait trouver quelque chose" révèle toute la capacité de maîtriser sa destinée sociale de la part de Rudi face à une situation de précarité économique puisqu'il est actuellement chômeur, ce qu'on retrouve chez les "rockers" de Givors mais aussi chez ceux qui vivent autour des groupes.

A Givors les identités se travaillent dans un quotidien fait d'activités répétitives et d'"événements", un quotidien vécu comme "frustrant" et transgressé, en même temps à partir duquel s'établit un rapport à l'histoire dans lequel les "rockers" se sentent pleinement acteurs.

Nous allons voir maintenant que les "rockeuses" prennent place aussi dans l'histoire de manière originale à Givors, ce qui semble bousculer certaines traditions culturelles.

#### Le rock au féminin à Givors

A Givors le rock est essentiellement masculin, il n'existe qu'un groupe composé de quatre filles et un groupe où la chanteuse, Catherine, y semble jouer un rôle important.

Catherine semble mieux acceptée à Givors que les filles qui ont monté leur propre groupe : elle n'est pas de Givors ni des alentours, elle a déjà chanté dans des groupes lyonnais comme "Trolleybus", enfin elle travaille dans un magasin d'instruments de musique connu à Lyon : et donc elle connaît assez bien le rock lyonnais.

Cependant, ce qui semble commun à Catherine et au groupe "Xéno-Rock", c'est leur capacité à s'affirmer en tant que femmes dans le milieu du rock, milieu à dominante masculine.

Les filles, elles ont 17, 18, 18 et 22 ans; deux sont originaires de Grigny et deux de Givors. Leur groupe s'est formé en Janvier 1983; la chanteuse du groupe est partie au bout d'un an.

La bassiste est en B.E.P. de comptabilité, la batteuse en terminale B, la guitariste travaille dans une compagnie d'assurances et la chanteuse se trouvait en apprentissage.

Faire du rock aujourd'hui à Givors pour ces filles, c'est travailler des identités féminines de manière spécifique au quotidien dans un contexte local où l'on accepte difficilement de voir s'affirmer des filles dans des rôles traditionnellement masculins. Si, la plupart du temps, les filles jouent un rôle passif dans le rock en tant que "groupies", c'est faire preuve d'une grande capacité affirmative que de réagir à un statut de dominées:

"ça a toujours été les mecs qui ont fait de la musique à Givors."

(Marie-T.)

Les filles combinent identité culturelle / identité sociale / identité féminine de manière spécifique.

"Faire du rock" signifie alors pour elle se faire plaisir mais aussi résister aux modèles dominants féminins comme :

"Une fille, elle doit se marier, avoir des gosses, avoir une vie régulière". (Marie-T.)

"On a toujours été obligées de ne rien dire parce qu'on était des filles". (Sylvie)

Elles travaillent ensemble, aiment se retrouver "entre elles" pour

répéter à la Chapelle de St Martin de Cornas, chez l'une ou chez l'autre, ou dans des cafés comme le "Café des Sports". Leurs identités se construisent dans la production d'une sociabilité qui s'appuie sur des complicités, des solidarités très fortes, résistantes aux pressions extérieures.

Elles vivent "entre elles", elles vont à des concerts ensemble, notamment ceux de "Factory", elles se retrouvent régulièrement tous les jours après le travail ou l'école pour "se voir, boire un pot, venir aux Sports" et c'est le quotidien qui se transfigure dans ces moments intenses de sociabilité, où "tout s'efface, l'école, tous les problèmes". ( Nathalie )

Elles font parler d'elles :

"On fait parler de nous... On est critiquées en bien comme en mal, la critique c'est donc qu'il se passe quelque chose". (Marie-T.)

Certains, dans la communauté rock, les plus jeunes notamment, "trouvent que c'est bien ce qu'elles font, parce qu'il y a eu une époque où on disait que le rock c'était une musique de garçons et ça prouve que ce n'est pas vrai" (Roland, petit groupe qui répète dans un garage).

D'autres, parmi les plus anciens, les soutiennent dans leur démarche quelque peu contestataire des modèles dominants féminins. Enfin, un certain nombre ne reconnaissent pas leur capacité à faire du rock, ne les prennent pas au sérieux, parce qu'"elles se font de grands sourires, qu'elles se disent : Oh-là, tu t'es trompée, eh bien, recommences !" (Dominique, de Textile) et ils expliquent qu'"il n'y a jamais eu de filles dans un groupe, c'est beaucoup trop dur, il n'y a pas beaucoup de filles qui y arrivent" (Dominique, de Textile).

Par rapport à la population givordine, elles disent qu'"à Givors, ce n'est pas très apprécié, les filles qui font du rock".

On sait que les filles, à une échelle nationale, commencent réellement à faire du rock depuis une dizaine d'années seulement; même si quelques femmes se sont déjà inscrites dans l'histoire du rock, elles restent cependant minoritaires.

Les filles à Givors affichent dans leur manière de faire du rock la nécessité d'une transformation du quotidien dans les représentations masculines et féminines : elles se démarquent des codes masculins du rock pour produire "un rock à elles" :

"On voudrait faire de la musique qu'eux apprécient mais pas de la musique de mecs quand-même." (Marie-T.)

Faire du rock, c'est affirmer sa féminité dans un univers à dominante masculine où les filles "à l'heure des répèt, il faut qu'elle aillent se maquiller ou chercher leurs chéris" et pour elles, "ça ne passe pas".

Le travail des identités féminines se fait dans un mode de relation spécifique à l'objet culturel, où le sens produit est référé à l'histoire de femmes "qui n'ont pas le droit d'aller dans les cafés" et qui ne peuvent pas toujours dire ce qu'elles ont envie, et en même temps à un avenir où elles espèrent que leurs capacités artistiques et créatrices pourront être reconnues en tant que telles.

Il signifie alors un changement culturel au quotidien : pouvoir faire de la musique, répéter dans des espaces non-domestiques, se retrouver régulièrement dans des cafés, traditionnellement lieux de sociabilités masculines, s'habiller comme elles en ont envie, travailler leur propre style musical, écrire leurs propres textes tout en réutilisant, en réinterprétant des éléments de culture -rock, enfin décider que ceux qui pourront pénétrer leur territoire seront ceux qui acceptent de les aider et non de les critiquer.

Mais ce qui les rapproche des autres groupes, c'est leur capacité à charger de sens leur quotidien, leur manière de vivre, d'"être ensemble", c'est aussi qu'on puisse les définir comme autodidactes puisqu'elles se sont formées sur le tas, (même si Nathalie prend aujourd'hui des cours de batterie avec Rothache), et qu'elles aient eu envie de faire du rock en assistant aux répétitions des groupes dans lesquels les grands frères ou les cousins jouaient déjà.

Les filles qui font du rock à Givors, comme Catherine, Nathalie, Sandrine, Marie-T., Sylvie, travaillent leur identité sociale dans un sens proche de celui des autres groupes, mais en même temps les identités culturelles féminines à Givors se négocient à partir d'une activité continue de démarcation et d'identification aux groupes de rock à dominante masculine.

Il s'agit maintenant de voir comment, à partir des logiques de négociation entre identités sociales et identités culturelles, dans le rock, par le rock, autour du rock à Givors, on peut tenter de réintroduire le rapport local / universel en posant par exemple la question suivante: peut-on parler du rock givordin en tant que culture populaire localisée ?

#### Le rock à Givors, "une culture populaire" ?

Déjà parler de culture à propos du rock à Givors paraît aux yeux de certains musiciens un détournement de sens :

"Parler de culture, tout ça ça me fait rigoler...je sais bien que quelque part, c'est un mode de vie, une manière de penser, je sais bien que c'est une culture. Mais en même temps je trouve que c'est rendre sérieux à la base une chose qui n'est pas sérieuse parce qu'il y a trop de choses sérieuses. La force de cette chose, de cette musique, c'est surtout de ne pas se prendre au sérieux" (Jack Bon).

A Givors, faire du rock, c'était résister de manière quotidienne à l'imposition des valeurs dominantes.

Aujourd'hui le rock c'est une culture de résistance moins radicale

que pour la première génération, cependant ce qui reste commun aux rockers de Givors, c'est le désir de faire une musique qui leur appartienne complètement, "à eux", qui vienne "d'eux" et "accessible à tout le monde en restant dans quelque chose de personnel".

(Pascal, de Textile)

"C'est aussi ce qui nous maintient proche des gens parce que quand ils écoutent les morceaux, la musique... quelque part ils peuvent sentir le lien entre eux et nous, et c'est pas un truc complètement intellectuel ou mental ou obscur... c'est quelque chose quand même d'assez vivant... et donc pas seulement des jeunes mais en fait beaucoup de gens se retrouvent un peu... pas se retrouvent mais enfin se branchent". (Yves Matrat)

Un groupe comme "Factory" est parvenu à créer autour du rock des formes de sociabilités populaires nouvelles en jouant par exemple "A La Clairefontaine" en "reggae" sur le marché de Givors, pour "faire plaisir aux gens".

"C'est vrai que, dans Givors, par rapport à nous, y'a pleins de gens qui, de ce fait, nous saluent, nous disent un mot, nous font un sourire et c'est pas désagréable". (Yves Matrat)

Réinterpréter "A La Clairefontaine" et la chanter sur un marché en cherchant à établir un lien avec la population givordine révèle un style d'utilisation, de réinterprétation d'éléments culturels populaires spécifiques, et c'est là qu'on pourrait peut-être parler d'autonomie relative du rock givordin, en tant que mode de réponse à des conditions économiques propres à des jeunes liés aux classes populaires dans une vieille cité de gauche.

A Givors le rock apparaît comme "une culture du territorial" : "Les traits suggérés ici se définissent par opposition à ceux qui caractériseraient la culture des groupes dominants : le localisme répliquant à l'expansionisme, l'égalitarisme au centralisme

hiérarchique, l'informalisme apparent des relations à leur codification formelle, visible, l'expression par le travail à l'expression par la performance rare, "l'immédiateté" à l'abstraction et à la rationalisation". (2)

En effet on a montré que, sur Givors, le rock, apparaissait relativement imperméable à d'autres rocks comme la "new wave" ou d'autres courants, phénomène qui nous renvoie bien à une forme de localisme.

Dans la façon dont nous sommes entrées en contact sur le terrain au "Café des Sports" ou dans les lieux de répétition, les formes des relations sociales entre les "rockers" n'étaient pas codifiées en apparence : en effet, que nous rencontrions le batteur d'un groupe, le chanteur ou quelqu'un qui assistait régulièrement aux répétitions, "c'était la même chose", disaient-ils, et c'était bien sur un mode égalitaire que les relations se faisaient entre les musiciens.

Le caractère d'immédiateté qui affleure bien dans des propos comme "Parler de culture, tout ça, ça me fait bien rigoler" signifie un refus de l'abstraction et de la rationalisation. L'immédiateté c'est aussi: "des fois en bringue, on prend une guitare sèche et puis on sait pas c'qui va sortir avant qu'on prenne la guitare" (Jack Bon); c'est aussi improviser dans des bars, c'est faire "des boeufs" dans des lieux de répétition ou des cafés.

Et les réticences que nous avons parfois ressenties sur le terrain, notamment chez les "pionniers du rock", nous interrogeaient à la fois sur la spécificité et l'autonomie des "cultures ouvrières", et sur les rapports des "cultures populaires" aux "cultures des dominants".

---

(2) "Les cultures populaires" Colloque de Nantes, 9-10 Juin 1983.  
Rapport de synthèse présenté par Marc ABELES et Guy BARBICHON, p.87

C'est dans le rock comme culture d'autodidactes, que sont posés d'une certaine manière les rapports cultures populaires / cultures des dominants.

"On s'est tous formés sur le tas" disent-ils, tous mis à part quelques-uns comme Bruno qui a pris des cours de musique quand il était enfant et qui a fait plus tard deux ans de Conservatoire, ou Catherine, qui a commencé le piano à Lyon :

"Apprendre à jouer" à Givors prend une toute autre signification que la manière dont on apprend à jouer d'un instrument au sens des méthodes classiques (solfège, exercices...). Ici on transgresse les règles des cultures dominantes, on se lance "un jour" dans le rock et on "se débrouille" pour apprendre :

"On s'est formées sur le tas... Au début je venais voir Killdo jouer, Facto, Scrapper, et puis on prenait des papiers, on dessinait la guitare, les 6 cordes avec les cases et on regardait où ils mettaient leurs doigts et on refaisait l'accord, on ne savait pas ce que c'était, on ne savait pas si c'était un mi, un ré, un sol mais on savait que c'était un accord et petit à petit, en copiant les notes..."(Marie-T.). Certains d'entre eux ont suivi des cours de batterie à la M.J.C. de Givors avec Rothache mais là aussi il s'agit d'une manière de transmettre un savoir spécifique puisqu'on travaille avec un pionnier du rock.

On voit alors ici que les rockers de Givors rejettent de manière active et inventive des pratiques propres à certaines fractions de classes dominantes, et produisent alors de nouveaux modes de distinction symbolique :

Du moment qu'on fait du rock, on a une pensée différente de la masse des gens. On a une pensée assez différente, peut-être plus profonde, on sait pas ce qu'il se passe, on se dit "pourquoi", peut-être qu'on se pose des questions, moi je le ressens comme ça" (Dominique, de Poler Geist).

On pourrait donc parler du rock givordin en tant que culture populaire dans le sens où il est inscrit dans un rapport critique aux pratiques et aux valeurs dominantes.

Mais cette culture populaire signifie des manières de faire différenciées : elle peut recouvrir aussi bien une façon de "se marginaliser" que des stratégies sociales différentes.

Les identités culturelles se démultiplient à partir d'un désir plus ou moins fort de contestation des valeurs dominantes : ceux qui existent le plus "en marge" à Givors seraient proches de "Factory".

"Le fait par exemple de dire... de quitter le travail avec tout ce que ça peut impliquer, c'est une manière de contester les choses... sans être un héros... et plutôt peut-être que de se fondre dans un courant, dans une mode... malgré tout, sur le lot qu'on a connu... ceux qui sont aujourd'hui rentrés dans les rangs c'est énorme certains travaillent dans l'administration municipale... certains sont devenus des fonctionnaires de la ville... et d'autres ont fort heureusement regagné leur foyer... je sais pas mais... peut-être que pour 10 qui sont en dehors des rangs, il y en a 9 qui y retournent et 1 ou 2 qui restent..." (Yves Matrat)

Aujourd'hui les jeunes "rockers" ne se sentent pas "contestataires" de l'ordre social même si, une situation de précarité économique assez grande, dans laquelle beaucoup d'entre eux se trouvent, pourrait les pousser à adopter des attitudes ouvertes de révolte. Si le rock, pour eux, signifie cependant produire du "sens critique", c'est aussi développer des stratégies identitaires en rusant, jouant avec les institutions, c'est-à-dire en tentant leurs chances à plusieurs niveaux, tout en retirant dans les différentes institutions le profit qu'ils peuvent. On pourra alors parler du rock givordin comme "culture populaire localisée": d'une part il apparaît relativement autonome par rapport aux cultures des dominants et aux autres "cultures ouvrières" par son caractère d'immédiateté et par le fait qu'on puisse le qualifier de "culture d'autodidactes", d'autre part, on peut le définir comme spécifique dans le sens où il se démarque d'autres rocks, il contient en lui les dynamiques culturelles qui régissent le procès de démultiplication des identités culturelles dans l'espace givordin.

**X A PROPOS DE GIVORS : QUESTIONS SUR L'IDENTITE....**

En traitant de l'identité culturelle dans un contexte local nous souhaitions explorer les formes que prend ce que l'on pourrait appeler la dynamique de l'identité. Il semble acquis que l'identité saisie au travers de ses manifestations emblématiques ne peut se donner à voir selon une logique de la substance. Se dire "de Givors" voire le revendiquer dans une perspective stratégique, par exemple, ce n'est jamais mobiliser des composants objectivables d'une nature humaine ou d'une structure sociale. Ce n'est pas non plus se référer à un espace circonscrit en forme de territoire.

Mais parler d'un "espace givordin" renvoie à une multiplicité de lieux discontinus investis symboliquement. Se dire givordin c'est s'ancrer dans une histoire, assumer une certaine manière d'être. Tout groupe humain en tant que tel réalise et vise une certaine manière d'être au monde et aux autres. Ce n'est pas une sorte de principe déjà là qui nous ramènerait à une identité substance mais un projet qui cherche à s'exprimer, se préciser, se réaliser.

Il ne peut- être compris indépendamment d'un passé donc d'une mémoire collective (et d'un travail de la mémoire) et d'une situation donnée (co-présence à d'autres groupes).

On peut voir dans cette situation une occasion permanente de confrontation, considérer que l'identité n'est pas seulement un enjeu de luttes mais l'expression de ces luttes mêmes (1)

Selon quelles formes ?

Que ce soit au sein du groupe ou entre les groupes concernés on pourrait considérer qu'il puisse y avoir des luttes de légitimité entre

---

(1) BOURDIEU (P), "L'identité et la représentation", Actes de la Recherche, n° 35, 1980.

des façons d'être et de faire différentes. Peut-on dire de la relation qui se noue entre joueurs engagés dans des formes de pratique différentes qu'elle met en concurrence des modèles différents ? Faute de repérer les zones de friction, les conflits manifestes ou latents, doit-on se contenter d'affirmer qu'ils sont objectivement concurrents ? Certes, les joueurs sportifs se sont peu à peu substitués aux joueurs de vogue au sein de la S.S.J.G., mais la question que pose son rapport à la commission de la vogue est moins celle de l'émergence contradictoire d'une forme de pratique que la progressive constitution à partir d'un ensemble d'événements ou de figures crédibles sur la scène givordine, d'une pratique d'un nouveau genre. L'image de la filiation dans le consensus ne nous paraît pas recevable, pas plus probablement que celle de la confrontation, du moins sous la forme d'une relation conflictuelle entre des ensembles bien circonscrits. Les oppositions que nous avons mis en évidence entre Eydan et Esparon ne renvoient pas à des affrontements ou à des concurrences collectives bien balisées. On a plutôt l'impression que dans un certain contexte historique des manières d'être s'épuisent parce que l'ensemble des ancrages qui leur permettaient de subsister, relations sociales et organisation de la vie matérielle, disparaissent ou se transforment.

Dans la façon dont les emblèmes sont mobilisés, on s'aperçoit qu'il existe un certain flou. Le "joueur givordin" comme paradigme reste une figure indécise et la fabrication d'un timbre sur la joute pour célébrer Givors en 1953 n'a pas entraîné de polémiques pour le choix des personnages. On aurait donc sans doute tort de réduire l'emblématisation à une lutte pour un usage légitime de la joute. L'emblématisation s'accommode d'une certaine imprécision et n'exclue pas les différences.

Ne peut-on supposer pourtant que l'existence de collectifs stables

et organisés va faciliter le développement de stratégies susceptibles de durcir les oppositions, d'affirmer plus nettement les différences, de constituer ainsi ces collectifs en ensembles autonomes ?

On s'aperçoit en fait qu'une bonne part de l'énergie de la S.S.J.G. a été mobilisée pour promouvoir au sein des joutes le rapport entre pertinence locale et capacité d'expression régionale ou nationale. Suivre les déplacements de ce que l'on pourrait appeler le "champ de pertinence identitaire" est une des conditions essentielles du maintien de la capacité emblématique des joutes, c'est-à-dire le maintien en plus des nouveaux partenaires d'une population de supporters givordins.

Cela montre sans doute que l'hypothèse d'une manipulation ou d'un détournement d'une pratique commune par un petit groupe n'est pas absolument convaincante. L'existence même d'un emblème suppose qu'il ait un écho. Si une pratique ne "fait pas sens" hors d'un petit groupe d'initiés, elle perd sa capacité emblématique.

Il n'y a certes pas deux secteurs de la vie sociale ou de la production de signes, qui seraient l'un production spontanée de symboles, l'autre manipulation d'emblèmes. Mais le fait d'utiliser les joutes comme emblème et probablement comme moyen de contrôle social ne gomme pas pour autant la joute comme expression, autrefois et sans doute encore aujourd'hui dans certaines circonstances, des valeurs d'un groupe.

On ne peut cependant nier que la fragilité du pouvoir emblématique d'une pratique ait pu conduire les responsables à un volontarisme accru depuis une trentaine d'années. Lorsqu'on regarde comment les joutes sont aujourd'hui mises en scène, comment le water-polo a pu être promu en quelques années pratique vedette de la S.S.J.G., on peut se demander si l'on n'a pas affaire à des stratégies bien ordonnées.

Faut-il croire A. Touraine lorsqu'il dit qu'"aujourd'hui, il faut se débarrasser de l'idée de société et par conséquent de toute image identitaire de la vie sociale, pour reconnaître que la réalité sociale loin de manifester une essence, un esprit, une volonté, n'est que le résultat fragile, très partiellement cohérent et en changement constant de tout un ensemble de réseaux et de relations sociales, relations de domination, d'influence et d'autorité entraînant des conflits, des négociations ou des évitements" (2) ?

On ne peut évidemment qu'être d'accord pour dénoncer l'identification nazie être-volonté, race-histoire, tout comme sur le rejet du vieux mythe de "l'esprit des peuples".

Cependant on ne peut réduire les relations sociales à des relations de pouvoir, penser que l'identité n'est plus aujourd'hui qu'une "revendication d'une capacité d'action et de changement" (3) au contenu de plus en plus politique et de moins en moins culturel.

On ne peut pas davantage accepter de voir la vie sociale n'être qu'une résultante; elle est coextensive à ces rapport aux autres et au monde qui définissent la manière d'exister (donc de coexister) d'un groupe. On peut appeler volonté cette recherche plus ou moins active et plus ou moins clairvoyante, tantôt assez sure, tantôt tatonnante. Elle l'est selon les conditions; et la préservation ou l'affirmation de l'identité, de la manière propre d'être, en dépend; c'est-à-dire dépend des conditions d'existence. Lorsque ces conditions sont très défavorables, alors peut-être se produit-il ce que Touraine, reprenant Tocqueville et Sennett décrit ainsi :

"L'identité n'est plus alors qu'une série discontinue d'identification à des modèles produits par la culture de masse" (4).

---

(2) TOURAINE (A), "Les deux faces de l'identité", in Identités Collectives et Changements sociaux, Ed Privat, 1977.

(3) Ibid.

(4) Ibid.

Doit-on imaginer que l'emblème puisse être alors dans un autre rapport à la culture ?

La fonction de représentation exercée par un certain nombre de groupes exprime moins une communauté dans les manières de faire qu'une relation formelle qui peut présenter une caractère éphémère. C'est le cas des équipes de football qui mobilisent pour des périodes variables l'enthousiasme des foules locales, foules qui se démobilisent et se transfèrent sur d'autres pratiques lorsque les résultats viennent à péricliter.

Cependant, même dans ces conditions le lien n'est pas rompu avec une dynamique identitaire. On le voit à Givors avec les poloïstes de la S.S.J.G. qui bien qu'originaires d'autres villes et d'autres régions, voient se forger autour d'eux une ambiance chaleureuse.

C'est peut-être aussi comme cela que l'on peut analyser la tendance du "repli sur soi" que nous avons constaté aussi bien parmi les jeunes groupes de rock, qu'au sein de la S.S.J.G. Nous avons dit de cette dernière qu'elle facilitait l'accès à un certain type de citoyenneté. Il semble qu'aujourd'hui elle se constitue comme une micro-société, fidèle à une certaine façon d'être qui n'est plus aussi communément acceptée et reconnue qu'autrefois. La dimension familiale toujours présente semble prendre aujourd'hui un autre sens, celui d'une "tribu" attachée à un espace culturel et éthique particulier plutôt que celui d'intermédiaire ouvrant sur un ensemble communautaire large.

Manipulée, éclatée, réfugiée dans des espaces protégées, peut-on encore parler d'identité culturelle à Givors ? Ceci d'autant plus que l'on ne peut ignorer la progressive transformation de Givors en ville-dortoir, étroitement prise dans l'orbite lyonnaise, phénomène qu'accentue la prolongation de la scolarisation et la pauvreté de la ville en établissements de second cycle.

La crise relative du rock et celle de la joute ne montrent-elles pas que nous avons en fait travaillé sur des survivances et qu'une étude

plus large nous aurait peut-être montré que ce qui structure l'existence quotidienne des givordins est ailleurs ? Nous ne pouvons rejeter absolument une telle hypothèse. Cependant il semble qu'un certain nombre d'indices montrent que rock et joutes ne se constituent pas en ghettos. Nous en évoquerons deux parmi d'autres :

Factory a adapté "A la claire fontaine" en rock et l'interprète sur les marchés. Un musicien givordin d'origine maghrébine a mis en musique rock "En descendant les bords du Rhône", vieil air du folklore givordin.

On voit ainsi se perpétuer les traditions festives et à l'occasion de banquets organisés à la M.J.C., on a pu entendre les jeunes amateurs de rock entonner "Le vieux Givors" à la manière de leurs parents et grands-parents. Moins que d'un hommage il s'agit bien d'explorer, à partir d'un passé reconnu, d'autres possibles. Les fêtes apparaissent bien ainsi comme des moments où la socialisation est mise en incandescence, ou dans la continuité du quotidien, beaucoup plus que dans la rupture, se dessine un relief.

Peut-on pourtant imaginer que ceci relève de la ruse ou de la démagogie voire de la dérision ? Si les jeunes givordins en proportion importante trouvent dans le rock à la fois un repère et une inspiration, ils n'excluent pas de leur univers une référence au passé. De ce point de vue l'histoire n'est pas seulement retour sur le passé, elle est aussi projection dans l'avenir; elle n'est pas seulement présente à titre de symbole exclusivement réactivé dans un univers de représentation.

Elle prend à Givors un sens particulier : petite ville avec ses relations sociales spécifiques et une interconnaissance forte entre ses habitants, elle rend nécessaire et féconde une approche plurielle qui s'efforce d'établir les rapports entre les histoires individuelles, celle des groupements et sociétés, celle de la ville elle-même. Cela limite l'extension de notre propos mais peut aussi nous mettre en garde contre l'usage de modèles urbains adaptés à d'autres conditions.

Nous avons engagé ce dernier chapitre en évoquant la façon dont P. Bourdieu concevait la dynamique de l'identité, c'est-à-dire comme la manifestation de l'activité des groupes engagés dans des luttes de classement qui expriment leurs intérêts. Pourtant il semble bien que les luttes sociales soient d'abord des luttes pour le sens et que ce sens soit lui-même la trame expressive, donc sélective, du quotidien. Cela ne conduit pas pour autant à la finalisation :

"S'il y a dans tout agir en vue d'une fin une teneur de sens, en revanche, toute plénitude de sens n'est pas tournée vers une fin déterminée, tout sensé n'a pas à son fondement une finalité... La fin est un lien causal qui n'est pourvu d'un sens que par son inclusion dans un enchaînement de motifs et d'actes humains ayant sens. Il n'est possible donc ni d'identifier le sens avec la finalité ni d'explicitier celui-ci à partir de celle-ci" (5).

---

(5) PATOCHA (J), Essais hérétiques sur la philosophie del'histoire.

ELEMENTS DE BIBLIOGRAPHIE

IDENTITES ET CULTURES POPULAIRES

- ALTHABE (G), "L'ethnologie urbaine, ses tendances actuelles", Terrain, n° 3, 1984.
- BOURDIEU (P), "L'identité et la représentation : éléments pour une réflexion critique sur l'idée de région", Actes de la Recherche, n° 35, 1980.
- CERTEAU (M.de), L'invention du quotidien : arts de Faire, Ed. U.G.E., 1980.
- CHARLE (C), "Région et conscience régionale en France", Actes de la Recherche, n° 35, 1980.
- COLLIN (M), BAUDOIN (T), "Travail, famille et territoires" Ethnologie Française, 1982, vol. 12.
- IDENTITES COLLECTIVES ET CHANGEMENTS SOCIAUX, Ed. Privat, 1980.
- IDENTITES LOCALES ET IDENTITES PROFESSIONNELLES, Colloque de Montpellier, 1984, (Actes à paraître).
- ION (J), "Associativité et milieu ouvrier : l'espace de l'amicale laïque", Colloque sur les Cultures populaires, Nantes, 1983.
- LALIVE D'EPINAY (C), "La vie quotidienne : essai de construction d'un concept sociologique et anthropologique", Cahiers Internationaux de Sociologie, vol. LXXIV, 1985.
- LEVI-STRAUSS (C), L'identité, P.U.F., 1977.
- POUJOL (G), LABOURIE (R), Les cultures populaires, Marly le Roi, I.N.E.P., 1977.
- VALLERANT (J), "Savoir-faire et identité sociale dans l'espace urbain", Ethnologie Française, 1982, vol. 12.
- GILBERT (F), "Identité culturelle : premières questions", Espace et vie quotidienne (III), Ministère de l'Urbanisme et du Logement, 1983.

HISTOIRE DE GIVORS  
-----

- ABELLE (E), Histoire de Givors, Lyon, Louis Brun, 1912.
- AMAT (L), "L'immigration à Givors de 1850 à nos jours", D.E.A., Université Lyon II, 1979.
- AMAT (L), DHERVILLEZ (D), Givors, Généalogie et représentation d'un espace industriel, Thèse 3ème cycle, Université Lyon II, 1982.
- AMBLARD (C), Quelques rencontres autour d'un verre... Aspects du vécu et du devenir des ouvriers retraités de la verrerie de Givors, Mémoire de Maîtrise, Université Lyon II, 1978.
- CASTETS (J), Eléments d'histoire du mouvement ouvrier à Givors : Grèves, Organisations collectives, luttes politiques et idéologiques dans la classe ouvrière, 1848-1914, Mémoires de Maîtrise, Université Lyon II.
- C.R.E.S.A.L., Les problèmes industriels de l'agglomération de Givors, O.R.E.A.M., 1970.
- DUHART (J.M.), Givors en cartes postales anciennes, Bibliothèque Européenne, S.F.L., Paris, 1976.
- DUHART (J.M.) Petits papiers de Givors, Ed. Rhodaniennes, Givors, 1983.
- DUHART (J), DUHART (J.M.), La révolution de 1848 à Givors, Ed. Sociales, 1975.
- FLEURY (J), Espace et production, l'approche d'un cas concret : l'agglomération de Givors, D.E.A., Université Lyon II.
- GARDEN (M), LEQUIN (Y), Givors, Ed. C.N.R.S., Paris, 1980.
- "GIVORS, sportif, présent, passé et avenir", Les cahiers de l'Académie du Souillat, n° 3, Givors, 1979.
- LEQUIN (Y), METRAL (J), "A la recherche d'une mémoire collective : les métallurgistes retraités de Givors", Annales E.S.C., Janvier - Février 1980.
- O.R.G.E.C.O., Etudes économiques sur la Ville de Givors, 1967.

- RIVET (D), Une affaire de famille : La Compagnie des Hauts Fourneaux et Fonderies de Givors, D.E.S., Faculté de Lettres et Sciences humaines, Lyon, 1964.
- SERAFIN (M), Démographie et industrialisation de la ville de Givors de 1836 à nos jours, Ed. Ramus, 197.
- THEVENON, La politique culturelle de la Municipalité de Givors (1953-1978), D.E.A., Université Lyon II, 1979.
- VAREILLE (J), Givors en France, Ed. Messidor/ Temps actuels, 1982.

F E T E S  
-----

- BERCE (Y.M.), Fêtes et Révoltes, Hachette, 1976.
- BESSAIGNET (P), La jeunesse, la fête et l'école, Editions d'Aujourd'hui, Plan de la Tour, 1982.
- DUBY (G), in Fêtes en France, Ed. du Chêne, 1977.
- DUVIGNAUD (J), Fêtes et civilisations, Ed. Weber, 1973.
- DUVIGNAUD (J), Le jeu du jeu, Balland, 1980.
- LOUX (F), Le corps dans la Société traditionnelle, Berger-Levrault, 1979.
- MESNIL (M), "Trois essais sur la fête : du folklore à l'ethnosémiotique", Cahiers d'étude de sociologie culturelle, Ed. de l'Université de Bruxelles, 1974.
- VERNES(P.M.), La ville, la fête, la démocratie, Payot, 1978.
- VINCENT (G), CAMY (J), "Fêtes à Givors", in Education, Fête et Culture, P.U.L., 1981.
- VOVELLE, Les métamorphoses de la fête en Provence de 1750 à 1820, Aubier, 1976.
- WUNENBURGER (J.J.), La fête, le jeu et le sacré, Ed. Delarge, 1977.

J O U T E S  
-----

- ALBOUY (G), "Les Joutes Languedociennes", Le Monde, 6 Août 1971.
- AZEMARD (P), "Les Joutes Languedociennes", Folklore de France, 1978, vol. 29.
- BLANC (L), Les Joutes à Sète, S.l,S.d.
- CAMY (J), "Les Joutes à Givors, un jeu devenu sport" in Actes du Colloque Sports et Sociétés, Paris, INSEP, 1984.
- GAY (J), Sports et Jeux d'exercice en Anjou, Angers, Ed. de l'Ouest, 1947.
- POULAILLON (A), La natation, Fascicule 3, Lyon, Imp. Decléris et Fils, 1905.
- REH (A), "Les Joutes Strasbourgeoises", in Nouvelle Revue des Traditions Populaires, n° 2, Mars-Avril 1950.
- ROSNY (L. de), Fêtes des nobles rois de l'épinette, Lille, P. Leleu, 1837.
- TOUSSAINT ROUSSY (M), Histoire des Joutes Sétoises, S.l, S.d.
- Traité des Tournois, Joustes et Carrousels, Lyon, J. Muguet, 1669, Roanne, Horwarth, 1975.
- TREMAUD (H), Les Joutes Languedociennes, Revue A.T.P., n° 1, Janvier-Mars 1968.
- TREMAUD (H), Les Joutes Provençales, Paris, Maisonneuve-Larose, 1970.

ROCK ET JEUNESSE  
-----

- AUFOUY (P), SARTON (J.P.), Pop Music-Rock, Ed. du Champ libre, 1972.
- CERTEAU (M. de), "La culture de l'ordinaire", Esprit, n° 22, 1979.
- CONAN (E), "Chronique du rock ordinaire", Autrement, n° 29, 1981.

- COUTURIER (B), Une scène-Jeunesse, Ed. Autrement 1983.
- HOFFMANN (R), LEDUC (J.M.), Rock babies : 25 ans de pop music, Ed. du Seuil, 1972.
- JOANNES (A), "Trente ans de rock and roll", l'Histoire n° 67, Mai 1984.
- LAGREE (J.C.), Les jeunes chantent leur culture, Ed. L'Harmattan 1982.
- LAKS (B), Langage et pratiques sociales : étude socio-linguistique d'un groupe d'adolescents, Actes de la recherche en sciences sociales, n° 46, Mars 1983.
- MAUGER (G) FOSSE-POLIAK (C), "Les Loubards", Actes de la recherche en Sciences sociales, n° 50, Novembre 1983.
- MAURICE (F), "Le rock une musique pour le présent", Esprit, Octobre 1978.
- MIGNON (P), "L'effet punk", Esprit, Octobre 1978.
- OBALK (H) SORAL (A) PASCHE (A), Les mouvements de mode expliqués aux parents, Ed. Laffont, 1984.
- WINOCK (M), "1963-1973 : les folles années de jeunes", l'Histoire, n° 61, Nov. 1983.
- YONNET (P), "Rock, pop, punk", Le Débat, Mars-Avril 1983.
- "Jeunes et Société", Actes du colloque de Lille, Contradictions, n° 40/41.